N° 507 — Tome CXXXIV 1er Août 1919

MERCVRE

DE

FRANCE

Trentième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois

A. C., PAUL ÆSCHIMANN, HENRI ALBERT, RÉNÉ BESSE, MAURICE BOISSARD,
GABRIEL BRUNET, CLAUDE, LOUIS DUMUR, ANDRÉ FONTAINAS,
GUSTAVE FUSS-AMORÉ, CHARLES-HENRY HIRSCH,
DOCTEURS LEPORCQ et REBREYEND, CLAUDE ROGER-MARX, HENRI MAZEL,
CHARLES MÉRKI, J. MUROL, JEAN NOREL, CAMILLE PITOLLET,
ERNEST RAYNAUD, DOCTEUR TALON.

PRIX DU NUMÉRO

France... 1 fr. 50 | Étranger... 1 fr. 75

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

—

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RUE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXIX

SOMMAIRE

—

N° 507. — 1er AOUT 1919

Gabriel Brunet	*Renan et l'Allemagne*	385
Claude Roger-Marx	*Trois Tombes*, poèmes	414
Claude	*L'Évolution industrielle du Théâtre*	418
Docteur Talon	*Contribution à la psychologie du Courage : Le Goût du Risque*	440
Louis Dumur	*Nach Paris !* roman (suite, IX)	457

REVUE DE LA QUINZAINE

André Fontainas	*Les Poèmes*	488
Drs Leporcq et Rebreyend	*Questions médicales*	494
Charles Merki	*Archéologie, Voyages*	497
Henri Mazel	*Science sociale*	502
A. C.	*Questions économiques*	508
René Besse	*Éducation Physique*	512
Charles-Henry Hirsch	*Les Revues*	517
Maurice Boissard	*Théâtre*	524
Henri Albert	*Lettres allemandes*	530
Divers	*Bibliographie politique*	533
—	*Ouvrages sur la Guerre de 1914-1919.*	542
	A l'Etranger :	
	Allemagne (Henri Albert)	550
	Belgique (Gustave Fuss-Amoré)	554
	Italie (J. Murol)	558
	Portugal (Camille Pitollet)	562
Mercure	*Publications récentes*	566
—	*Echos*	568

La reproduction et la traduction des matières publiées par le « Mercure de France » sont interdites.

MANUSCRITS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0.50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

EDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, RUE CONDÉ, PARIS-6e

GUILLAUME APOLLINAIRE

Calligrammes. *Poèmes de la Paix et de la Guerre (1913-1916)*, avec un portrait de l'auteur par Pablo Picasso, gravé sur bois par S. Jaudon. Vol. in-8o ..... 5 »

LÉON BLOY

Au Seuil de l'Apocalypse, 1913-1915. Vol. in-18 3.5o

Méditations d'un Solitaire en 1916. Vol. in-18..... 3.5o

Dans les Ténèbres, avec un portrait de l'auteur dessiné par sa femme. Vol. in-18..... 3.5o

GEORGES DUHAMEL

Vie des Martyrs, 1914-1916. Vol. in-18..... 3.5o

Civilisation, 1914-1917 *(Prix Goncourt 1918).* Vol. in-18 3.5o

La Possession du Monde. Vol. in-18 ..... 3.5o

PAUL FORT

Anthologie des Ballades Françaises, 1897-1917. Vol. in-18..... 3.5o

Les Enchanteurs. Vol. in 18..... 3.5o

REMY DE GOURMONT

Pendant l'Orage. Préface de Jean de Gourmont. Vol. petit in-18. 2.oo

Pendant la Guerre. *Lettres pour l'Argentine.* Vol. in-18..... 3.5o

Lettres à l'Amazone, avec un frontispice et une lettre autographe inédite. Vol. in-18..... 3.5o

FRANCIS JAMMES

Le Rosaire au Soleil, roman. Vol. in-18..... 3.5o

Monsieur le Curé d'Ozeron, roman. Vol. in-18 ..... 3.5o

La Vierge et les Sonnets, poèmes. Vol. in-18..... 3.5o

RACHILDE

Dans le Puits, *ou la vie inférieure, 1915-1917*, avec un portrait de l'auteur en héliogravure. Volume in-18..... 3.5o

ERNEST RAYNAUD

Baudelaire et la Religion du Dandysme (Collection *Les Hommes et les Idées*). Vol. in-16..... 0.75

HENRI DE RÉGNIER

L'Illusion héroïque de Tito Bassi, roman. Vol. in-18. 3.5o

1914-1916, *Poésies.* Vol. petit in-18..... (sans majoration) 3.oo

ÉMILE VERHAEREN

Les Ailes rouges de la Guerre, poèmes. Vol. in-18.... 3.5o

Choix de Poèmes, avec une préface d'Albert Heumann, une bibliographie et un portrait. Vol. in-18 ..... 3.5o

Les Flammes hautes, poèmes. Vol. in-18..... 3.5o

Majoration temporaire : 100 0/0

LES LIVRES COÛTENT CHER. IL FAUT LES BIEN CHOISIR.

A cet effet, lisez :

Le Carnet Critique

REVUE EXCLUSIVEMENT CRITIQUE

(Littérature, Philosophie, Histoire, Théâtre, Arts plastiques, Musique)

Directeur : **M. Gaston RIBIÈRE-CARCY**

GUIDE DES LIVRES NOUVEAUX

Spécimen : 0.60

Impartial, Le Carnet Critique signale à l'attention du public les ouvrages les plus intéressants, de quelque tendance soient-ils.

Collaborent ou ont collaboré au *Carnet Critique :* MM. Henri Barbusse. — Jean de Bonnefon. — J. Ernest-Charles. — Victor-Emile Michelet. — Charles Saunier. — Edouard Schuré. — Laurent Tailhade. — Albert Thibaudet, etc.

ABONNEMENTS :

FRANCE	Un an	12 »
	Six mois	6.50
	Trois mois	3.50
ÉTRANGER	Un an	15 »
	Six mois	8 »

L'abonnement au **Carnet Critique** *se trouve plus que remboursé par le prêt trimestriel et gratuit d'un ouvrage nouveau au choix de l'abonné.*

Il faut mettre à la portée du public toutes les œuvres nouvelles

LA BIBLIOTHÈQUE DU CARNET-CRITIQUE

répond à ce besoin en prêtant ses livres (France et Étranger) à des conditions exceptionnellement avantageuses

ABONNEMENTS :

	(1re SÉRIE)	(2e SÉRIE)	(3e SÉRIE)	(4e SÉRIE)
Prêt de	1 livre par mois	2 livres par mois	3 livres par mois	4 livres par mois
Pendant 1 an	10 francs	18 francs	25 francs	31 francs
Pendant 6 mois	6 »	10 »	13 »	16 »
Pendant 3 mois	3 » 50	6 »	7 » 50	9 »

Catalogue gratuit avec notice explicative.

LE TEMPS EST PRÉCIEUX : Il faut éviter au public les recherches inutiles et la multiplicité des opérations.

LA LIBRAIRIE DU CARNET CRITIQUE

canalise les opérations. — Elle se charge de tous ordres d'*achat de livres* ou d'*abonnement aux périodiques* à des conditions uniques. — Demander spécialement sa **notice gratuite**

NOTA. — Tous les abonnés ou correspondants du *Carnet Critique* reçoivent *gratuitement* le **Bulletin Bibliographique** trimestriel de sa *Librairie*. Ce bulletin comprend toutes les nouveautés parues dans le courant du trimestre écoulé.

Collection Critique

publiée par

Le Carnet-Critique

*208, rue de la Convention, 208. — PARIS XV^e^*

Henri Barbusse.....

Maurice Barrès.....

Romain Rolland.....

Charles Maurras.....

Anatole France.....

Paul Bourget.....

Maurice Maeterlinck...

Laurent Tailhade.....

Colette Willy.....

Paul Fort.....

Henri Bergson.....

Henry Bataille.....

St-Georges de Bouhélier

Bourdelle.....

Saint-Saëns.....

Le **Carnet-Critique** commencera, le 1^er^ **octobre**, la publication d'une Collection critique, littéraire, philosophique, théâtrale, artistique et musicale.

Chaque étude paraîtra en élégante plaquette, dans le format du *Carnet-Critique*.

Chaque plaquette comprendra :

1° Un portrait de l'auteur commenté ;
2° Une biographie ;
3° Une étude générale ;
4° Une bibliographie complète (dates de publication, noms des éditeurs, prix des ouvrages, etc.), le tout formant un véritable document mis à la portée du public à un prix extrêmement modique :

Première série :

15 MONOGRAPHIES (voir la liste ci-contre), par MM. Henri Hertz, Gustave-Louis Tautain, Jean Bonnerot, Georges-Armand Masson, Louis de Gonzague-Frick, Roger Allard, Paul Blanchart, André Marot, etc.

Abonnements à la série complète :

Édition ordinaire	**France**...	**25 fr.**
	Étranger.	**30 »**
Édition de luxe sur papier Hollande.	**France**...	**100 fr.**
	Étranger.	**110 »**

Prix de l'exemplaire séparé :

Édition ordinaire	**France**....	**2 fr.**
	Étranger..	**2.50**
Édition de luxe sur papier Hollande.	**France**....	**7 fr.**
	Étranger..	**7.50**

Le prix des abonnements est **garanti contre toute augmentation** jusqu'au **25 septembre**.

Le prix des exemplaires séparés est **susceptible de majoration**.

COSMOPOLIS

REVUE MENSUELLE

La plus importante paraissant en langue espagnole

200 pages de texte

Fondateur : **MANUEL ALLENDE.**

Directeur : **GOMEZ CARRILLO.**

Dans ses 6 premiers numéros "**COSMOPOLIS**" a publié déjà *Le Bourgmestre de Stilmonde*, drame inédit de MAURICE MAETERLINCK, des poèmes en prose inédits d'OSCAR WILDE, des études littéraires, philosophiques ou sociales de MM. EDUARDO DATO (ancien président du Conseil espagnol), GABRIELE D'ANNUNZIO, PAUL ADAM, PAUL DESCHANEL (président de la Chambre des Députés de France), J. FRANCOS RODRIGUEZ (ancien ministre des Beaux-Arts d'Espagne), B.-F. MEDINA (ministre de l'Uruguay à Madrid), G. KHOLY (ministre de Cuba), etc., etc.

"**COSMOPOLIS**", à l'exemple du "Mercure de France", publie dans chaque numéro des chroniques sur la littérature, le théâtre et l'art de tous les grands pays du monde.

"**COSMOPOLIS**", dans sa sphère d'influence, est un organe de fraternité franco-hispano-américaine.

Prix du numéro : 2 pesetas

BUREAUX :

A Paris, 10, rue Castellane | **A Madrid, calle Nunez de Arce, 6**

Pour les abonnements et la vente s'adresser à la Société Espagnole de Librairie, Ferraz 21, Madrid (Concessionnaire exclusive).

RENAN ET L'ALLEMAGNE

—

Allemagne ! Sous ce simple mot, que de rêves confus et charmants pour nos pères d'avant 70 !

Allemagne ! Pays des légendes et des brumes ! Clochers gothiques dissous dans les brouillards et grands esprits naïfs fondus dans les nuées !

Allemagne ! Candeur des blondes jeunes filles, sœurs des Marguerite et des Dorothée, aux yeux d'innocence où veillent vaguement d'indicibles rêveries !

Allemagne ! Parfum mystique et moyenâgeux ! Moderne survivance d'esprit chevaleresque et pittoresquement vieillot !

Allemagne ! Ses bons bourgeois honnêtes, un peu ridicules, mais si sérieux ! Ses minutieux savants, un peu gauches, un peu pédants, mais si délicieusement convaincus ! Ses philosophes, dieux de la pensée, passant, tels des exilés dans notre monde d'apparences, les regards extasiés dans la contemplation des bleus espaces de l'Infini ! Et là-haut, trônant dans la splendeur glacée des cimes, l'immarcescible sérénité de Gœthe l'Olympien !

Voilà l'Allemagne que les Français du XIX^e^ siècle naïvement rêvaient. Une Allemagne si enivrée de méditations et de songes qu'il semblait bien que, tel le Joyeux Messager d'autrefois, son royaume à elle aussi ne fût pas de ce monde !

Et tout à coup, un grand cri de stupeur: Sadowa ! Derrière la méditative Allemagne voici qu'apparaissait l'implacable profil de la Prusse. Le mirage se dissipait. Une Allemagne inexorable et brutale se révélait. Et c'était 70 en attendant 1914 !

L'ardente admiration de la France pour l'Allemagne, toutes ses généreuses illusions, — puis son tragique désenchantement lorsqu'elle se réveilla sous les coups d'un adversaire sans pitié, tout cela s'exprime assez bien dans l'œuvre de Renan.

Pendant longtemps Renan professa pour l'Allemagne un véritable culte. Il voyait en elle la terre de l'idéalisme et de la haute culture. Il déclarait lui devoir « ce qu'il avait de meilleur en lui ». En 1870, devant des faits irréfragables, il découvre que l'Allemagne de Gœthe, de Herder et de Kant lui a dissimulé le « vieil homme de fer », l'éternel Germain en qui persiste toujours « l'âcreté du sang barbare ». Alors que le monde s'incline devant le char du vainqueur, alors que beaucoup de Français désespèrent des destins de leur pays et croient au définitif triomphe d'une politique systématiquement dure, Renan, au contraire, sent grandir sa confiance dans les destinées de la France. Se fondant sur l'expérience des siècles révolus, il signale immédiatement que les principes de la nouvelle Allemagne constituent une erreur psychologique qui n'a pas d'autre issue que la chute aux abîmes. Si justes apparaissent ses prévisions qu'on serait presque tenté de croire qu'un commerce prolongé avec les prophètes bibliques lui a donné le don de vision de l'avenir, si nous ne nous hâtions d'ajouter avec Antistius, un personnage des *Drames philosophiques*, que le vrai prophète est celui qui voit les effets dans les causes.

§

Mil huit cent quarante-cinq, l'année même où Renan après des « luttes de Dieu » quittait Saint-Sulpice, fut l'année de sa véritable initiation à la culture allemande. « Cette initiation, écrit-il à sa sœur, marquera une étape dans ma vie. » Cet esprit nouveau dont il se pénètre lui donne le nécessaire réconfort pour traverser les « moments pénibles » d'une existence à refaire (1). Dès cette époque, l'admiration de Renan pour

(1) *Ma sœur Henriette*, pp. 299-301.

la culture de la vieille Allemagne s'exprime avec de religieux accents. Mes pensées, déclare-t-il, sont « en parfaite harmonie avec les points de vue de ses philosophes et de ses écrivains » (1). Montrer cette harmonie, c'est expliquer l'enthousiasme passionné de Renan pour la pensée de Gœthe et de ses contemporains.

Renan s'est dégagé de toute croyance aux symboles des religions, mais la manière chrétienne de concevoir la vie lui semble toujours d'une incomparable beauté. « Je n'ai changé en rien sur le système général de ma vie intellectuelle et morale. Ma tente s'est élargie, mais elle est toujours posée sur le même terrain (2). » Ainsi s'exprime-t-il après la crise. Mais cette haute manière de concevoir la vie que Renan garde du christianisme, il a besoin de l'appuyer sur une base solide. A défaut d'une religion, il lui faut une philosophie qui affirme la valeur transcendante de l'idéal. La philosophie allemande hautement idéaliste se présente pour combler dans son âme le vide qu'y a laissé la chute des croyances de son enfance.

D'autre part, en cet esprit qui ne croit plus, un problème entre tous se dresse angoissant. Quelle est la destinée de l'homme et de l'humanité? Enigme formidable devant laquelle depuis des millénaires s'use la pensée! Une lueur brille aux yeux de Renan. Si l'humanité marche vers un but, si le déroulement des siècles n'est pas une vaine suite d'événements plus ou moins retentissants, peut-être est-il possible de se représenter le sens même de cette évolution et de pressentir à l'aide de ce qui a été vécu ce que l'Humanité est appelée à réaliser plus tard au terme de ses efforts. Il faut essayer de saisir dans une vision d'ensemble la marche de l'humanité depuis les temps les plus reculés pour en inférer la direction dans laquelle s'effectue cette marche. La question se pose donc ainsi : « D'où vient l'humanité ? Où va-t-elle ? » La question *philosophique* devient une question *historique*, et c'est en ce sens que Renan écrit souvent que l'histoire de l'esprit humain constitue la vraie philosophie.

Mais comment remonter vers les origines de l'humanité, jusqu'à ces lointaines époques englouties sous les vagues silencieuses d'un océan d'oubli ? Courage, dit Renan, des épaves

(1) *Ma sœur Henriette*, p. 212.
(2) *Id.*, p. 349.

de ce mystérieux passé ne nous restent-elles pas ? Vieux livres hindous, hébraïques et chinois, vieilles inscriptions égyptiennes et cunéiformes ! Nous pourrons ainsi pour certaines civilisations remonter jusqu'aux siècles où elles « naquirent à la conscience ». D'ailleurs les vieilles langues ne portent-elles pas, imprimée dans leur structure même, la marque de l'esprit humain au temps des civilisations naissantes ? Le problème de l'humanité nous a donc conduits à une recherche historique des origines où nous pourrons retrouver le point de départ de cette humanité ; il se transforme maintenant en un problème philologique : déchiffrer les vieux idiomes où se reflète l'esprit humain des temps originels. La philologie devient ainsi la « science des produits de l'esprit humain ». Elle les étudie pour connaître cet esprit aux différentes étapes de son évolution et déterminer ainsi le sens de son développement. « Les vraies sciences de l'humanité sont les sciences historiques et philologiques », elles détermineront, « s'il se peut, *son origine et sa destinée* » (1).

Mais l'esprit humain des temps premiers ne s'exprime pas seulement dans les vieilles langues, il se reflète encore dans les antiques religions dont les mythes aujourd'hui nous semblent si étranges. Saisir la genèse des vieux mythes, n'est-ce point saisir par là même et sur le vif l'esprit humain de l'antiquité dans une de ses créations les plus curieuses ? L'étude des religions présente donc une valeur philosophique hors de pair.

Le problème de l'humanité se présente ainsi comme étant tout à la fois un problème *historique*, un problème *philologique*, un problème *mythologique*.

La profonde admiration de Renan pour la vieille Allemagne va maintenant s'expliquer. Cette manière de poser le problème de l'humanité est précisément celle de l'Allemagne. C'est la critique allemande qui, aux yeux de Renan, « a inauguré la fine intuition du passé » (2) et fait par là même de l'histoire une étude riche d'intérêt philosophique ; c'est elle qui a créé la philologie, c'est elle qui a créé la science des religions. En tant que *penseur*, en tant que *savant*, Renan décerne à la vieille culture allemande des louanges sans réserve.

(1) *Essais de critique et de morale*, p. 82, et *Avenir de la Science*, p. 202.
(2) *Questions contemporaines* p. 343.

§

La révélation de la pensée allemande de la fin du XVIII^e^ siècle et du commencement du XIX^e^ éveille en l'âme de Renan un vertige divin. « Je crus entrer dans un temple » (1), dit-il à sa sœur Henriette.

Ce qui le séduit étrangement dans cette vieille culture allemande, c'est l'alliance d'une « merveilleuse largeur d'esprit » à une exceptionnelle élévation morale.

En cette culture, Renan vante l'absence de tout « préjugé national ». Il exalte Herder s'écriant : « L'homme est né pour l'humanité » ou rêvant entre toutes les races « un échange réciproque » de leurs dons humains différents. En face de la philosophie de Voltaire et de son école, sèchement intellectualiste et par là même bornée, Renan voit en elle une pensée qui veut tout comprendre sympathiquement et qui, reniant toute tendance destructrice, prétend au contraire « tout concilier ». Toutes les tendances de la nature humaine sont pour elle également respectables, le cœur lui semble « un maître aussi nécessaire à écouter que l'esprit » (2), et si l'aspiration au divin revêt à ses yeux un caractère sacré, la recherche rationnelle lui paraît également légitime : « Voltaire en Allemagne eût été professeur de théologie (3). »

Élévation morale ! Dans cette pensée allemande revit ce que le christianisme avait de plus noble : son esprit « d'amour, de douceur, de contemplation chaste et désintéressée ». Renan se passionne pour cette « haute conception de l'homme et de la vie » (4). Kant ne proclame-t-il pas la loi sacrée du devoir, ne fait-il pas de ce devoir la seule vérité évidente par elle-même (5) ? Tous ces penseurs allemands ne croient-ils pas à une mission divine de l'humanité ? N'est-ce point la gloire d'Hégel d'avoir discerné dans l'histoire humaine une « tendance spontanée vers un but idéal » (6) ? N'est-ce point Fichte qui a « osé concevoir un état social si parfait que la pensée même du mal fût bannie de l'homme » (7) ?

(1) *Ma sœur Henriette*, p. 299.
(2) *Feuilles détachées*, p. 324-325.
(3) *Etudes d'histoire religieuse*, p. 155.
(4) *Ma sœur Henriette*, p. 300.
(5) *Essais de morale et de critique*, p. V.
(6) *Avenir de la Science*, p. 172.
(7) *Id.*, p. 354.

Même après 1870, alors que les modernes Allemands renient leurs nobles ancêtres, Renan maintient son tribut d'hommages. La vieille Allemagne, dit-il, a enseigné au monde « l'idéalisme » par Fichte, « la foi dans l'humanité » par Herder, « la poésie du sens moral » par Schiller et enfin le « devoir abstrait » par Kant (1).

Mais parmi tous les Allemands qu'il admire, la personnalité de Gœthe le subjugue au plus haut degré. Il voit en lui « le plus grand génie des temps modernes » (2). Ce que nous admirons, dit-il quelque part, c'est ce qui consonne avec nous. Or la nature de Gœthe par plusieurs points consonne merveilleusement avec la sienne. Dans les ouvrages de jeunesse de Renan nous voyons souvent apparaître comme un mélancolique écho la plainte de son âme trop riche qui se lamente parce qu'il est en elle de multiples tendances qui ne pourront jamais s'épanouir. Il voudrait réaliser en lui « la plus parfaite harmonie de tous les dons de l'humanité ». Mais pour cela, ne faudrait-il point une vie pour aimer, une autre pour penser, une autre pour agir ? Or, Gœthe n'est-il point l'homme qui par une sorte de prodige sut développer en lui tous les dons différents de sa riche nature ? Gœthe incomparable artiste ne fut-il pas homme de pensée et homme d'action ? La science elle-même ne faisait-elle pas partie de son « système intellectuel » ? Ce que Renan admire donc en Gœthe, c'est la réalisation de sa propre tendance à l'universalité.

En Gœthe, comme en lui-même, Renan discerne également l'extraordinaire souplesse de l'esprit, la faculté d'assimiler les manières les plus diverses. Gœthe représente l'aptitude des grands esprits « à se mouler à toutes les formes de composition et à tout imiter » (3).

D'ailleurs, en Gœthe comme en Renan, s'incarne ce qu'on pourrait appeler l'aristocratie de la pensée. Renan est fasciné par « le Gœthe olympien, par le penseur ferme et froid » (4), qui atteint cette zone supérieure où, dans un calme souverain, le philosophe revêt quelque chose de l'allure du Jupiter antique, inaccessible à la crainte et aux larmes.

(1) *Lettre à un ami d'Allemagne*, Brochure, p. 2.
(2) *Etudes d'histoire religieuse*, Préface, p. V.
(3) *Cahiers de Jeunesse*, p. 212.
(4) *Id.*, p. 419.

Il n'est pas jusqu'à l'égoïsme altier de Gœthe que Renan n'approuve. Qu'un moderne et médiocre philanthrope blâme cet égoïsme ! L'égoïsme de Gœthe est l'égoïsme du créateur dont le devoir est de vivre pour son œuvre. Il n'est, en définitive, « qu'oubli de soi pour l'idéal ».

Bref, Gœthe personnifie ce que Renan incarne également : l'art du bonheur dans la vie noble : « Gœthe a vécu une vie noble, c'est-à-dire heureuse. »

Grand admirateur de Gœthe et de ses contemporains, Renan loyalement reconnaît sa dette : « Je dois à l'Allemagne, ce à quoi je tiens le plus, ma philosophie, je dirais presque ma religion (1) ».

Encore que Renan mette une coquetterie singulière à passer d'un pôle de la pensée à l'autre et à effleurer avec bienveillance les théories les plus contradictoires, persuadé que les rêves de tous les songeurs contiennent une part de vérité et que la vérité elle-même n'est qu'un « compromis » entre les points de vue les plus opposés, — il existe bien chez lui une philosophie à laquelle il est toujours resté fidèle. Le monde ne va pas au hasard. A travers son devenir perpétuel il marche vers « un but idéal ». Quel est ce but ? « Le but du monde, répond Renan, est le développement de l'esprit (2). » Cette croissance de l'esprit s'affirme dans la succession des formes diverses qui sont apparues dans notre univers. L'esprit naquit d'abord d'une manière humble, puis, avec l'humanité, il prend chaque jour un rôle plus prépondérant. Quand l'esprit atteindra tout le développement qu'il comporte en puissance, l'humanité représentera une « conscience supérieure » qui sera maîtresse du monde et d'elle-même. Alors le Parfait règnera, le royaume des cieux descendra sur terre, « un Dieu se sera fait avec nos pleurs » (3). Si tel est le but du monde, il s'en suit que le but de la vie humaine n'est pas la recherche du plaisir, — il est de vivre par l'esprit et de contribuer, en se dévouant à l'idéal, à l'avènement du Parfait.

Mais comment ne pas voir en cette esquisse sommaire ce que cette philosophie inspirée par la pensée allemande enveloppe d'éléments chrétiens ? Aussi nous pensons que Renan

(1) *Réforme intellectuelle et morale*, p. 168.
(2) *Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse*, Préface.
(3) *Dialogues et fragments philosophiques*, p. 143.

exagère sa dette de reconnaissance envers l'Allemagne. A travers la philosophie allemande, ce que va chercher Renan, ce ne sont pas les éléments spécifiquement allemands, ce sont simplement les vieilles valeurs chrétiennes transposées dans la catégorie du devenir. Et c'est pourquoi nous persistons à croire, malgré l'aveu de Renan, que l'influence prépondérante sur son esprit reste essentiellement celle de son éducation religieuse.

§

S'il ne ménage pas ses louanges à la pensée idéaliste d'une Allemagne qui depuis s'est reniée elle-même, Renan n'hésite pas non plus à se reconnaître disciple enthousiaste de la science allemande. « Jamais race, dit-il, ne posséda une plus merveilleuse aptitude pour les recherches d'érudition. La science critique et historique de l'esprit humain, la philologie, instrument nécessaire de cette science, voilà sa création (1). »

A en croire Renan la vieille Allemagne non seulement « reconstitua » les textes anciens, mais encore sut comprendre qu'avec leur aide on pouvait établir une histoire non plus anecdotique ni formée de considérations générales plus ou moins vagues, mais une histoire vraiment scientifique « envisagée comme le parallèle de la géologie », étudiant le passé de l'humanité et les aspects successifs de l'esprit humain à la manière dont le géologue « recherche les transformations de la planète » (2).

Dans tous les domaines où se peuvent appliquer les méthodes philologiques, Renan assigne à la vieille Allemagne la première place. Ainsi l'étude de l'hébreu depuis les premières années de la Renaissance est « le domaine propre de l'Allemagne ». La reconstitution critique de l'histoire hébraïque par les savants d'outre-Rhin est une merveille : « Le travail de l'exégèse biblique... est sans contredit le chef-d'œuvre du génie allemand (3). »

Mêmes éloges pour l'étude des vieux textes hindous. Le monde, d'après Renan, n'en a compris la valeur qu'au jour où « l'Allemagne eut appliqué à ces vieux textes son génie critique, don précieux de la race germanique » (4).

(1) *Questions contemporaines*, p. 252.
(2) *Id.*, p. 82.
(3) *Etudes d'Histoire religieuse*, p. 76.
(4) *Nouvelles Etudes d'histoire religieuse*, p. 172.

C'est encore aux savants allemands que Renan attribue l'honneur d'avoir doté la philologie d'une méthode nouvelle : la méthode comparative. Tentative prodigieuse à laquelle s'attachent les noms de Frédéric Schlegel, de Bopp et de leurs disciples et qui n'a pas tardé à donner un résultat essentiel, à savoir que toutes les langues européennes et plusieurs langues asiatiques « forment un vaste ensemble profondément distinct du groupe sémitique et qu'on appela indo-germanique ou indo-européen » (1).

Mais ce que Renan apprécie par-dessus tout comme résultat de la philologie allemande, c'est la compréhension du « précieux état primitif », où l'esprit humain crée toutes choses dans le grandiose élan de la spontanéité. Etat étrange, absolument différent de nos époques où l'esprit procède péniblement par combinaisons conscientes et réfléchies. Quels horizons splendides se sont ouverts au jour où la connaissance de ces époques antéhistoriques a révélé « les forces cachées de la spontanéité », créant le langage, les littératures, les religions, d'un seul bond, en une synthèse immédiatement achevée ! Renan regrette à demi que l'activité réfléchie se soit de nos jours substituée avec ses lentes méthodes analytiques aux manièressynthétiques de ces époques spontanément créatrices.

Cette primitive manière de l'esprit humain de s'exprimer par « la synthèse et l'exubérance des formes » (2), Renan prétend que Frédéric Schlegel et son école ont su la mettre en évidence dans la formation des langues. C'est avec les philologues allemands que Renan pense que les langues ne se sont pas formées par des combinaisons réfléchies, mais qu'elles sont « une intuition primitive » (3), des créations faites d'un seul jet, s'élançant « du moule même de l'esprit humain comme Minerve du cerveau de Jupiter » (4) ! Avec les philologues allemands, Renan affirme encore que « le peuple est le véritable artisan des langues parce qu'il représente le mieux les forces spontanées de l'humanité ».

Aux philologues allemands, à Niebuhr et à Wolf en particulier, Renan reconnaît en outre la gloire d'avoir compris le mode de création des œuvres littéraires primitives, des grandes

(1) *Mélanges d'Histoire et de Voyages*, p. 6.
(2) *Origine du Langage*, p. 151.
(3) *Id.*, p. 20.
(4) *Id.*, p. 99.

épopées. Œuvres qui ne sont point des créations réfléchies et méthodiques d'un écrivain, mais au contraire des chants jaillis frémissants de la conscience populaire des temps primitifs ! Œuvres anonymes, collectives, impersonnelles! Manière originale de création que Renan, à l'instar des savants allemands, définit ainsi : « Le peuple fait les membres, le poète les met en corps » (1).

Selon Renan, le rôle de la vieille Allemagne dans la science des religions ne fut pas indigne de son rôle en philologie.

Le don que Renan attribue particulièrement à la race germanique, à savoir « la facilité à reproduire en soi les intuitions des premiers âges », la prédestinait à comprendre les vieilles religions qui sont, elles aussi, « des produits spontanés de la nature humaine ».

Parallèlement à la philologie comparée Renan loue la vieille Allemagne d'avoir créé la mythologie comparée. Science neuve qui dès ses premiers essais enregistrait un capital résultat, à savoir que « tous les peuples indo-européens eurent à l'origine, avec une même langue, une même religion, dont chacun a emporté, en se séparant du berceau commun, les membres épars » (2).

Toute religion se présente en général sous l'aspect d'un ensemble de mythes. Dans ces mythes, le XVIII^e siècle intellectualiste, incapable de comprendre les miracles de l'activité spontanée, voyait faussement des allégories destinées à envelopper le dogme religieux. « La gloire d'avoir découvert les procédés essentiels de la formation des mythes appartient à l'Allemagne », nous dit Renan. Ses savants montrèrent que dans le mythe, le symbole et la signification jaillissent ensemble dans la manière synthétique et spontanée de l'instinct créateur. Ils montrèrent en outre que la naissance du mythe est liée à la structure même des idiomes indo-européens, lesquels tendent en le désignant à « animer chaque objet ». Ainsi furent personnifiées les forces de la nature. Ainsi devinrent-elles des « sortes d'individus dont on raconta de longues histoires » (3). Le mythe s'expliquait philologiquement.

A côté de ces recherches générales sur les origines des

(1) *Cahiers de Jeunesse*, p. 121.
(2) *Mélanges d'Histoire et de Voyages*, p. 7.
(3) *Nouvelles études d'histoire religieuse*, pp. 31 à 35.

religions Renan apprécie hautement les vastes études critiques sur la Bible et les Evangiles auxquelles s'adonna patiemment la science allemande. La grande liberté d'esprit que le protestantisme laissa régner dans les universités permit aux critiques allemands d'appliquer à la Bible « les mêmes méthodes d'interprétation qu'au reste des œuvres de l'esprit humain ». Ils s'efforcèrent donc de discerner sous les faits miraculeux de la Bible soit des faits naturels transformés en événements merveilleux « selon les habitudes des peuples enfants », soit de purs mythes, sous lesquels il ne fallait chercher aucun fait réel (1).

L'application des mêmes méthodes aux évangiles apparaît également à Renan comme une œuvre allemande. Ce sont des novateurs allemands qui, dès le début du XIX^e^ siècle, essaient de montrer dans les récits évangéliques des faits naturels déformés par des imaginations naïves. Une lignée de chercheurs aboutit au célèbre David Strauss, « un des anneaux de la science moderne » (2), nous dit Renan, en tant qu'il essaya d'expliquer l'Evangile comme un tissu de « mythes purs », une transposition sur la personne de Jésus de tous les traits merveilleux qu'enveloppait l'hébraïque représentation du Messie.

Renan reconnaît donc très loyalement que l'Allemagne lui a frayé le chemin dans la voie des études religieuses. Loin de nous la pensée de contester tout ce que Renan doit à l'érudition allemande! Cependant, une œuvre comme la *Vie de Jésus* mérite le titre d'œuvre profondément originale. Car l'élément nouveau et essentiel qu'apportait Renan était un élément bien français : le *sens psychologique*. Même en admettant le principe que tous les faits merveilleux d'une religion doivent être considérés comme des mythes, Renan sent bien ce que l'application d'un tel principe à Jésus lui-même comporte de difficultés. Il sent que, même tous les miracles niés, transparaît encore à travers les récits des Evangiles une personnalité si extraordinaire qu'en un sens son apparition peut être à elle seule considérée comme un miracle. En réalité, le merveilleux n'est pas exclu de la *Vie de Jésus*, il est simplement transposé. Il ne réside plus dans des miracles externes,

(1) *Etudes d'Histoire religieuse*, pp. 141-149.
(2) *Id.*, p. 154.

il est transporté dans la personne même de Jésus. Guidé par un sens psychologique d'une merveilleuse finesse, Renan discerne en Jésus un homme si au-dessus de l'homme qu'il est encore permis de rêver en lui l'incarnation d'un Dieu ! Quel livre religieux que la *Vie de Jésus !*

Peut-être est-il bon d'ajouter que la croyance enthousiaste aux sciences historiques et philologiques contractée par Renan à l'école de l'Allemagne s'atténua par la suite considérablement. Le jour vint où Renan comprit que nulles recherches historiques et érudites n'apporteraient sa solution au problème des destinées de l'humanité. Ce « sens historique » créé par l'Allemagne ne lui sembla plus la conquête prodigieuse dont sa jeunesse s'était exaltée. Il finit par traiter toutes ces sciences historiques et érudites de « pauvres petites sciences conjecturales », qu'on n'étudierait plus dans cent ans ! Et dans cette phrase désabusée, c'était bien une illusion sur la culture allemande qui tombait, si les termes : culture allemande, culture érudite, culture historique, sont des termes à peu près synonymes !

§

Admirer la culture d'un peuple, c'est n'être pas loin d'admirer ce peuple lui-même. Renan n'échappe pas à la commune règle. A travers l'idéaliste philosophie des grands Allemands du XIX^e^ siècle, il juge le peuple allemand lui-même. Méthode dangereuse entre toutes ! Juger un peuple d'après ses écrivains et ses penseurs, c'est presque toujours se condamner à de lourdes erreurs.

A lire le Renan d'avant 70, si le parfait se devait rencontrer sur notre triste planète, c'est en Allemagne qu'il le faudrait chercher.

Qu'est-ce que le peuple allemand ? Le peuple qui entre tous s'est donné tout entier à la vie de l'esprit. « On peut dire que l'Allemagne a fait dans l'ordre des choses de l'esprit ce que l'Angleterre a fait dans l'ordre politique (1). »

Aussi l'Allemagne représente-t-elle pour Renan la terre d'élection de la vraie science : « Il y a une vraie science, il faut donc qu'il y ait une autorité scientifique, c'est en Allemagne que cette autorité existe au plus haut degré (2). »

(1) *Questions contemporaines*, p. 81.
(2) *Questions contemporaines*, p. 134.

Ne nous étonnons donc point si Renan voit dans cette Allemagne l'agent principal du progrès de l'esprit humain. Ses universités lui apparaissent comme les sanctuaires où s'élabore la plus haute pensée de l'humanité. « Le mouvement des universités allemandes... constitue la part principale du travail sérieux de l'esprit humain (1). »

Vous doutiez-vous que l'Allemagne était la vraie patrie de la liberté de l'esprit? Le Renan d'avant 70 cependant l'affirme. N'avez-vous point remarqué la hardiesse des systèmes métaphysiques allemands sur Dieu, sur les rapports de l'homme avec l'infini ? Croyez-bien que ce n'est pas en France qu'un philosophe eût pu émettre pareilles théories. Et voici l'explication : En France, un irrésistible besoin de logique nous pousse à vouloir faire passer les théories dans la pratique. En Allemagne, au contraire, la pensée se déclare « inoffensive, étrangère aux choses de ce monde.... respectueuse de l'ordre établi ». Alors l'autorité dans un beau geste lui dit : Vous voulez « le royaume de l'air », « on vous l'abandonne » (2) ! Plaisante liberté d'esprit ! Et ne cherchons point là d'ironie. Déjà dans l'*Avenir de la Science* Renan prétendait qu'en France les systèmes allemands auraient trouvé pour s'exprimer plus d'obstacles qu'à « Tubingue ou Iéna sous des gouvernements absolus » !

Tout enivrée des pures jouissances de l'esprit, la noble Allemagne rêvée par Renan expie dans l'ordre des réalités sa supériorité spirituelle. Pour agir dans le monde, « il faut mourir à soi-même ». Ainsi fit l'Allemagne. Dévouée à l'esprit, elle a abdiqué toute idée de prépondérance dans l'ordre politique. « L'incapacité de l'Allemagne dans le champ de l'action... est la conséquence des dons incomparables dont la nature l'a douée dans l'ordre des spéculations intellectuelles (3). »

On peut comprendre après cela quelle surprise furent pour nos bons Français du XIX^e^ siècle les coups de foudre de Sadowa et de Sedan !

Si le peuple allemand est le peuple de l'esprit, Renan est fort logique en lui attribuant comme caractères essentiels la religiosité et le sérieux. A lui le sentiment de l'infini, le senti-

(1) *Questions contemporaines*, p. 81.
(2) *Essais de morale et de critique*, p. 77.
(3) *Etudes d'Histoire religieuse*. Préface, p. XXIII.

ment des forces spirituelles qui conduisent le monde, la vision de l'idéal rayonnant à travers les apparences irréelles : « L'Allemand n'est pas capable d'être irréligieux ; la religion, c'est-à-dire l'aspiration au monde idéal,est le fond de sa nature (1). »

Un jour viendra où Renan sera détrompé !

Quant au sérieux allemand, il faut voir quelle estime lui manifeste Renan ! Ah ! ce ne sont pas les étudiants d'outre-Rhin qui réclament une science agréablement présentée ! Toutes choses là-bas se font gravement. Le savant considère qu'il est de sa dignité d'être pédant. Il a raison, nous dit Renan. Au lieu de le railler, prenons modèle sur lui. Envions « à l'Allemagne le bonheur qu'elle a de posséder une variété infinie d'illustres pédants » (2).

Les scènes touchantes de la vie allemande où se manifeste ce sérieux unique au monde émeuvent Renan jusqu'au plus profond du cœur. Voyez ces banquets de graves philologues qui se complimentent solennellement en vers grecs et latins ! Voyez les distributions de prix dans les établissements d'instruction. Point de place pour des discours plus ou moins creux ! Professeurs, parents, enfants, tous se récréent gravement à l'audition « de dissertations grammaticales du genre le plus sévère et toutes hérissées de mots grecs et latins » (3) !

Et Renan de s'écrier en songeant au superficiel et brillant esprit français : « Ah, que j'aime mieux mon Allemagne toute pure et belle, prenant au vrai la science et la morale (4) ! » Mettons-nous donc à l'école de cette Allemagne. Notre race, d'ailleurs, a besoin d'être fécondée de temps en temps par la race germanique. Et quel accent religieux du jeune Renan dans ce simple mot : « O Allemagne, qui t'implantera en France (5)? » Renan pouvait être rassuré sur ce point. Il était des Germains qui songeaient fort sérieusement à cette mission et qui, pour l'accomplir, aiguisaient patiemment leurs épées !

Tant d'éloges passionnés à l'adresse de cette Allemagne par qui l'œuvre séculaire de civilisation faillit périr dans un cataclysme sans nom aujourd'hui nous étonnent et nous choquent. Mais disons-nous bien que cet enivrement pour les choses

(1) *Etudes d'Histoire religieuse*, p. 417-418.
(2) *Essais de morale et de critique*, p. 317.
(3) *Avenir de la Science*, p. 117.
(4) *Nouveaux cahiers de Jeunesse*, p. 286.
(5) *Cahiers de Jeunesse*, p. 97.

d'Allemagne, Renan le partageait avec presque toute la France pensante de son époque. Montrer cette large bienveillance de Renan pour l'Allemagne, n'est-ce point montrer combien la France était éloignée de toute pensée de haine avant les brutales agressions qui par deux fois la prirent au dépourvu ? N'est-ce point montrer également dans quel abîme s'est précipitée la réaliste Allemagne, au jour où elle renia sa vieille culture idéaliste qui lui avait conquis l'enthousiaste reconnaissance du monde civilisé ?

Malgré son grand parti-pris d'admiration pour l'Allemagne, l'esprit de Renan était trop fin pour ne pas pressentir par instants, avant les événements de 70, quelques-uns de ces caractères cachés que l'Allemagne allait bientôt cyniquement étaler à la face du monde.

Dès 1860, dans ses *Essais de Critique et de Morale*, nous trouvons une comparaison extraordinairement suggestive entre le héros germanique et le héros celtique dans les vieilles épopées :

« Comparez, dit-il, le héros celtique et le héros germanique, Béowulf et Pérédur, par exemple. Quelle différence ! *Là, toute l'horreur de la barbarie dégouttante de sang, l'enivrement du carnage, le goût désintéressé, si j'ose le dire, de la destruction et de la mort* ; ici, au contraire, un profond sentiment de la justice, une grande exaltation de la fierté individuelle, il est vrai, mais aussi un grand besoin de dévouement, une exquise loyauté (1). »

Quelle merveilleuse intuition psychologique dans ce jugement !

De telles touches n'en sont pas moins très rares dans les œuvres de Renan antérieures à l'année 1870. Renan se complaît en cette Allemagne de rêve, patrie de l'idéal, patrie de la méditation, patrie de la science et de la haute vie spirituelle. C'est une volonté systématique d'admirer. Le moment du réveil cependant viendra. Il sera douloureux infiniment !

§

Mil huit cent soixante-dix ! Renan la gravit comme un calvaire, la grande année tragique ! La France s'effondrait comme une vision d'Apocalypse. Et c'était sous les coups de l'Allemagne, de cette Allemagne, terre de l'idéalisme et des pen-

(1) *Essais de morale et de critique*, p. 394.

sées généreuses. Renan regarde ces spectacles, le cœur atrocement serré, avec l'effroi d'un esprit désorienté qui voit brusquement crouler ses rêves les plus chers!

Avec une morne tristesse il évoque toute son ancienne tendresse pour ce pays qui maintenant se vante d'être sans pitié. « L'Allemagne avait été ma maîtresse, j'avais conscience de lui devoir ce qu'il y avait de meilleur en moi! (1) »

Quels beaux projets n'avait-il point caressés pour elle! L'unité de l'Allemagne? Nul plus que lui ne l'avait désirée et cela d'accord avec l'opinion française tout entière. « Le titre d'une nationalité, ce sont des hommes de génie, gloires nationales. » Or l'Allemagne n'avait-elle pas eu son incomparable floraison de grands hommes au temps de Gœthe et de Kant? Il était même légitime aux yeux de Renan que cette unité se fît par la Prusse, car depuis Frédéric II, elle « était le centre d'un tourbillon ethnique nouveau » (2).

De cette Allemagne pacifiquement unifiée quels grands efforts civilisateurs n'aurait-il point attendus? La Prusse, agent de l'unité allemande, aurait été absorbée par l'Allemagne idéaliste. La nouvelle nation eût été une « grande nation libérale » (3). On eût espéré d'elle « une organisation scientifique et rationnelle de l'Etat ». Par elle se fût introduit dans la conduite des choses humaines « un haut sentiment d'humanité » joint à « un élément de raison plus mûre ». Perspective éblouissante d'un avenir où les « admirables aptitudes scientifiques » de l'Allemagne fussent devenues « un organe essentiel de la civilisation » (4)!

Cette grande Allemagne civilisatrice ainsi formée, Renan songeait à une intime union entre l'Angleterre, la France et le nouveau peuple. Alors la cause de l'esprit moderne eût été définitivement gagnée. Cette triple alliance solidement scellée eût constitué « une force capable de gouverner le monde, c'est-à-dire de le diriger dans la voie de la civilisation libérale » (5). Hélas, le rêve est bien écroulé! Ses puissantes méthodes, l'Allemagne les a systématiquement appliquées à « l'art de tuer »! Maintenant, l'avenir de la civilisation euro-

(1) *Réforme intellectuelle et morale*, préface, p. VI.
(2) *Réforme intellectuelle et morale*, pp. 138-140.
(3) *Réforme intellectuelle et morale*, p. 172.
(4) *Lettre à un ami d'Allemagne*, brochure, p. 3.
(5) *Réforme intellectuelle et morale*, préface, p. V.

péenne est sombre. « Un abîme est creusé entre la France et l'Allemagne, des siècles ne le combleront pas. » L'humanité pour prix de son labeur voit s'ouvrir la perspective de « guerres sans fin » (1).

L'Allemagne a commis la plus grande faute de son histoire au lendemain de Sedan. Si, après cette totale victoire, elle se fût contentée de proclamer son unité sans toucher à l'unité sacrée de la France, notre insouciante patrie eût bien vite oublié. Il eût été permis de rêver pour la civilisation un bel avenir. Mais après l'annexion de l'Alsace-Lorraine, que le monde ne compte plus sur nulle tranquillité, car la France porte là « une pointe d'acier qui ne la laissera plus dormir » (2).

Cependant l'Allemagne pour justifier ses annexions invoque de prétendus droits. Elle parle de ses « droits historiques » sur les deux provinces, qui jadis furent rattachées au saint Empire romain germanique. Principe qui n'est même pas digne de discussion ! Si l'on remonte dans le passé pourquoi s'arrêter à mi-chemin ? La primitive Gaule ne s'étendait-elle pas jusqu'au Rhin ? Alors qui nous empêche, nous, Français, de revendiquer toute la rive gauche du Rhin au nom « d'un droit celtique antérieur » (3) ? L'Allemagne invoque en outre la nécessité d'atteindre sa frontière naturelle : les Vosges... en attendant la Meuse ! Plaisant sophisme ! Qu'est-ce que « cette faculté limitante » de certains fleuves, de certaines montagnes ? Pourquoi tel cours d'eau et pourquoi pas tel autre ? Allons donc ! Une province appartient au pays auquel la rattache sa libre volonté. « L'homme n'est esclave... ni du cours des fleuves, ni de la direction des chaînes de montagnes (4) ».

L'Allemagne prétend encore que l'Alsace lui revient légitimement parce que de race germanique. Quel non-sens ! Où irez-vous, si vous voulez fonder votre politique sur le principe des races ? Ce principe est faux scientifiquement. Il n'y a plus de races pures. Le séculaire travail de la civilisation européenne a mêlé entre elles les races d'une inextricable manière. Les grands faits de l'histoire universelle ont passé « comme des

(1) *Réforme intellectuelle et morale*, p. VI.
(2) *Réforme intellectuelle et morale*, p. 59.
(3) *Réforme intellectuelle et morale*, p. 196.
(4) *Discours et Conférences*, p. 309.

rouleaux broyeurs sur les primitives variétés de la famille humaine » et les ont confondues « en masses plus ou moins homogènes » (1).

Prenez garde, ajoute Renan, à ce principe des races ! Si vous essayez d'opposer entre elles des races prétendues irréductibles, vous allez ouvrir pour le monde un cycle de « guerres zoologiques », de véritables guerres d'extermination qui mettront le monde à feu et à sang (2)!

D'ailleurs, Allemands à courtes vues, ne voyez-vous donc point que ce principe vous menace plus gravement que tout autre peuple ? Considérez votre Allemagne : « tout le nord a été Gaulois, tout l'est, à partir de l'Elbe, est slave » (3)! Au nom du principe des races, quelles belles annexions peut revendiquer la race slave! Que direz-vous, Allemands, le jour où le Slave ressuscité, au nom même de vos doctrines, viendra réclamer « la Prusse proprement dite, la Poméranie, la Silésie, Berlin, par la raison que tous ces noms sont slaves »? Que direz-vous, Allemands, le jour où cette notion de race, que vous invoquez à votre avantage, apprendra au Slave que c'est vous qui avez fait « son nom synonyme d'esclave »? Quel péril pour vous lorsqu'il verra « cette longue exploitation historique de sa race par la vôtre » (4)!

Aux considérations ethnographiques, linguistiques, historiques des Allemands Renan oppose la conception spirituelle des nations et des provinces conçues comme des personnes morales. Elles ont la liberté de disposer d'elles-mêmes et toute notion noble de l'humanité implique le respect de cette liberté. A des raisons d'ordre matériel Renan oppose le principe idéal de « l'adhésion libre » : « *L'homme n'appartient ni à sa langue, ni à sa race, il n'appartient qu'à lui-même* (5). » Le seul principe qui puisse légitimement servir de base à une nation c'est, pour ses diverses provinces, la volonté « de vivre ensemble ». La question d'Alsace n'a donc rien à voir avec les questions de race, de langue, de frontières naturelles, de droits historiques. Une seule chose importe,et c'est « le droit

(1) *Discours et Conférences*, p. 376.
(2) *Réforme intellectuelle et morale*, p. 199.
(3) *Discours et Conférences*, p. 294.
(4) *Réforme intellectuelle et morale*, pp. 200-203.
(5) *Discours et Conférences*, p. 111.

qu'ont les Alsaciens, êtres vivants en chair et en os, de n'obéir qu'à un pouvoir consenti par eux » (1).

Mais Renan, dans sa condamnation de l'annexionisme allemand, dépasse déjà le strict point de vue national pour flétrir cette politique au nom même de la *civilisation européenne*. De nos jours, tout acte de violence d'un peuple contre un autre peuple est un crime, — presque un fratricide. Le temps est déjà venu où au-dessus de l'idée spirituelle de nation, profondément juste en son essence, plane l'idée plus vaste de civilisation européenne. Les diverses nations européennes ne sont pas des étrangères, mais des associées pour l'œuvre civilisatrice : *l'Europe est « une confédération d'Etats réunis par l'idée commune de civilisation* (2) ». Par là même, tout attentat d'une nation contre une autre est un crime contre la civilisation. L'Allemagne avec sa brutale politique d'annexion pèche contre l'idée de l'avenir, contre l'esprit moderne qui prétend joindre au principe des nationalités « celui de la fédération européenne supérieure à toutes les nationalités » (3). Le problème moderne n'est pas celui de la lutte des races, il est le problème de l'harmonieuse collaboration des nations à un noble but : « trouver une organisation aussi juste et aussi rationnelle que possible de l'humanité » (4), créer au-dessus des organismes nationaux « un *sensorium* commun des grands intérêts du monde » (5). Fonder les « Etats-Unis d'Europe liés entre eux par un pacte fédéral » (6), voilà l'œuvre vraie de demain.

Quel haut idéalisme et quelle vision claire des aspirations profondes de la conscience moderne !

§

Le mépris pour les droits spirituels, l'inexorable revendication des droits de la force, ces principes, Renan les retrouve dans tous les domaines où se manifeste l'activité de la nouvelle Allemagne.

Plus rien de commun avec l'esprit de Gœthe et de ses contemporains ! L'idéalisme dont elle s'enorgueillissait jadis, elle

(1) *Réforme intellectuelle et morale*, p. 198.
(2) *Réforme intellectuelle et morale*, p. 197.
(3) *Réforme intellectuelle et morale*, p. 164.
(4) *Réforme intellectuelle et morale*, p. 205.
(5) *Discours et Conférences*, p. 140.
(6) *Réforme intellectuelle et morale*, pp. 156-157.

n'y voit plus que vieilles « rêveries » propres à bercer l'imagination des peuples enfantins. « J'étais autrefois idéaliste, rêveur; maintenant je vois le ridicule de générosité, sois tranquille, je suis un homme positif, un homme sérieux (1)! » Ainsi s'exprime Siffroi, ambassadeur du roi de Germanie auprès du pape d'Avignon, reître odieux et cynique à qui Renan fait exprimer par ironie, en plein moyen âge, les maximes de la moderne Allemagne!

Fini l'idéalisme! Finie également l'ancienne largeur d'esprit qui, au-dessus des devoirs envers la race, voyait resplendir les devoirs envers l'humanité. « Ce que nous aimions dans l'Allemagne, sa largeur, sa haute conception de la raison et de l'humanité n'existe plus. L'Allemagne n'est plus qu'une nation (2). » Elle est morte pour les causes d'ordre universel!

La mentalité de la nouvelle Allemagne, Renan la cristallise en une expressive formule : c'est « le dédain transcendant de toute générosité » (3). C'est la croyance que le monde n'est mené que par la force matérielle, c'est la croyance que pour arriver à une fin donnée, tous les moyens sont légitimes, même les plus atroces et de préférence les plus atroces. C'est la croyance que la moralité doit être hautement reniée dans les rapports entre les nations, c'est la croyance que ce qui est vice pour l'individu est au contraire qualité fort estimable pour un peuple. Mensonge, férocité, mépris de toute pitié, voilà les nouvelles qualités nationales que la moderne Allemagne revendique avec un cynisme qui confine à l'inconscience. « L'Allemagne a posé en principe que le devoir d'un peuple est d'être positif, égoïste », et que « la cruauté est une force et constitue un avantage dont on n'a pas à se priver » (4). La nouvelle Allemagne vit dans une ivresse de cruauté. Entendez plutôt Siffroi que l'alchimiste Prospero, inventeur de l'eau de Jouvence, a grisé de son liquide merveilleux. Le Germain rêve. De douces images l'éjouissent dans son somme d'ivrogne : « Ah, la bonne odeur! cela sent l'ognon brûlé! Des paysans viennent d'être rôtis dans leurs maisons! (5) »

(1) *Drames philosophiques*, p. 196.
(2) *Réforme intellectuelle et morale*, p. VII.
(3) *Feuilles détachées*, p. 327.
(4) *Fragments et Dialogues philosophiques*, p. 109.
(5) *Drames philosophiques*, p. 206.

Qu'une telle mentalité, toute « réaliste » qu'elle soit, puisse être dénommée Progrès, cela Renan n'y souscrira jamais : « Si vraiment le dernier mot de la sagesse et du progrès c'est de faire fi des droits de l'homme et des droits des peuples... nous aimons mieux être des arriérés que de servir ce progrès-là (1). »

On ne saurait cependant nier que l'application des principes dits réalistes ait entraîné pour l'Allemagne la réussite la plus complète. Le succès ? A ce mot Renan ne peut se garder de son ironique sourire. Que les Allemands si pleins de foi en leur avenir fondé par le fer et par le sang se remémorent les paroles de ce grand sage que fut l'Ecclésiaste : « *Nil permanet sub sole !* » Seules paroles que l'expérience des siècles ait montrées profondément vraies !

Consultez d'ailleurs l'histoire, Allemands enivrés de succès transitoires. Qu'est-ce que votre ascendant sur le monde ? Une brutale hégémonie militaire. Que sont vos nouveaux principes ? Une mauvaise « imitation des défauts de notre premier Empire ». Eh bien, quel fut le sort de toutes les tentatives de domination militaire ? Un fatal écroulement. Un peuple qui toujours menace le monde de son épée ne tarde pas à éveiller contre lui un universel concert de rancunes. « Toutes les hégémonies militaires ont abouti à un prompt épuisement. Que la Prusse y prenne garde (2) ! »

Cependant la nouvelle Allemagne, folle de triomphe, rêve la conquête de l'univers. Eh bien, votre échec, dit en substance Renan, sera aussi ample que votre but lui-même. Vous voulez dominer le monde par la crainte, par un total mépris des aspirations nobles de l'humanité. De telles méthodes représentent la plus colossale erreur psychologique que la terre ait jamais vu naître. « On ne s'impose à l'humanité que par l'amour de l'humanité, par un sentiment large, libéral, sympathique, dont vos nouveaux maîtres se raillent hautement, qu'ils traitent de chimère sentimentale et prétentieuse (3). » Cette erreur psychologique, Renan la formule en termes définitifs lorsque, parlant des dirigeants de l'Allemagne, il écrit : « Apres et durs... *ils croient connaître la nature allemande*

(1) *Feuilles détachées*, p. 316.
(2) *Réforme intellectuelle et morale*, p. 166.
(3) *Lettre à un ami d'Allemagne*, brochure, p. 11.

et ne connaissent pas la nature humaine (1). » Et nous touchons là à l'idée centrale, profonde de la philosophie de Renan (Renan sceptique, quelle méprise) ! Renan ne cesse de l'affirmer : le monde est conduit par l'Idée. L'idée est-elle donc la Force ? Pas précisément. Mais elle est la créatrice de la force durable. Des intérêts transitoires créent des forces éphémères et passagèrement victorieuses. L'idée persiste tenace, n'abdiquant jamais, poursuivant sourdement son chemin, capitalisant tous ses efforts, toujours prête après l'épreuve à reprendre son invincible essor. L'idéal qui aspire à sa réalisation est la source de la vraie Force, parce qu'il est la chose qui dure, qui se maintient identique à elle-même et qui par là finit par l'emporter sur des combinaisons d'intérêts changeants. Ainsi, ce serait une naïveté de dire que la justice luttant contre la force doit l'emporter par sa propre vertu. Non, mais à force de rêver un règne de la justice, il se crée chez les hommes une volonté de justice et c'est une force qui naît et s'impose à son heure. A force de rêver qu'ils étaient le peuple de Jéhovah, à force de croire à leur mission religieuse dans le monde, les Israélites ont fait de leur rêve une force irrésistible. Et ce rêve religieux a conquis le monde, — encore que le « peuple de Dieu », après les pires souffrances, ait été dispersé aux quatre vents de l'espace ! L'idéalisme de Renan n'est pas un tissu de songes, — il est la conviction raisonnée, fondée sur l'expérience qu'à la longue l'idéal crée la force triomphante. Et c'est pour cela que Renan n'a cessé de croire à l'avènement d'une ère meilleure, et qu'en définitive, avec « des masses d'égoïsme », le monde finissait par élaborer du Bien.

Renan prédit donc à l'Allemagne une totale déconvenue dans ses projets d'universelle domination.

Et il ne manque pas de remarquer que le fait d'avoir revêtu la lourde armure des conquérants ne peut qu'être une cause de décadence pour l'esprit allemand. Huit années après les victoires de 70, il dresse le bilan de la nouvelle Allemagne. Rien dans le nouvel Empire de cette fécondité qui suit pour les peuples les grands triomphes. Les lettres, les arts sont frappés d'atonie. « Comment se fait-il que votre veine soit

(1) *Lettre à un ami d'Allemagne*, p. 7.

comme tarie ?.. Où est votre continuation de Gœthe, de Schiller, de Heine (1) ? »

De même quelle stagnation de la vie politique! Un gouvernement auréolé de tout le prestige de la victoire ne peut s'élever au-dessus des moyens répressifs. « Vous étiez forts et vous n'avez pas fait la liberté. » Rien dans le nouvel Empire de cette vie large et heureuse qu'aurait dû faire naître la victoire : au contraire le génie allemand décline : « Vous l'avez mis dans un étau où il souffre (2). »

La victoire a donc eu pour résultats réels: à l'extérieur, de faire perdre au vieil esprit allemand son emprise sur le monde; à l'intérieur, elle a engendré la contrainte et la décadence du génie même de l'Allemagne. Le nouvel Empire porte en lui l'inéluctable germe de ruine !

§

Dans leur rêve d'universelle suprématie, les Allemands du nouvel Empire prétendent à eux seuls satisfaire à tous les besoins du monde en fait de culture. L'Allemagne se targue de ravir à la France son ancien ascendant dans le domaine intellectuel.

De telles prétentions conduisent Renan à préciser les limites mêmes du génie allemand et à montrer qu'en fait de culture universelle il est un considérable apport français que l'Allemagne jamais ne pourra remplacer.

Renan est doué d'un esprit trop large pour contester à l'Allemagne son talent d'organisation, ses qualités d'application et de sérieux, son aptitude aux recherches érudites. Il continue à lui reconnaître les dons les plus précieux dans le domaine de « l'investigation savante ». Mais que de qualités spécifiquement françaises et indispensables à l'univers l'Allemagne ne pourra jamais acquérir !

Que l'Allemagne n'espère pas donner au monde les pensées fines, délicates, légères, aussi nécessaires que les lourdes affirmations d'une science pédantesque. La France est « l'initiatrice du monde à toute fine et délicate pensée » (3). La France est la critique ailée, subtile, ironique de tous ces systèmes qui aspirent à se considérer comme un ensemble de vérités défi-

(1) *Lettre à un ami d'Allemagne*, p. 8.
(2) *Lettre à un ami d'Allemagne*, pp. 10, 12.
(3) *Réforme intellectuelle et morale*, p. 124.

nitivement établies. Son intuition pénétrante et rapide, son vif sens des réalités, sa tendance même au scepticisme et à l'irrespect pour tout ce qui veut s'imposer comme une autorité indiscutée, voilà des qualités qui font d'elle le nécessaire contrepoids à la tendance dogmatique d'outre-Rhin : « La France est nécessaire comme protestation contre le pédantisme, le dogmatisme, le rigorisme étroit (1). »

Reconnaissons que les Allemands sont « d'excellents collecteurs de matériaux ». Ils n'en sont pas moins inaptes à cette définitive mise au point où les idées se présentent clairement ordonnées et facilement assimilables. La science germanique pour devenir utilisable dans l'œuvre commune a besoin d'être repensée par des cerveaux français : « Le monde n'appréciera parfaitement de vous que ce que nous lui aurons fait comprendre (2). »

Et puis, la France, c'est la tradition de sociabilité. C'est l'accueil aimable, souriant, le quelque chose de généreux et de chaud : elle est le charme du monde. A l'Allemagne au contraire « le tact, le charme » manqueront toujours (3). La France est dans le concert des nations l'élément capricieux et délicieux, la fantaisie légère, l'expression la plus douce de cette joie de vivre que l'austère Allemagne se représente presque comme un péché. La France écartée par l'Allemagne du banquet du monde, le repas des peuples serait fait de mets copieux, mais insipides. La France apporte le grain de sel au festin des nations. Et c'est beaucoup : « un plat de sel n'est rien, mais un plat sans sel est bien fade » (4) !

Quant au dévouement pour les causes universelles, voit-on un autre peuple qui se puisse substituer à la France ? Qui assumera le fardeau des généreuses folies où un peuple de tout cœur se donne à ces causes désintéressées et qui ne doivent servir qu'au monde, pour employer l'expression de Michelet? Est-ce l'Allemagne ? Non. La Réforme luthérienne, par exemple, est une belle chose, mais ce fut une chose germanique et faite pour les races germaniques. Dans la plus grande des révolutions allemandes ne cherchons point ce

(1) *Réforme intellectuelle et morale*, p. 178.
(2) *Lettre à un ami d'Allemagne*, p. 2.
(3) *Réforme intellectuelle et morale*, p. X.
(4) *Id.*, p. XI.

caractère de dévouement aux choses universelles, essentiel trait de notre Révolution française (1) !

Que Renan apporte des retouches à ses jugements d'avant 70 sur le caractère allemand et sur la culture allemande, rien de plus naturel.

Il commence par découvrir qu'il y a deux Allemands, l'un « doux, obéissant, respectueux, résigné », et un autre qu'il n'avait pas soupçonné, « l'Allemand ne connaissant que la force, le vieil homme de fer enfin » (2) ! L'erreur de Renan s'expliquait. Le premier Allemand seul s'exprimait dans le domaine de la pensée et Renan avait jugé l'Allemagne sur sa littérature et non sur ses méthodes d'action.

Renan découvre également chez l'Allemand l'aptitude à haïr longuement, silencieusement, à ne jamais oublier l'injure la plus mince et la plus lointaine. Ténacité dans la rancune au besoin dissimulée sous l'attitude la plus obséquieuse : « la conscience allemande est longue, tenace et profonde... l'Allemand est rancunier, peu généreux... il ne connaît pas le pardon (3). »

Sous le sérieux allemand lui-même, que jadis il admirait avec ferveur, Renan découvre enfin le vice caché. Ce sérieux n'est pas tant élévation du cœur qu'incapacité native à percevoir le divin spectacle du monde sous le noble aspect de la joie. Cette austérité allemande enveloppe « une sorte de fureur puritaine, la jalousie et la rage contre la vie facile de ceux qui jouissent » (4). La voici mise à nu, cette vertu allemande : un fond sombre de caractère, l'incapacité de la gaîté et l'implacable jalousie contre les peuples qui de la douleur de la vie savent extraire la fine essence de la joie !

Et les yeux de Renan maintenant voient apparaître l'orgueil, l'immense orgueil qui se cache sous l'obséquiosité germanique. Orgueil traîné comme une obsession. Orgueil à l'état de paroxysme chez le Prussien : « le grand mal de la Prusse, c'est l'orgueil ». Orgueil du parvenu envieux qui se donne une âpre satisfaction en essayant d'humilier ceux qu'il ne peut immédiatement égaler (5).

(1) *Réforme intellectuelle et morale*, p. IX.
(2) *Id.*, p. IX.
(3) *Id.*, p. 50.
(4) *Id.*, p. 159.
(5) *Réforme intellectuelle et morale*. p. 151.

Ah, Renan ne souhaite plus que le monde se mette à l'école de l'Allemagne ! Sérieux allemand signifie mourir à la joie de vivre ! « Le monde, déplore Renan, est en train de se laisser envahir par des races tristes qui n'ont jamais su ce que c'est que jouir (1). »

Ah, que le monde à jamais soit préservé d'être moralisé et rendu sérieux par une race qui pousse l'esprit de lourdeur jusqu'à se déclarer la « première de toutes, parce qu'elle ne sait pas rire et qu'elle n'a pas besoin de s'amuser » (2) !

Lourdeur dogmatique, manque du sens des nuances, absence de la fine intuition des choses de la vie et des réalités complexes et fuyantes, béate croyance au pouvoir de méthodes systématisées pour agir infailliblement sur l'infinie complication des choses, voilà ce que Renan découvre enfin comme envers de l'esprit allemand. N'est-ce point le spirituel Jacinto qui dans *Caliban* persifle si aimablement un authentique représentant de l'esprit germain : « Chez lui, on forme les artistes dans les universités et on a des procédés pour faire éclore les grands hommes (3). »

La confiance en l'impartialité des savants allemands s'ébranle également dans l'esprit de Renan. En un badinage plein d'humour il demande que la langue allemande ne soit pas employée au jour du Jugement dernier. Etablir les respectifs mérites des diverses nations serait alors impossible : « toutes les découvertes... se trouveraient avoir été faites par des Allemands. Messieurs, je vous en prie, faites qu'on ne parle pas allemand dans la vallée de Josaphat (4) ! »

Renan, admirateur passionné de la vieille culture allemande, n'a donc pour la nouvelle mentalité germanique que des paroles de réprobation. Il prétend que les grands Allemands d'autrefois ne reconnaîtraient rien d'eux-mêmes dans les hommes du nouvel empire. Il pressent avec une étrange acuité de jugement le danger pour l'Allemagne des nouveaux principes dits réalistes. D'un mot, il montre à cette culture son vice essentiel qui est aussi son germe de mort : « *elle n'améliore pas l'homme !* »

(1) *Discours et Conférences*, p. 217.
(2) *Drames philosophiques*, p. 173.
(3) *Id.*, p. 44.
(4) *Feuilles détachées*, p. 268-269.

§

Renan ne se laisse donc pas éblouir par les passagers triomphes d'une politique de force. L'Allemagne doit périr tôt ou tard parce qu'elle se trompe sur les vrais motifs par lesquels on s'impose à l'humanité. Parmi tous les jugements que Renan a portés sur l'avenir, il nous a semblé intéressant d'en détacher quelques-uns qui par leur allure prophétique nous paraissent pleins de signification.

Dès 71, Renan criait à l'Allemagne qui s'était livrée à la Prusse : « *Vous avez monté un cheval fringant qui vous mènera où vous ne voulez pas* (1). »

Le cheval fringant a conduit l'Allemagne aux désastres de mil neuf cent dix-huit !

En 1879, démêlant les projets de mondiale hégémonie de l'Allemagne, au moyen de la conquête militaire, il s'écriait : Attention, « *ces parties à la Napoléon Ier conduisent aux abîmes* » (2).

L'Allemagne au fond de l'abîme peut maintenant méditer cette parole.

Face aux principes allemands qui faisaient profession de mépriser les aspirations des peuples, Renan donnait un solennel avertissement :

« *Prenez garde, en ce siècle de résurrection des morts, il pourrait se passer d'étranges choses* (3) ! »

Le temps est en effet venu, où sur notre époque d'horreur se sont levés de larges souffles de Renouveau. Et les peuples martyrs dans le séculaire sommeil d'une tombe que ne visitait plus l'espoir soudain se sont éveillés ! Jeunes, ardents, frémissants d'une puissante ivresse de neuve liberté, tous ils sont sortis de leurs tombeaux, et tous, Polonais, Tchèques, Yougo-Slaves... sur les ruines de l'empire allemand, ils voient jaillir pour eux l'émerveillement du meilleur avenir.

Si Renan redouta parfois dans la démocratie la course « à pleines voiles vers la médiocrité », il comprit néanmoins que dans l'avenir ce serait l'esprit démocratique qui briserait le vieil esprit militaire de l'Allemagne :

« *Le progrès de la démocratie sera la fin du règne de ces*

(1) *Réforme intellectuelle et morale*, p. 192.
(2) *Lettre à un ami d'Allemagne*, p. 7.
(3) *Réforme intellectuelle et morale*, p. 203.

hommes de fer, survivants d'un autre âge, que notre siècle a vus avec terreur sortir des entrailles du vieux monde germanique (1) ».

Ainsi fut fait !

« *La plus cruelle vengeance que la France pût tirer de l'orgueilleuse noblesse qui a été le principal instrument de sa défaite*, écrivait Renan après nos jours de désastre, *serait de vivre en démocratie, de démontrer par le fait la possibilité de la République* (2). »

Les mânes de Renan peuvent être satisfaits. La République a vécu et mieux encore elle a vaincu. A ses pieds, l'arrogance des hobereaux prussiens gît dans cette poussière où tour à tour vont s'ensevelir les castes conquérantes.

Renan l'imagine, le beau jour de la France triomphante :

« *Nous la reverrons*, disait-il... *cette vieille France, rétablie dans ses conditions de vie séculaire, avec ses haines pacifiées, ses horizons rouverts, les ombres de ses victimes apaisées, ses gloires réconciliées* (3). »

Ce moment est enfin venu !

Et Renan rêvait le jour symbolique où le général vainqueur verrait s'ouvrir devant lui les portes de l'Académie : « *En voilà un*, disait-il, *que nous ne chicanerons pas sur sa prose* (4) ! » Renan peut reposer dans la joie : deux généraux victorieux entrent à l'Académie et ni l'un ni l'autre n'ont été chicanés sur leur prose !

Renan avait trop aimé l'Allemagne pour désespérer complètement d'elle. Il fit encore un dernier rêve pour cette Allemagne. Un jour, peut-être, elle reconnaîtrait que la Prusse l'a détournée du rôle civilisateur qui lui était dévolu. Un jour, elle rejetterait la lourde étreinte prussienne et de nouveau se donnerait à l'œuvre d'humaine culture. « *La Prusse passera, L'Allemagne restera* (5). » — La Prusse semble en train de passer. L'Allemagne de demain voudra-t-elle justifier le rêve de Renan ? C'est là le secret de l'avenir !

Quelles que soient les surprises que demain nous réserve, nous ne pouvons qu'admirer la justesse prophétique des anti-

(1) *Réforme intellectuelle et morale*, p. 163.
(2) *Id.*, p. 83.
(3) *Discours et Conférences*, p. 126.
(4) *Id.*, p. 134.
(5) *Réforme intellectuelle et morale*, p. 161.

cipations de Renan. Au milieu des épreuves, il garda sa foi en l'idéalisme, il maintint sa confiance aux destinées de la France. Sans jamais renier son admiration pour la vieille culture allemande, il prédit à la nouvelle Allemagne le juste destin que les jours futurs lui réservaient. L'Allemagne a voulu régner sur le monde par un brutal calcul de prétendues réalités dont l'idéal était exclu. Elle a cru qu'on pouvait mener les hommes par un mépris transcendant de tout ce qui est noble ou simplement humain. Renan lui a montré que le monde n'est pas seulement le règne de la force matérielle, mais qu'il est aussi, pour employer la poétique expression de Georges Duhamel, le règne du cœur. Dans une de ces formules dont il a le secret et qui respirent toute l'évangélique fraîcheur des brises galiléennes, il signifiait son destin à la réaliste Allemagne en lui disant : « *C'est l'impondérable qui existe vraiment. L'humanité sera toujours menée par de secrets philtres d'amour* (1). »

GABRIEL BRUNET.

(1) *Discours et Conférences*, p. 132.

TROIS TOMBES

A CLAUDE DEBUSSY

Que j'aime, Claude Debussy,
Ton nom léger dont les syllabes
Si frémissantes, si
Limpides, sont déjà de la musique !

Des fidèles du premier jour
Combien restons-nous, hélas!
Dont le premier grand amour
Fut vraiment ton Pelléas ?

Au seuil de notre adolescence,
Tes accords se sont propagés
Quand tout de la vie et des sens
Nous était encore étranger.

Grisés par la douceur des flûtes,
Des hautbois et des violons,
Nous sentîmes exquisement
Violée notre solitude.

C'était nous qui formions l'orchestre;
Nos nerfs, voilà les instruments
Sur lesquels jouait ton génie.

Rêves, douceurs, incertitudes,
Frôlements et frissonnements,
Regrets qui défaillent, désirs
Si précis, jaillis dans la brume...
Inflexions vers les êtres,
Inflexions vers nous-mêmes,
Tendres élans vers l'impossible...

O Debussy, tes accords
Ont imprégné notre corps,
Ils ont modelé notre âme.

★

Sitôt que la mer se retire,
Les belles algues frémissantes
Perdent leur vie, perdent leur sève
Et leur couleur,
Masse confuse, et se dessèchent
Et traînent, cadavres de fleurs.

Au retour de la vague, au parfum de l'écume,
Quel espoir, quel réveil !
Fines et libres,
Souples et légères, les algues,
Parmi la mer sonore et dense
Respirent, dansent,
Avec l'illusion d'obéir à leur rythme.

Cet élément profond, riche et sensible
Qui nous inonde et qui nous porte,
Qui nous délivre et nous prolonge
A la manière d'un songe,
Claude, ce sont tes harmonies
Et leurs fraîches clartés d'opale,
Et leurs spasmes aigus et pâles
Dont le sourire se propage
A travers l'âme et le corps.

Dieu de notre adolescence,
Clair et mobile génie
Fin comme le ciel de France,

Que j'aime,
Que j'aime, Claude Debussy,
Dire ton nom, dont les syllabes
Si frémissantes, si
Limpides, sont déjà de la musique.

1918.

SUR LA TOMBE D'ODILON REDON

Roi des mondes imaginaires,
Odilon l'Enchanteur, évocateur des ombres,
Le velours de la nuit s'étale sur ta tombe
Somptueux et profond comme la nappe sombre
Dont tu couvris la peau sensible de la pierre.

Au souvenir de ton œuvre irréel,
L'essaim des monstres se soulève.
Es-tu toujours en proie aux rêves
Dont ta fièvre a peuplé les abimes du ciel ?

O grand visionnaire hanté par les ténèbres,
Des astres fous, perdus dans la nuit du chaos,
Palpitent-ils encor sur ton dernier repos
Comme des paupières funèbres ?

Mais le calme vieillard qui vécut comme un sage
Répond en souriant : « La mort n'est qu'un mot vide.
« J'ai percé mon linceul comme une chrysalide,
« Et j'ai pris mon essor pour de nouveaux voyages.

« Une planète plus heureuse
« M'a recueilli ; je vais cheminant,
« Clair comme un saint, neuf comme un enfant,
« Les yeux perdus sur l'au delà des choses.

« *Souvent, dans la prairie qui chante,*
« *Je rencontre un Prophète ; il rêve et va.*
« *Vêtu d'or, noir et vert, un vieux Boudha*
« *Déroule pour moi des légendes...* »

★

Redon, j'aurais voulu — mais où les trouverai-je ?
T'apporter quelques fleurs écloses dans le rêve ;
Leurs corolles sont des insectes qui s'envolent ;
Elles ont la splendeur de pierreries vivantes
Et colorent l'espace ainsi qu'une musique.
Pensives, on dirait qu'une âme les habite ;
Leur nom ? On ne sait pas leur nom sur cette terre.

En ces années de détresse sanglante,
Hélas ! je n'ai rien pu t'offrir
Qu'une gerbe de souvenirs.
Accepte le reflet de ces richesses dont
Aux pauvres hommes tu fis don
Du temps de ton passage sur la terre,
Roi des mondes imaginaires,
Toi que l'on nommait ODILON
REDON.

SUR LA TOMBE DE DEGAS

Quel que soit le hasard qui t'ait conduit ici,
Passant, je te défends de regarder ma cendre.
Vivant, des vains honneurs je n'eus jamais souci,
Tu m'apportais des fleurs ? Tu peux bien les reprendre.

J'ai toujours marché seul et farouche. Que mort
Je reste seul. La vie est inutile et laide.
Homme, poursuis ta route et que ta voix se taise,
Vivant, qui que tu sois, laisse Degas qui dort.

Août 1918.

CLAUDE-ROGER MARX.

L'ÉVOLUTION INDUSTRIELLE DU THÉATRE

—

LE THÉATRE ET LA GUERRE

« La guerre n'a fait que réaliser, avec une rapidité d'avalanche, un état de choses pour lequel le monde était prêt. » Cette phrase du clairvoyant H. G. Wells, qui se réfère à la formidable transformation que le monde est en train de subir dans tous les ordres de son activité du fait de la grande guerre, s'applique aussi bien au théâtre qu'à la politique, au statut du travail universel, à la situation nouvelle des femmes dans la société, enfin à toutes les manifestations morales et matérielles de l'existence des peuples.

Le théâtre a reçu la secousse et se modifie dans un sens déjà parfaitement indiqué avant la guerre. Il s'industrialise.

On dira sans doute que les changements qui peuvent s'opérer dans l'organisation des théâtres en France n'ont que peu d'importance en regard des conditions générales du pays au lendemain de la grande guerre. D'accord. Cependant le théâtre représente une forme d'art dans laquelle les Français excellent, et il ne faut pas oublier que les œuvres dramatiques sont un des plus puissants moyens d'interpénétration des peuples et dont l'influence paraît indiscutable. Les pièces de théâtre sont très souvent les seules productions de l'esprit échangées, pour la masse du public, entre certaines nations. On peut le déplorer, juger qu'une telle limitation est regrettable. Le fait ne peut pas être contesté. Les modifications que subissent nos théâtres en France ont donc leur importance.

Tout évolue actuellement vers l'industrialisme, le développement de la production et la systématisation. Le théâtre suit le mouvement, voilà tout.

LE THÉATRE ET L'INDUSTRIE

Le jour où les auteurs ont réellement encaissé de grosses sommes pour leurs œuvres (par exemple Rostand touchant, pour une année seulement, 1.700.000 francs. de droits), le théâtre devait évoluer vers l'industrialisme. Le jour où le cinéma fit glisser ses premiers films anecdotiques sur l'écran, le théâtre, désormais concurrencé et influencé par cette forme nouvelle de spectacle, devait modifier sa technique.

L'industrialisation des conditions matérielles du théâtre était déjà partiellement accomplie avant la guerre. Nul ne s'avisait pourtant d'en parler. Aujourd'hui un certain nombre d'auteurs (d'auteurs arrivés, bien entendu) jettent tardivement le cri d'alarme. Celui-ci, scandalisé, annonce dans un important journal que quelques écrivains travaillent à la tâche et produisent pour ainsi dire en série pour un trust ; celui-là, désabusé, nous apprend qu'il ne récrira pas les œuvres qui lui ont valu son succès avant la guerre. Des auteurs dramatiques parvenus à la réputation, pour avoir sournoisement jadis employé ces moyens industriels, déplorent aujourd'hui le mauvais goût du public auquel pourtant ils doivent beaucoup. La Société des Auteurs se trouve dans un embarras extrême pour faire respecter ses statuts, dont quelques articles essentiels subissaient depuis longtemps de fâcheux accrocs.

Bref, il y a une inquiétude et un malaise avoués. On va, bon gré mal gré, vers une organisation nouvelle. La commotion de la grande guerre et le mouvement de réorganisation générale qui pousse tous les jeunes hommes à plus de franchise dans leur désir de faire fortune, en même temps qu'ils sont incités à une activité plus coordonnée, la contagion d'irrespect pour toutes les traditions soumises à de sévères révisions, le besoin de faire du nouveau, sont les causes directes de cette évolution prête à modifier de fond en comble le théâtre, qui, depuis quelque temps avant le conflit, appartenait à des petits syndicats occultes d'auteurs traitant avec des directeurs agents d'affaires.

Le théâtre porte en lui-même le germe de l'industrialisation.

Ses réalisations réclament de forts capitaux, des bâtiments appropriés et le concours d'artistes travaillant ensemble. Il subit, comme la production industrielle, la nécessité de la vente immédiate et les fluctuations des événements du jour qui influencent non seulement son rendement financier, mais aussi les œuvres qu'il présente au public. Ses productions enfin, soumises à une concurrence pressante, subissent plus que toute autre production artistique les nécessités du procédé et les rivalités de l'imitation.

Il y a dans le théâtre tout un côté commercial et une technique spéciale qui font de cet art une industrie. Essentiellement, c'est un art d'interprétation et de reproduction. Et sitôt qu'il s'agit, en art, de reproduire, — on l'a vu par l'affaire Rodin, — l'industrialisme intervient. Le tout est que l'industrialisme ne devienne pas du mercantilisme. C'est ce passage d'un mercantilisme occulte et désastreux à un industrialisme avoué et peut-être fécond en progrès que franchit actuellement le théâtre.

Au règne des Mécènes, plus ou moins éclairés, et des combinaisons d'une prostitution plus ou moins déguisée, le règne des affaires nettement opérées doit succéder. Les Mécènes, les amateurs d'art désintéressés pourront encourager les manifestations artistiques, mais à côté des entreprises. D'ailleurs l'intervention des Mécènes n'a jamais donné grand résultat.

Les tentatives artistiques de théâtre sont terriblement onéreuses à encourager et elles ne permettent à ceux qui les encouragent matériellement que peu d'espoir de rentrer dans leurs débours. Depuis que les collections d'art sont de bon placement, qui donc va s'amuser à engouffrer de l'argent dans une exploitation de théâtre pour faire triompher telle ou telle esthétique dont les résultats ne paieront pas ?

Le Théâtre-Libre a réussi et vécu, parce que son promoteur, Antoine a su organiser commercialement son entreprise. De plus, les jeunes auteurs qu'il jouait lui ont fait une énorme publicité gratuite sans laquelle il n'aurait jamais pu étendre le nombre de ses abonnés. Antoine a marché avec des moyens commerciaux. Pour une somme donnée il offrait à ses abonnés tant de représentations, et ces représentations jouissaient d'une énorme publicité qui ne lui coûtait rien. Sans le tapage, disons le mot, la réclame, faite autour de ses représentations, il n'aurait jamais étendu le nombre de ses abonnés, flattés de

coopérer à une œuvre dont la presse s'occupait à grand bruit.

L'industrialisation du théâtre ne ruinera nullement les tentatives nouvelles. Tout commerce sent, à une heure donnée, la nécessité du renouvellement. Les vieilles formules ne dureront pas plus longtemps avec des directeurs, gens d'affaires ouvertement, qu'avec des directeurs combinards, soi-disant protecteurs des arts, mais en réalité exploiteurs déterminés. Au contraire.

LA SOCIÉTÉ DES AUTEURS

Avant la guerre, disons les choses comme elles sont, les statuts de la Société des Auteurs étaient violés. C'était ,comme partout ailleurs, le système D. On se débrouillait. Les directeurs de théâtre ne cherchaient qu'à assurer leurs frais par des arrangements d'argent avec les auteurs. Sauf pour certains écrivains connus, cotés et dont la réussite paraissait assurée, les directeurs ne voulaient rien risquer. Et encore quelques-uns de ceux-là, même des plus réputés, ne craignaient pas d'entrer en association déguisée avec les directions. La Société des Auteurs interdit par un statut ces trafics. Ils étaient pourtant le secret de polichinelle et on fermait les yeux. De même la Société interdisait aux directeurs et à tout membre d'une direction théâtrale de se faire jouer sur la scène qu'ils dirigeaient ou dont ils dépendaient administrativement. Inutile de citer des exemples et de faire des personnalités. Personne ne se soumettait plus à la règle. Les choses s'étaient établies sur ces bases, grâce à une sorte d'accord tacite. Nul ne s'en plaignait. Naturellement, c'était le gâchis.

La Société des Auteurs vivait sur trois principes :

Les auteurs, quelle que soit leur valeur, toucheront sur la recette le même tant pour cent établi par contrat selon chaque théâtre.

Nul ne pourra se faire représenter dans un théâtre où il aura mis des fonds, dont il sera directeur, commanditaire ou administrateur.

Aucun directeur ne pourra posséder plus d'une direction de théâtre à Paris.

Ces principes — les deux premiers surtout — étaient caducs. Ils étaient tournés. Sans doute ils ne répondaient plus aux conditions commerciales des théâtres. Les directeurs compre-

naient mal qu'ils dussent payer à tous les auteurs les mêmes sommes sans égard pour la valeur de l'auteur, sans tenir compte des frais engagés pour monter telle ou telle pièce. La défense à un secrétaire de théâtre, homme de lettres, de se faire représenter sur la scène à laquelle il était attaché administrativement était également puérile. On ne discutait pas ces exigences, mais on biaisait. Reste la question des multiples directions. Elle était grave. On l'appelait la question des trusts.

Il y a une quinzaine d'années, un trust de ce genre s'était formé. Il échoua. L'ère des combinaisons, des ristournes, des pièces montées à frais d'auteurs, etc., n'était pas encore absolument venue. On était à l'aube de ces tripotages, qui sont des tripotages quand ils sont faits clandestinement, sans contrat défini entre les intéressés. Depuis, les événements ont marché. Les théâtres vivaient de combinaisons tant sur les abonnements, sur les billets à droits, que sur les partages clandestins des droits des auteurs avec le directeur ou avec un collaborateur imposé qui servait d'intermédiaire. Bref, une contrebande effrénée se faisait autour des contrats de la Société sur lesquels auteur et directeur avaient mis leur signature.

L'INFLUENCE DES PETITES BOITES ET DES MUSIC-HALLS

Les mœurs de ce genre sévissaient spécialement dans les petits théâtres, les petites boîtes parisiennes où l'on jouait des petits actes, des petites opérettes grivoises et dans les music-halls aux mains de directeurs faisant, suivant une expression crue, mais précise, « faisant de la cuisse ». C'est l'exemple des fraudes et barbotages de ces tenanciers, suivi et pris pour ainsi dire comme règle par le directeur des scènes dites sérieuses, qui a précipité la crise.

Les frais de ces entreprises de music-halls sont énormes, et, s'il fallait payer honnêtement les acteurs, les actrices, les figurantes, elles ne laisseraient qu'un bénéfice très honnête aux entrepreneurs. Et comme les personnes qui « font de la cuisse » ne sont pas précisément décidées à se contenter de gains honnêtes, et pour cause, leurs scènes sont une honteuse exploitation de la prostitution. Les combines sont multiples. Dans une revue, par exemple, sur une de ces scènes que je ne désigne pas, les auteurs sont deux, trois, quatre, avoués ou inavoués, plus un gaillard qui tient le bail du théâtre, plus le

maître de ballet qui amène les danseuses, puis le costumier qui fait l'avance de costumes, etc... Et tout ce monde grouille et se débat pour payer le moins possible, pour ne pas payer du tout, et parfois pour faire payer le troupeau de femmes qui vient s'exhiber. Une direction unique payant décemment un seul auteur, ou achetant directement quelques scènes à différents auteurs, pourrait donner aux artistes une rémunération décente et produire de jolies jeunes femmes recevant un salaire raisonnable. Mais, s'il faut que dix personnes intermédiaires touchent sur les bénéfices, c'est le désordre et quelque chose qui approche la traite des blanches et le sweeting system. Les grands théâtres furent gagnés par cette contagion. Ils opéraient avec plus de discrétion, mais les combines étaient devenues la règle.

LES TROUPES D'ENSEMBLE DISPARAISSENT

D'abord les directeurs, hantés d'une phobie qui a ruiné bien des commerces, au lieu d'améliorer leur production, ne pensaient qu'à diminuer leurs frais généraux. Et les troupes disparurent. Jadis les théâtres avaient leur troupe, une réunion d'acteurs choisis, habitués à jouer ensemble et à donner à leur interprétation un cachet spécial. Avant la guerre, en somme, deux théâtres seulement à Paris avaient gardé une troupe. Et ces deux théâtres bénéficiaient de la réputation de leurs acteurs : le Théâtre Français et les Variétés. Les autres théâtres engageaient pour une pièce un certain nombre d'artistes et faisaient leur distribution des rôles pour le mieux.

Toujours pour diminuer leurs frais généraux, les directeurs recherchaient et patronaient spécialement les pièces faciles à monter. Peu de décors, peu de personnages. Deux ou trois beaux rôles et des comparses. De là vint la pièce en trois actes, la fameuse pièce en « trois bocks », qui, pendant vingt ans, a sévi sur les scènes parisiennes. Vaudeville, drame ou comédie, tout devait se couper en trois actes. Formule omnibus. Voici les propres paroles d'un directeur d'un grand théâtre donnant à un jeune auteur le schéma de cette comédie idéale : « Mon petit, vois-tu, mon petit, c'est très simple, tu fais un premier acte brillant, très brillant. C'est l'exposition. Pas besoin de beaucoup d'action, mais du mouvement, des mots. Et puis, tu sais, on arrive si tard maintenant au

théâtre, Au second acte, ah ! dame ! au second acte, tu répètes un peu ton exposition pour les retardataires et puis de l'action, de l'action et une belle scène qui empoigne le public. Quant au troisième acte, eh bien ! c'est le dénouement, ça s'arrange toujours, ne t'en préoccupe pas beaucoup. Voilà ta pièce faite. »

Et c'est ainsi que la plupart des comédies, en effet, se résumaient en une scène capitale, toujours jouée à la fin du second acte.

Telle était la recette du directeur qui se croyait le plus habile de tous. Le directeur-acteur avait un autre magistère.

« Il ne faut pas heurter le public de front. Vous présentez vos personnages, au premier acte, avec un peu de mystère. Vous ne les lui révélez pas tout de suite. Vous lui laissez quelque chose à deviner. Vous le captez. Il cherche. Il s'intéresse. Au second acte, vous pouvez alors faire ce que vous voulez. »

Au fond, les deux systèmes sont analogues. Ils aboutissent l'un et l'autre à la pièce en trois actes avec le nœud de l'action invariablement vers le milieu du second acte. Désespérante uniformité.

A quoi bon, pour ces comédies qui se résument en une scène, à quoi bon avoir une troupe nombreuse et bien stylée ? Un rôle, deux rôles au plus, et des comparses, des donneurs de répliques. Deux acteurs connus, célèbres, aimés du public et, autour d'eux, d'adroits figurants.

Pour arriver à interpréter de grands rôles il faut avoir joué des petits rôles, mais des rôles, il faut avoir pénétré dans l'action d'une pièce. L'acteur ou l'actrice qui ne joue que des comparses n'acquerra jamais de maîtrise. Aussi notre scène depuis vingt ans est-elle vouée aux mêmes vieux acteurs, aux mêmes vieilles actrices avec, à leur côté, une foule de comédiens et de comédiennes adroits (l'affreux mot), parmi lesquels aucun n'est capable de sortir de la médiocrité et de tenir un rôle de premier plan.

Les pièces de Labiche et d'Emile Augier, de Dumas, vieille formule, c'est entendu, comportaient des rôles, des types très variés, et à côté des principaux interprètes des figures intéressantes se dressaient. Nos théâtres sont encombrés d'artistes admirables sachant habiller, grimer, mettre sur pied un per-

sonnage qui dit trois lignes. Ne leur en donnez pas quatre, ils cesseraient d'être admirables. Ce sont des accessoires merveilleux, des trompe-l'œil. Ils ont l'air d'acteurs. S'ils essaient de devenir des acteurs, ils redeviennent ce qu'ils sont : des figurants intelligents.

LA CRITIQUE DES AUTEURS DRAMATIQUES

Pour pousser, faire mousser et mettre en belle lumière devant le public ces sèches productions quelle était la critique ?... La critique, de plus en plus, était rédigée uniquement par des auteurs dramatiques. *A priori*, on pense qu'un auteur dramatique sera meilleur juge de la valeur d'une pièce et de son interprétation que tel ou tel journaliste. Erreur. Le critique auteur devient le plus déplorable, le moins indépendant des appréciateurs. Il a pris le feuilleton dramatique pour se faire jouer, pour avoir les directeurs dans sa main, et il rédige ses articles dans ce sens, consciemment ou inconsciemment, distribuant l'éloge ou le blâme au gré de ses sentiments personnels d'auteur joué ou refusé. Il ne peut pas être indépendant. L'indépendance s'est réfugiée dans les revues littéraires où des écrivains, sans attache directe avec les directions, osent donner leur opinion et présenter des suggestions originales. La critique des auteurs dramatiques est un non-sens, c'est la négation de la critique.

Les directeurs des music-halls, dont la concurrence grandissait et grandit tous les jours, ne s'embarrassent pas de littérateurs. Ils font carrément de la réclame, paient leurs articles, possèdent des contrats de publicité, enfin présentent leurs spectacles avec une réclame commerciale. Leurs affaires n'en allaient que mieux. Sur ce point leur organisation pratique est inattaquable.

LE THÉATRE EST UN SPECTACLE

Leurs affaires n'en allaient que mieux, parce qu'en dehors de l'attrait féminin de leurs productions, ils offraient au public des spectacles. Les directeurs de théâtre, et pas mal de leurs conseillers, oubliaient que le théâtre est d'abord un spectacle et ensuite un divertissement. Personne ne s'imaginera que le public vienne au théâtre pour s'instruire ou pour s'édifier. Le théâtre est un spectacle pour les yeux, et un divertissement pour l'esprit. *Castigat ridendo mores.* Oh ! ce *ridendo*, comme il

était oublié ! Les premiers auteurs qu'Antoine a essayé de lancer ont échoué, parce qu'ils étaient monotones et ennuyeux. Ils ont parfaitement préparé la voie à deux écrivains peu profonds, sans doute, mais qui, au milieu de la pesanteur des auteurs dramatiques réalistes, étaient amusants. Donnay et Lavedan ont percé dans les dernières années du XIXe siècle, comme les lumières au milieu de ce brouillard. Le *Prince d'Aurec* n'était qu'une satire superficielle, mais extrêmement amusante. Le *Nouveau Jeu* est d'une drôlerie impayable. *Lysistrata* se joue encore, et *Amants* et *Education de Prince* étaient pleins de sourires. Donnay sortait du *Chat Noir* et Lavedan de la *Vie Parisienne*. Le Théâtre-Libre n'a pas découvert son grand auteur, le Balzac de la scène qui aurait donné au théâtre le relief, la couleur, le pittoresque et la variété de la vie et qui aurait fait réussir le réalisme au théâtre. Le triomphateur du Théâtre-Libre, c'est Brieux, académicien qui a dû récrire pour son grand succès *Blanchette* un dénouement réactionnaire et conventionnel, absolument opposé à la thèse que l'auteur voulait soutenir. Une palinodie littéraire de cette envergure était un échec pour l'école. Faute d'avoir trouvé son grand homme, comme l'a dit Alfred Mortier dans sa *Dramaturgie*, le réalisme n'aboutissait qu'à « *du vaudeville triste* ». Le public français, qui a fait le succès du *Cid*, du *Misanthrope*, du *Mariage de Figaro*, ne pouvait s'intéresser longtemps à ces petites analyses des misères humaines rapetissées, rétrécies, médiocres au point de devenir aigrement comiques. C'était l'heure où Shakespeare « aux cent actes divers » commençait de paraître sur la scène française, et, dès que sortirent les premières œuvres de Rostand, de Bernstein, de Bataille, ce romanesque, et de Flers avec Caillavet, ces satiristes, les autres furent oubliés. Les music-halls faisaient effort pour varier leurs spectacles et le cinéma allait faire danser ses gestes sur l'écran.

Le music-hall n'est pas d'un goût très relevé. Il est varié, il est lumineux. Il est surprenant. Ce n'est pas seulement parce qu'on y fume et qu'on y voit des femmes qu'on y va, c'est parce qu'il délasse l'esprit par sa variété sans prétention. Le cinéma reçoit sur son écran des histoires absurdes, mais des histoires. C'est pour assister à des événements que le public vient au théâtre.

L'ennui a son prestige, a dit Sainte-Beuve. Soit. Mais pas tous les jours. Le public consent à s'ennuyer parfois à la Comédie Française, mais pas sur le boulevard. Et il a une telle fièvre de s'amuser que le petit théâtre à côté avec des petits actes pimentés, burlesques, bourrés de situations abracadabrantes ont obtenu tout de suite sa faveur. Résultat : depuis l'Empire, depuis cinquante ans bientôt, Paris s'est agrandi, le nombre des provinciaux et d'étrangers qui viennent visiter la capitale de la France s'est augmenté dans des proportions considérables; cependant, Paris ne compte pas une grande scène de plus. Seules les petites boîtes se sont multipliées et les music-halls aussi. Londres a trente théâtres qui tous les soirs font recette, et la proportion de théâtres de premier ordre dépasse de beaucoup celle des music-halls, d'ailleurs admirablement agencés.

N'est-ce point miracle, au milieu de conditions si difficiles, qu'une production littéraire dramatique puisse se continuer en France et rester, pour quelques œuvres, supérieure ? Mais la production courante est très médiocre, au-dessous de ce que font les Anglais, qui ont maintenant des écrivains dramatiques, comme des romanciers, et qui désormais nous empruntent de moins en moins. Je ne parle pas des Etats-Unis, dont nous étions les fournisseurs, et qui connaissent à présent des écrivains de théâtre originaux, si originaux qu'ils envahissent peu à peu la scène anglaise.

Pour le music-hall, par exemple, nous sommes, nous les fantaisistes, les gens d'esprit, les primesautiers, absolument tributaires des Anglais et des Américains. Musique, danses, scènes fantaisistes, tout ça nous vient d'outre-Manche et d'outre-Atlantique et, comme consécration suprême de ce contrôle anglo-saxon d'un genre capricieux parfaitement français, où nous pourrions produire et où nous avons produit des chefs-d'œuvre (le Chat Noir, music-hall idéal), de grands managers anglais ont construit ici une succursale de leur théâtre de Londres : *Le Palace*, inauguré en pleine Conférence de la Paix, par Wilson, Lloyd George et lord Derby !

Il y a pourtant des gens d'esprit à Paris, des fantaisistes merveilleux. On rassemblerait une phalange de légers écrivains pleins de verve. Aucun directeur n'oserait risquer sur eux ses chances et tenter de transformer en billets de banque

leurs facéties et leurs satires. Il faudrait avoir un sens commercial, industriel que possèdent les managers anglais et américains. Les nôtres sont pingres et n'ont que le sens de la combinaison. Salis, lui, avait le flair de l'amateur d'art et le doigté du promoteur d'affaires. Il est mort. Personne ne l'a remplacé. Les amuseurs délicieux qu'il a suscités s'éparpillent dans des cabarets. Ah ! que nous ne savons pas utiliser nos richesses !

LES ACTEURS-DIRECTEURS

Les directeurs étant insuffisants, les acteurs-étoiles les ont remplacés, et à côté d'eux le fameux trust s'est formé. Les acteurs de réputation sentaient parfaitement inutile la tutelle d'un directeur installé dans un bureau, trop paresseux pour lire des manuscrits, et d'ailleurs le plus souvent incapable d'en juger la valeur, mais passé maître dans le système D. Et les acteurs se sont improvisés directeurs. Nous avons eu le théâtre Sarah-Bernhardt, le théâtre de Guitry, le théâtre de Réjane, le théâtre de Coquelin. A quoi bon donner soixante mille francs par an à un directeur qui n'était qu'un employé ? Et ces théâtres-là ne furent pas plus mal dirigés que les autres. Certainement ils le furent mieux, car ils reçurent l'impulsion de la personnalité de l'acteur qui les possédait. Ils la reçurent même trop. L'inconvénient de l'acteur-directeur devint manifeste. L'acteur-directeur ne cherche pas à s'entourer de très bons artistes. Ce serait la concurrence directe, et puis ces artistes se feraient payer cher, et la réduction des frais généraux est aussi bien dans le programme des acteurs-directeurs que des directeurs tout court.

Ensuite l'acteur-directeur ne recherche que les rôles qui lui conviennent spécialement, contenant « les effets » dont il a l'habitude, dont il est sûr. Le meilleur acteur comme le meilleur écrivain n'a point toutes les cordes à sa lyre. Son art tout personnel s'établit sur un nombre plus ou moins limité de sensations parfaitement rendues. Il a donc une tendance à ne choisir que les pièces où se trouve cette gamme d'effets dont il est maître. Les acteurs-directeurs poussent les auteurs à écrire, pour eux, des œuvres dans lesquelles cette gamme d'effets se retrouve projetée en relief. Ils mettent même volontiers la main à la pâte dramatique pour lui donner la forme qui leur convient, si bien qu'ils finissent par présenter toujours

le même gâteau au public. La littérature dramatique n'y gagne rien, ne s'améliore pas, ce dont, somme toute, ils se soucient fort peu, lorsque la recette répond à leurs désirs.

Mais la recette est compromise par cette monotonie. L'acteur-directeur s'use ainsi terriblement vite. Il se copie lui-même dans tous ses rôles, et le public, dont l'intérêt primordial est le goût de la nouveauté, sans s'apercevoir précisément qu'on lui joue toujours la même pièce, éprouve de la lassitude devant cette reproduction indéfinie des deux à trois rôles de l'étoile: Pour les intérêts d'art et pour les intérêts matériels des acteurs il n'est aucunement souhaitable de les laisser juges de leurs rôles. Les grands acteurs n'auront que toujours trop de moyens pour influencer les auteurs, afin d'obtenir des pièces faites à leur mesure, dans lesquelles ils n'auront aucun effort à fournir pour varier leur talent. Les acteurs-directeurs, plus artistes sans doute que les directeurs-ronds-de-cuir, ont contre eux le travers amplifié de leurs concurrents bureaucrates. Ceux-ci, pour simplifier leur besogne, choisissaient à leurs étoiles des rôles « en or », d'après l'argot théâtral, c'est à dire en toc, artificiellement combinés pour la série des beaux effets faciles et habituels de leurs pensionnaires en vedette.

LE TRUST ET SES CAUSES

Le trust a donc surgi à son heure, parce que le théâtre s'était fatalement industrialisé, parce que le métier s'était amélioré (non point l'art, mais le métier), auteur et acteur sachant mieux que jamais établir la technique d'une pièce ou d'un rôle, parce qu'une entreprise de théâtre bien menée peut payer, enfin parce que toutes les petites entreprises sont destinées à faire place aux grandes entreprises, et qu'il y a dans les théâtres un côté affaire, un mécanisme commercial, un labeur en coopération des auteurs, des acteurs et des entrepreneurs de spectacles, qui tend à supprimer les rouages inutiles et à centraliser les travaux administratifs.

Aujourd'hui les théâtres à Paris — sauf les subventionnés — sont aux mains de trois personnes, plus deux directeurs-auteurs. C'est le début. Nous allons passer certainement par une période de crise, de conflit avec la Société des Auteurs et avec la Société des Artistes dramatiques, qui d'abord trouvaient préjudiciable à leurs intérêts cette concentration des

directions en si peu de mains. Cette période franchie, de nouveaux statuts élaborés, le théâtre profitera de cette concentration. Un gros trusteur ne fera point les petites manigances du directeur isolé. Il s'occupera du côté affaire, publicité et lancement, et des détails matériels, et il aura des collaborateurs artistiques avec des attributions parfaitement définies. Le trusteur aura de gros frais. Il lui faudra réaliser de sérieux bénéfices. Il fera donc des efforts en conséquence, des efforts qui tendront à lui attirer le public, et non pas à resserrer ses frais aux dépens des auteurs et des acteurs. Les collaborateurs artistiques du directeur de plusieurs théâtres seront de deux sortes : ceux qui choisiront les pièces et ceux qui les monteront. Nous avons des metteurs en scène de première force. Par malheur, ils ne sont guère utilisés. Antoine, Bour, Baulieu, Durec, Roze, Gémier, Jacques Copeau sont parfaits dans cet emploi. Si le cinéma ne les enlève pas au théâtre proprement dit, nous ne verrons plus des pièces montées par des auteurs, presque toujours incompétents, quelle que soit leur valeur d'écrivain, avec l'aide d'un directeur non moins maladroit et d'un régisseur, vague sous-ordre sans autorité, sachant son métier, mais dépourvu d'art et d'invention.

En Angleterre, les *producers* mettant en scène sont des hommes remarquablement habiles, anciens acteurs qui n'ont pas pu arriver au premier rang à cause souvent de quelque imperfection physique. Ils se sont consacrés à la science de la mise au point des œuvres dramatiques. Ce sont eux qui font la distribution des rôles, choisissent les décors, les meubles, les toilettes et règlent toute l'œuvre.

Le rôle de lecteur, de conseiller artistique est de capitale importance. Jusqu'ici les lecteurs n'existent pas. La Comédie Française en a deux, par exemple. Ce sont deux vieillards tout à fait en dehors du mouvement littéraire, et complètement incapables de découvrir quoi que ce soit, qui que ce soit, dans les manuscrits qui leur sont confiés et sur lesquels ils doivent faire leur rapport.

Le directeur de multiples scènes n'a pas le temps de lire des manuscrits. Il aura à organiser les frais de ses entreprises et sa publicité. C'est ici que je touche au point essentiel de l'évolution du théâtre. Le passage de la soi-disant publicité gratuite, que lui font les critiques des quotidiens, à une publicité

payée ouvertement et conduite d'une manière saisissante et méthodiquement suivie. Rien ne réussit commercialement sans publicité. Le théâtre ne peut vivre, au point de vue art, sans faire de grosses dépenses. La pièce de théâtre nue, sans décor, sans l'appareil prestigieux de la mise en scène est une utopie, un contre-sens réactionnaire. Vous ne ferez pas remonter dans des diligences des gens qui rêvent de faire du tourisme en aéroplane. Pour réussir commercialement, il faut au théâtre l'appui de la réclame.

Des esprits arriérés ou fort aristocratiques expriment avec hauteur pour ces procédés de « marchands de cochons » ou de « lanceurs de pilules » un mépris profond. Attitude élégante, mais un peu niaise. Beaucoup d'ailleurs de ces détracteurs de la réclame indispensable sacrifient en secret au dieu du tam-tam et du boniment. Ils vont faire des salamalecs dans des salons, donnent des dîners coûteux et vont courtiser des directeurs de journaux pour obtenir des articles. Ils s'imaginent que ces petites opérations ne sont pas de la publicité. Laissons-leur cette illusion, dont tous, dans leur for intérieur, ne sont point dupes.

Le public a besoin qu'on lui explique, que l'on guide son goût, qu'on le détermine. Il faut lui désigner ce qu'il doit admirer et tous les beaux endroits où il faut faire des ah !...

Jadis, une élite choisie, oisive, remplissait cet emploi ; et les trompettes de la renommée se recrutaient dans son milieu érudit, disert, délicat, averti. Les connaisseurs faisaient le succès, les autres suivaient. Aujourd'hui on s'adresse à la foule. L'élite est noyée dans le nombre et sans action suffisante. Il faut systématiser l'opération indispensable qui consiste à forcer l'intérêt éparpillé et vacillant du public.

L'auteur, l'acteur seront débarrassés de ces préoccupations. Les uns et les autres resteront tout à leur gestation artistique. Quelqu'un, à côté d'eux travaillera pour eux et leur évitera le souci et le ridicule de fabriquer leurs propres prospectus, qui n'en seront que mieux rédigés et mieux distribués. On ne verra plus imprimer cet écho cyniquement cruel et malveillant, à propos d'un jeune auteur qui ne craignait pas de soigner lui-même sa réclame : « Comme depuis huit jours il n'était plus question de M. X..., sa mère vient de mourir. On parle de lui. »

La publicité n'a jamais fait réussir quand même une œuvre radicalement mauvaise. Elle a maintenu honorablement ou donné un certain succès à des œuvres de qualité moyenne. Elle a assuré le triomphe durable et fructueux aux belles choses.

Il est probable, d'ailleurs, que la nouvelle génération, plus réaliste que celle qui la précède, n'aura aucune répugnance à se servir de ces moyens mis à son service pour aider et simplifier son labeur.

LES ACTEURS, LES AUTEURS ET LE TRUST

Les acteurs se sont fort émus du trust. Ils pensent que les trusteurs, maîtres des scènes où ils peuvent se produire, leur imposeront leurs conditions et réduiront leurs salaires déjà médiocres.

En dépit d'un préjugé assez répandu, la carrière d'acteur est assez mal rétribuée (en France ; ailleurs il en est autrement et précisément dans les pays de trusts). Les acteurs et les actrices qui ne sont pas des artistes de premier ordre touchent des appointements et des cachets souvent dérisoires. Entre l'acteur qui touche trois cents et cinq cents francs par représentation et celui qui touche vingt francs et moins, il y a peu d'intermédiaires. La troupe ayant pour ainsi dire disparu, le sort matériel de la majorité des acteurs est précaire. Nous ne parlons pas des actrices, les directeurs spéculant plus ou moins, comme tant d'autres employeurs, sur les facilités ouvertes d'une jolie femme pour subvenir à son existence.

Les comédiens et les comédiennes vivent d'une vie particulière.

Comme tous les artistes, ils ont besoin, pour se développer, de loisir et d'une certaine aisance. Il faut qu'ils apprennent le monde et ses aspects. Une vie médiocre de petits employés, confinés dans la routine de leurs occupations et de leur entourage borné, ne peut pas être leur fait. C'est l'étiolement. Il faut qu'ils aient vu, qu'ils aient au moins coudoyé les modèles, bourgeois, ouvriers, gens de vie fastueuse, qu'ils auront à représenter. Dans l'art, l'intuition est un sixième sens sur lequel il faut compter, sans doute. Mais l'intuition joue là où il y a eu, au moins, une sensation perçue. Il faut que les artistes aient la vision, si brève soit-elle, la sensation fugitive

des spectacles et des passions qu'ils doivent retrouver et amplifier dans les œuvres auxquelles ils donneront la vie lumineuse de la scène.

Les acteurs qui sont mal payés craignent de l'être encore plus mal par le trusteur que par le directeur d'antan. Je crois qu'ils se trompent. Ils viennent d'élaborer un engagement type qui leur donne certaines garanties et que le trusteur acceptera facilement. Les transformations qui sont en train de s'effectuer dans le sort matériel des salariés auront sur leur destinée une heureuse répercussion. Le trusteur les débarrasse du règne des femmes, qui prenaient trop d'importance, envahissaient la scène et conduisaient le théâtre en France à la décadence où est tombé le ballet, dans lequel comptent seules les ballerines éclipsant complètement le danseur et finalement tuant l'art du ballet.

Les danseurs et les danseuses russes nous ont montré ce que peut l'alliance des deux tempéraments féminin et masculin pour la beauté intégrale d'un spectacle. Les comédies à rôle de femme rétrécissent l'horizon scénique et forment un théâtre uniquement sexuel et de courte inspiration.

Le système des troupes a fait son temps et ne reviendra pas en faveur de sitôt. Les pièces seront jouées par des artistes rassemblés et choisis selon leurs qualités personnelles, bien adaptées aux rôles qui leur seront confiés. Il faut donc que ces acteurs, artistes avant tout, connaissent bien leur métier pour, sans discordance les uns avec les autres, jouer d'ensemble. L'ensemble d'une interprétation est aussi essentiel que l'ensemble d'un orchestre. Le public n'a pas conscience parfois des raisons d'un manque d'harmonie dans une interprétation, néanmoins il sent ce désaccord et la pièce n'arrive pas au rendu complet qu'elle pourrait obtenir avec une distribution bien ordonnée.

LES AUTEURS ET LE TRUST

Les auteurs, aujourd'hui, devant la nouvelle situation des théâtres et contre les trusteurs, auront à réviser leurs statuts. Ils devront faire des concessions. Le directeur-auteur, le directeur-acteur disparaîtront sans doute après quelques essais. Leurs entreprises ne résisteront pas devant la concurrence de trois ou quatre scènes bien menées. Ils ont pu, au milieu du

désarroi général et de la fraude organisée, se faire place et maintenir à peu près leurs affaires. La division du travail est la règle partout ; trop de raisons matérielles et morales les empêcheront de durer.

Ce qui importe aux auteurs dont la Société forme un syndicat, ce sont des contrats parfaitement définis, en accord avec les conditions actuelles honorables du théâtre, et surtout parfaitement respectés par tous les adhérents. Le moindre accroc donné à ces statuts devient une profonde déchirure. Les syndicats qui veulent imposer leurs règles aux directeurs doivent d'abord strictement se conformer à la discipline. C'est de ne l'avoir point fait que le désordre actuel a surgi.

Enfin il est dangereux pour les acteurs et pour les auteurs, comme pour tous ceux qui exercent des carrières libérales ou artistiques, de rechercher la fortune. Artistes, peintres, avocats, politiciens, savants, etc..., ne doivent poursuivre qu'une juste rémunération de leurs services. Il faut assurément qu'ils l'obtiennent, cette juste rémunération, mais s'ils ne recherchent surtout que l'argent et le succès, ils gâchent leurs dons, ils s'usent dans des préoccupations à côté, étiolantes, affaiblissantes, stérilisantes. Le plus souvent même, cette fortune tant désirée les fuit. La surproduction des auteurs, les cachets de tournées, le gaspillage de leur personnalité que font les grands acteurs en jouant trop souvent et dans des conditions médiocres les ruinent dans leur santé, dans leur talent. Si Coquelin, par exemple, n'avait pas été dominé de cette fièvre de jouer sans cesse et partout, il aurait conservé la force, il aurait créé *Chantecler*, il n'aurait pas eu cette fin tragique, à la veille de créer un des plus beaux rôles de sa carrière, et l'œuvre si originale de Rostand, mieux comprise par le public, aurait eu un autre sort.

Le trusteur, homme d'affaires, doit rechercher les réussites d'argent. C'est son métier, son domaine. Il ne laissera ni une œuvre, ni un nom. Il n'aura pas les bravos de la foule, ni l'enivrement de l'œuvre artistique accomplie. Il aura de l'argent. A chacun sa destinée.

Si vous voulez faire fortune, entrez dans le commerce ou dans la spéculation. Ne soyez ni auteur, ni acteur. Cherchez un juste et nécessaire salaire, bien entendu, mais rien de plus. Une pièce de théâtre n'est pas un coup sur la farine ou sur le

beurre. D'ailleurs, dans la société qui s'organise, les coups sur la farine et sur le beurre seront de plus en plus sujets à des restrictions. Le vrai travail de création que vous représentez sera de mieux en mieux et surtout plus équitablement rétribué.

Les auteurs, qui sont la cause initiale des tribulations actuelles de la Société, sont des gens qui ont considéré leur art comme une spéculation. Ils sont victimes du système D. Ils ont ruiné une institution qui leur était favorable, et ils ne retrouveront plus jamais l'équivalent des avantages qu'elle leur conférait. Qu'ils s'arrangent à présent pour le mieux.

Le théâtre doit être traité commercialement par le commerçant. Exigez seulement qu'il soit traité honnêtement. Soyez impitoyables à la fraude. Ne liez pas partie avec le combinard. Résistez à l'extorsion par la solidarité.

LES COLLABORATIONS

Solidarité ! Auteurs, acteurs, en ont plus que tous les autres besoin. Au théâtre, le chacun pour soi, c'est la faillite. Aucun art comme le théâtre ne réclame mieux, n'appelle davantage la collaboration. La poésie ne la souffre pas. Le roman, par exception, la tolère. Le théâtre souvent la demande. Ce fut malheureusement l'origine de maints louches trafics. Celui-ci, incapable d'écrire une pièce en vers, fait écrire les vers de sa pièce par un poète et refuse de partager avec lui le succès. Celui-là met littéralement dans sa poche le collaborateur qui lui donne le seul succès de sa carrière, encaisse la plus large part de bénéfices, tire un roman et un scénario de cinéma de cette œuvre, dans laquelle il doit tout à son collaborateur, et refuse le partage. Cet autre cyniquement refait ses pièces d'après d'autres pièces plagiées, calquées avec aplomb. Cet autre encore donne comme une œuvre originale une comédie tirée d'une admirable nouvelle d'un auteur étranger... Ce ne sont pas des actions qui honorent la carrière. Les contrefaçons commerciales sont plus sévèrement prohibées. Il est vrai que les inventeurs dans notre pays sont si mal défendus...

Il n'en est pas moins évident que le concours de deux esprits au théâtre peut donner des résultats excellents. Un inventeur et un réalisateur, un homme à idées et un talentueux adaptateur, tel est l'idéal de la collaboration. Le travail de demain, qui

opérera largement en coopération, verra sans doute ces unions plus fréquentes. Solidarité, entente et coopération, sont les directives du travail de demain partout.

Un jeune poète plein de promesses vient de donner dernièrement une comédie satirique et symbolique qui fut un échec. Elle eût réussi peut-être s'il avait à sa poésie trouvé un ajusteur fantaisiste qui l'aurait mise au point et lui aurait imprimé le ton joyeux, l'éclat qui lui fit défaut. Mais il y a cette terrible question de partage des droits et des bravos...

Que les auteurs qui ne poursuivent pas des buts d'art, dans leur souci de s'imposer à la faveur du public, songent à ceci : la technique du théâtre est à présent chose connue, déterminée; nous avons de très habiles faiseurs de pièces qui ne sont pas de remarquables écrivains, mais dont les œuvres suffisent à la consommation courante. Les trusteurs ne feront aucune différence entre les bons écrivains et ces excellents ouvriers, si les excellents écrivains font de l'ouvrage, et non pas des œuvres.

Le public non plus d'ailleurs ne fera pas cette différence. Je ne veux pas encore faire de personnalité, mais je pourrais citer les succédanés de nos excellent auteurs qui « font » dans le genre de ceux-ci aussi bien qu'eux à peu près. Je sais aussi qu'une quantité d'auteurs quelconques arrivés par des ficelles, des arrangements d'arrivistes, ou poussés par leurs petits syndicats peuvent être remplacés demain par n'importe qui, et je crois même que la plupart d'entre eux ont terminé leur carrière d'illusionistes. Le trusteur ne tiendra pas grand compte des clans et des petites chapelles, et comme il paiera lui-même sa réclame, il sera très fort contre ces haussiers et ces baissiers de la Bourse aux succès tenue dans les couloirs des répétitions générales. L'œuvre originale appellera toujours l'attention; un écrivain soucieux de lui-même doit maintenir son effort. Il en sentira, dans ces conditions nouvelles, la nécessité urgente. L'écrivain novateur est tout de suite imité et concurrencé par ses propres effets, dont s'empare un habile faiseur « d'à la manière de ». La condition de la vie des hommes et de leur pensée, c'est le renouvellement jusqu'à la mort.

LE THÉATRE DE DEMAIN AMPLE, VARIÉ, RAPIDE COMME LA VIE

Le cinéma et le music-hall font au théâtre une rude concur-

rence. Il est plus aisé sans doute de monter une salle de ciné ou un luxueux music-hall qu'un théâtre. Les cinés et les music-halls ont poussé comme des champignons pendant que le nombre des théâtres proprement dits restait stationnaire. Preuve du peu d'initiative des directeurs.

Nos théâtres sont vieux, démodés, incommodes pour les spectateurs, et installés lamentablement pour les acteurs, pour la plantation des décors et pour la réalisation de la mise en scène. Aucun des perfectionnements que permettent les machines ne leur a été appliqué. Les décors se posent à bras, sont lourds et peu maniables.

Des machinistes restent ce qu'ils étaient jadis, des espèces de déménageurs. Les accessoiristes, les tapissiers sont sans ingéniosité et sans goût. L'installation générale de la scène est archaïque. Pas de dégagements, pas de place pour ranger meubles et décors, et quel faible parti tiré des merveilles de l'éclairage électrique !

On attend l'ingénieur qui construira la scène permettant la pose de deux décors, de trois décors superposés sur des plateaux enlevés par un ascenseur ou bien pivotant devant la rampe. Nos décorations sont admirablement peintes et composées. L'aspect de leur plantation est peu varié. Elles sont d'un poids excessif. En tous cas, personne n'a cherché à les rendre plus aisées à déplacer. Le ciné et le music-hall, tout inférieurs qu'ils soient, offrent des spectacles et se perfectionnent. Le théâtre semble y avoir renoncé. Quant aux protections contre les dangers de l'incendie, elles sont, dans trois scènes au moins, inexistantes. Le lendemain d'un sinistre on y remédiera peut-être.

Le trusteur qui donnera une belle comédie en quatre actes et six tableaux, et même plus, promenant son action à la Shakespeare parmi des sites variés, avec d'imperceptibles entr'actes, cet habile risqueur concurrencera le ciné, qui habitue l'œil du public à des visions renouvelées souvent très belles et très pittoresques.

Cela serait coûteux, mais cela paierait.

Comment le théâtre, qui a pour lui la parole, le flot mouvant des mots, l'émotion des idées, le mouvement total des gestes, les illuminations changeantes, la couleur qui vibre, la vie enfin, dans toute sa turbulence et sa souplesse, ne triomphe-

rait-il pas du cinéma, précipité, muet et sombre, coupé de pancartes et de notices explicatives naïves comme des tableaux scolaires, et comment la comédie n'éclipserait-elle pas les tapageuses et trop rudimentaires splendeurs du music-hall, si à ses merveilles pour l'esprit elle ajoutait des merveilles pour les yeux?

Et c'est à cette pauvreté de l'attrait pictural des spectacles offerts par le théâtre que l'on s'aperçoit à quel point le théâtre a écarté, négligé, rebuté les poètes. Quelles féeries, quelles légendes, quelles allégories grandioses, burlesques et touchantes les poètes n'imagineraient-ils pas pour la surprise, pour l'enchantement des spectateurs, les promenant dans le ciel et sur la terre, à travers les âges, le passé, l'avenir, dans le possible et l'impossible! *Cyrano* a trouvé immédiatement vingt imitateurs. *Chantecler* n'en a pas eu un seul. Et pourtant...

Le music-hall risque parfois ces choses. Malheureusement ce ne sont pas des poètes qui esquissent ses scenarios. On s'étonne que le public y coure au sortir des horreurs et des angoisses de la guerre. Il cherche de la sensualité, oui ; mais du rêve aussi, une ivresse qui n'est pas toujours trouble.

Et puis, réduisons les entr'actes, réduisons-les au minimum. Le théâtre est un grand miroir où l'homme vient contempler le reflet de sa vie, la silhouette de ses caprices, l'ombre de ses tourments, l'éclat de ses espérances. Tout spectateur en lui-même devient acteur. Dans sa pensée il vit les émotions des personnages que la rampe éclaire, il s'agite et frémit au milieu des décors à travers lesquels des créatures chimériques se meuvent. Moyennant quelques francs, le prix de sa place, il multiplie son existence si brève, si bornée parfois, et il la diversifie. Mais à cet émoi inouï il ne peut consacrer qu'un temps très court, deux heures et demie au plus. Au sortir du théâtre, ceux-ci ont leurs amours qu'ils vont retrouver, ceux-là ont leur fatigue, presque tous ont leurs affaires, heureuses ou périlleuses, à continuer le lendemain. Le repos nécessaire ou la volupté impérieuse attendent ces individus venus là pour oublier, se souvenir ou s'inspirer, pour tout ce qui tient dans ce mot : « se distraire », c'est-à-dire s'arracher à eux-mêmes. Pas d'interruption, ne rompez pas le charme, ne rompez pas cette période de crise, et qu'elle file continue, rapide, ample jusqu'au réveil, la chute du rideau.

Le music-hall précipite ses numéros. Le théâtre espace ses tableaux. Pourquoi ?...

Le trusteur peut accomplir bien des réformes heureuses dans le théâtre. Il a le champ ouvert. Tous les moyens qu'il pourra mettre à la disposition de la pensée, la pensée saura les utiliser.

Nous avons été, nous autres Français, nous sommes encore les maîtres du théâtre, plaisir collectif, travail collectif, réclamant une organisation puissante, maniant et recueillant des sommes importantes pour permettre aux talents de s'épanouir, à la mesure de l'immédiat passé et de l'avenir immédiat. On disait hier: Paris, ville cosmopolite. Demain l'on dira : Paris, ville mondiale. L'industrialisation du théâtre doit répondre à cette conception, sinon on retombera dans les boutiques vieillotes où nos auteurs présentaient avec infiniment de grâce des petites choses charmantes, ingénieuses, mais d'une inspiration qui semblait lentement s'étriquer chaque jour. Il faut remplir de grandes scènes, avec de grandes choses devant le public de l'univers, ébloui de nos gestes dans la fiction comme il le fut de nos gestes dans le réel.

CLAUDE.

CONTRIBUTION A LA PSYCHOLOGIE DU COURAGE

LE GOUT DU RISQUE

—

Le goût du risque est un des éléments psychologiques qui interviennent dans les actes de courage et qui expliquent l'état d'âme qu'ils comportent. Il consiste à avoir du plaisir au milieu du danger, à le rechercher, à l'affronter ou à le braver. La guerre récente, comme on peut le supposer, par les circonstances spéciales qu'elle a créées, en a présenté ou mis en lumière un grand nombre d'exemples.

La recherche et l'analyse de ce sentiment ne doivent pas être considérées comme pouvant porter atteinte à l'admiration due aux exploits que la guerre a présentés ; nous croyons cependant intéressant de rechercher les conditions psychologiques dans lesquelles se sont trouvés maints héros dont les noms appartiennent désormais à l'histoire. L'amour du risque ne suffit d'ailleurs pas à créer le courage militaire ; il s'est allié chez nos soldats aux plus belles vertus morales, à la plus noble foi patriotique notamment et toute analyse ne saura que leur laisser intact le mérite de leur héroïsme.

Avant d'aller plus loin il faut faire une distinction entre divers états d'âme peu éloignés les uns des autres, confondus parfois et cependant séparés par des nuances non négligeables. Nous voulons parler de l'esprit d'aventure, du goût de la lutte, du goût du risque, de l'amour du danger et de l'esprit de sacrifice.

L'esprit d'aventure est fait de l'attrait de l'inconnu, du désir d'étendre ses connaissances sous les diverses formes où elles se présentent. C'est par excellence l'état d'esprit des

marins, des coloniaux, des explorateurs, c'était celui des « compagnons » de jadis, qui faisaient leur tour de France avant de revenir s'établir dans leur pays d'origine. C'est en réalité la curiosité qui domine chez ces sujets désireux de voir si le monde se présente de la même façon sous ses diverses latitudes. Chez d'autres, c'est la recherche de l'imprévu, de la surprise, le plaisir de jouer à la loterie de la vie, avec l'espoir de tirer le gros lot. Etat d'esprit qu'on prétend trop peu répandu dans notre pays, à la différence de l'Angleterre ou de l'Amérique qui ont du dédain pour les hommes trop attachés à leur vieux clocher et à leurs habitudes traditionnelles. Le chercheur d'aventures bravera peut-être le danger, s'il survient, mais ce n'est pas lui qu'il désirait rencontrer ; c'est un chasseur qui part à travers la plaine en quête du gibier qui se lèvera, mais il n'est pas prévu dans le contrat que la chasse pourra être interrompue par un événement fâcheux. L'amour de la lutte est à rapprocher de ces manifestations psychologiques. Certains sujets aiment, cherchent à être aux prises avec les difficultés ; leur esprit s'exalte à les reconnaître et à tenter de les résoudre. L'échec, loin de les paralyser, les excite et ils trouvent à défier le sort une satisfaction de nature supérieure qui est peut-être celle du besoin de domination de la nature humaine. Ce besoin de la lutte se trouve dans l'impatience du soldat à se mesurer avec l'ennemi, chez l'inventeur en présence d'une solution de problème difficile, chez l'explorateur en face des pénibles épreuves de sa mission, chez l'industriel, aux prises avec les détails pratiques de réalisation. C'est Bernard Palissy ou Pasteur, c'est Livingstone, c'est Moissan. Cet amour de la lutte ne reste pas toujours dans le domaine pratique, il est fréquent dans le domaine spéculatif et dans le domaine moral. Nous connaissons tous des hommes qui, avec une foi d'apôtre, ont pour la diffusion de leurs idées une ardeur qu'entretient l'amour de la lutte. Il y aurait long à dire sur le plaisir qu'ils y trouvent, surtout, si nous recherchions les conséquences qu'il entraîne pour ces esprits poussés quelquefois par cette passion au paradoxe et à la contradiction systématique. Enfin, le goût de la lutte se traduit, chez des natures supérieures, par la lutte intérieure de la volonté contre les passions, lutte captivante où elles savent trouver un plaisir infini.

Le goût du risque implique et plus que l'esprit d'aventure et plus que l'amour de la lutte. Ce n'est plus un curieux, confiant en son étoile, ni un caractère dont l'esprit combatif exalte les facultés. C'est un homme qui ne se méprend pas sur les termes du contrat; il connaît très exactement le risque qu'il court et il le défie; c'est un joueur qui, sur un coup de dé, risque sa fortune; c'est un boursier qui, sur une opération financière, engage son avoir; ce sont des commerçants, des industriels, qui lancent des affaires d'où doit dépendre leur prospérité. En réalité, le goût du risque joue son rôle dans une foule de circonstances sociales; aucune entreprise, de quelque nature qu'elle soit, qui ne l'implique plus ou moins à ses débuts; source naturelle de tous les progrès, élément premier de toutes les initiatives, il est l'origine de toutes les évolutions dans l'état social des individus ou des nations.

L'amour du danger, surtout propre au militaire, est un degré de plus que le goût du risque; ici, l'existence elle-même est en cause. Le sujet ne l'ignore pas, il le cherche; le danger l'attire par une sorte de suggestion et il trouve à son voisinage un épanouissement, une exaltation de ses facultés, une joie profonde qui le payent largement de l'enjeu de la partie.

L'esprit de sacrifice ou l'idée d'abnégation est de nature différente, c'est le sentiment le plus élevé, le plus pur qui puisse s'incorporer au courage. Ici, il n'y a pas de goût, de plaisir, de tendance à satisfaire, c'est l'homme martyr ou idéaliste passionné qui, face à face avec la mort, ne saurait envisager autre chose que le devoir austère de se donner sans discussion tout entier à une cause. Ce sentiment est rare dans la pratique ; même quand le soldat voit des camarades tués à ses côtés, il conserve, malgré tout, au fond de lui-même, l'espoir qu'il ne sera pas atteint ; d'autre part, le problème moral ne se présente pour ainsi dire jamais dans les conditions signalées plus haut.

Il est rare que les sacrifices définitifs se présentent dans la vie comme certains. Le soldat n'est pas sûr, loin de là, de tomber dans la mêlée ; il n'y a ici qu'une simple possibilité (1).

Comme nous le verrons plus loin, il n'envisage pas autre-

(1) Guyau : *Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction.*

ment que comme favorable le possible qui lui est réservé.

A vrai dire, les distinctions que nous avons tenté d'établir peuvent paraître spécieuses ; si l'esprit d'aventure, l'amour de la lutte, le goût du risque, l'amour du danger, l'esprit de sacrifice ont théoriquement entre eux quelques différences, ils se trouvent étroitement rapprochés dans la pratique. Mettant à part l'esprit de sacrifice, nous ne pouvons pas prétendre que le goût de la lutte n'existe pas dans l'esprit d'aventure et celui-ci sous-entend, dans la très grande majorité des cas, le goût du risque et l'amour du danger. La nature ignore les catégories, mais apparente les affinités et rapproche les états d'âme voisins. En réalité, goût du risque et amour du danger se trouvent si peu éloignés, qu'on peut, sans grand inconvénient, les confondre ; nous les considérerons dorénavant comme pouvant être pris l'un pour l'autre.

Le goût du risque se trouve fréquent en temps ordinaire, mais les circonstances créées par la guerre l'ont fait se développer et se faire connaître sous toutes ses faces. On le rencontre à l'état individuel et à l'état collectif et nous l'étudierons successivement sous ces deux formes.

Nous avons été témoin, au cours de la guerre, de la témérité d'un aumônier, — missionnaire africain en d'autres temps, doté, par conséquent aussi, d'esprit d'aventure, notons-le en passant, — qui éprouvait un véritable plaisir lorsque le voisinage du poste de secours se trouvait soumis à un violent bombardement. Il sortait alors de l'abri et s'exposait, malgré les conseils, les avis, les objurgations même de l'entourage. Le bombardement produisait chez lui une puissance d'attraction qui lui faisait négliger toute considération de prudence.

Des automobilistes américains, que nous avons connus, trouvaient la satisfaction la plus grande dans un bombardement fait à leur proximité. Ce n'était pas là une curiosité de novices, une imprudence de jeunes inexpérimentés, c'était un plaisir pour eux de risquer leur chance personnelle à côté des puissants effets destructifs dont ils étaient les plus proches témoins.

Il est regrettable de penser que, pendant le cours de la guerre, bien des sujets ont été ainsi les malheureuses victimes de leur curiosité ou de l'attrait que ces sentiments pouvaient leur procurer. C'est surtout là, du reste, un privilège de la

jeunesse généreuse qui, se donnant sans compter, débordante de vie, ne croit pas qu'elle soit appelée à disparaître; la vieillesse, plus parcimonieuse, plus expérimentée, se montre moins aventureuse.

Nous allons emprunter à Augustin Filon (1) et au comte Fleury (2) quelques souvenirs relatifs au Prince impérial, susceptibles de mettre en relief le caractère des amoureux du risque.

Notre principale, notre unique difficulté avec le prince, c'était une agitation incessante, une nervosité excessive qui ne permettait pas le repos à ses membres ni à son imagination. Son corps et son esprit avaient également horreur de l'immobilité que nous étions obligés de lui imposer tantôt à cause de ses études et tantôt pour satisfaire aux exigences du milieu... Où cette agitation devenait inquiétante, c'était quand il était au jeu avec ses camarades. Là nous ne pouvions le maîtriser et il ne pouvait se maîtriser lui-même. Une fois lancé, il aurait traversé un vitrage, une porte fermée, sauté par la fenêtre ; il perdait la notion du réel, la notion du possible. Même de sang-froid, le danger couru volontairement et de propos délibéré était le plus grand plaisir qu'il connût et il ne se passait guère de journée où il ne mît son pauvre précepteur à de rudes épreuves par cette recherche des exercices difficiles et périlleux.

Augustin Filon donne des exemples à l'appui de son dire. Un jour, comme il entrait dans le cabinet de travail du prince, à Saint-Cloud, il aperçut celui-ci qui se promenait au-dessus du vide, en dehors de la balustrade du balcon, et qui passait d'une fenêtre à l'autre sur l'arête de la corniche. Le précepteur se rejeta en arrière pour que son élève ne le vît pas, car, s'il n'avait pas peur de se tuer, il n'aimait pas à être grondé et cette émotion-là aurait pu lui faire perdre l'équilibre. Augustin Filon attendit pour se montrer que le prince fût entré dans la chambre ; on devine si son cœur battit pendant cette minute.

Aventure de même ordre était arrivée l'année précédente aux Tuileries, M. Monnier étant précepteur. Au retour d'une promenade, ayant mis pied à terre dans la cour du Palais, le prince ne s'était-il pas avisé, pendant que M. Monnier causait avec un officier d'ordonnance, d'escalader le balcon de la

(1) Augustin Filon : *Le Prince impérial* (Hachette).
(2) Comte Fleury : *Le Prince impérial* (Revue hebdomadaire, 30 nov. 1912).

salle des Maréchaux en s'aidant des pierres en saillie pour grimper au mur ? Le précepteur, comprenant le danger, parla doucement au prince et put le faire descendre en lui disant que le poste le regardait et que ce qu'il faisait n'était pas convenable. Il n'y avait pas, malheureusement, toujours un poste à proximité pour le faire renoncer à un projet téméraire, et on pourrait citer mainte aventure de ce genre, car il n'aimait pas le danger, il l'adorait.

Un jour qu'accompagnant le prince, Pierre de Bourgoin, mon frère Adrien et moi, écrit le comte Fleury, nous excursionnions un peu à l'étourdie dans le château de Pierrefonds en construction, nous arrivâmes en haut d'un escalier sans rampe. Là, une poutre dominant le vide d'une très grande hauteur s'offrit à la vue du prince. Cette poutre, qui reliait des échafaudages et les maintenait en équilibre, ne servait nullement de passage, mais il vint à l'idée du prince de s'en faire un pont pour traverser le gouffre ; il fallut nos trois efforts réunis et notre refus empreint de timidité, mais non de raison, de le suivre pour l'empêcher de commettre cette très grave imprudence. M. Monnier qui avait perdu son élève dans les plâtras nous dut ce jour-là de fiers remerciements.

Le Prince impérial adorait le danger, comme le dit son ancien précepteur ; il le prouva bien davantage plus tard, comme l'on sait, dans des conditions qui nous obligent à poursuivre notre citation.

Il suit les phases de la guerre turco-russe qui se prépare au début de 1878 et annonce à ses amis le désir d'y prendre part. Plus tard, quand, à l'automne, la question d'Orient se rouvre avec les troubles des Balkans, le prince se met de nouveau en mouvement. « J'ai soif de sentir la poudre », écrit-il à son camarade, le capitaine Bigge.

L'Angleterre entreprend une guerre au Cap contre les Zoulous, il fait une démarche auprès du duc de Cambridge qui échoue. Ce n'est que la seconde, faite par lui auprès du généralissime de l'armée anglaise, qui est couronnée de succès.

Ne pas s'étioler dans l'inaction stérile d'un duc de Reichstadt, faire œuvre de soldat, prouver à la France qu'un Napoléon ne savait pas mentir à son nom, se grandir par un geste noble et par là décupler les chances de sa cause, voilà certainement des raisons qui ont entraîné le prince à suivre les

élans de son esprit belliqueux, de son amour, de son désir de risque qu'il avait supérieur à beaucoup d'autres.

Arrivé à Capetown, il a hâte d'arriver à Durban, car on prévoit une bataille. La lettre de Durban, datée du 2 avril, conte à l'Impératrice son regret d'être arrivé trop tard pour prendre part à cette campagne.

Depuis que j'ai quitté Capetown, j'ai vécu dans un état d'anxiété et d'impatience comparable à ce que doit éprouver un vieux cheval de troupe attelé à la charrue lorsqu'il entend sonner la charge... Mon regret est de ne pas être avec ceux qui combattent, vous me connaissez assez pour juger combien il est amer. Mais je prendrai ma revanche contre la mauvaise fortune.

Plus tard encore, il désire se rendre aux postes les plus exposés. « Ma seule crainte est qu'il soit trop courageux », dit le duc de Cambridge. Des efforts furent tentés par lord Chelmsford pour calmer l'ardeur guerrière du prince, mais sa grâce, ses cajoleries à l'égard du général en chef feront rapporter certaines instructions données et relâcher la première discipline édictée à l'égard du prince.

On le voit, en mai 1879, au camp de sir Evelyn Wood à Kamboula. Il s'expose trop, au gré de lord Chelmsford ; sir Redwers Buller, qui, en 1879, commandait le Frontier-Light-Force, aurait fait des représentations à ce sujet. Dans un des petits combats auxquels le prince avait pris part, il s'était engagé si avant parmi les Zoulous qu'on dut venir à son aide. Surexcité par ces hauts faits, il rentra au camp tout joyeux et ne put dormir la nuit. Dans la tente où reposaient plusieurs insulaires il s'agitait continuellement en chantant des refrains de combat... Le lendemain, le colonel Buller déclara tout net que la témérité du jeune prince l'effrayait. Il déclina toute responsabilité à ce sujet, ne pouvant, disait-il, à cause des différents mouvements de l'ennemi, songer à garantir constamment la sécurité du jeune officier qui ne songeait qu'à affronter dangers sur dangers. Le colonel Redwers Buller conseilla à l'état-major d'employer le Prince impérial à des travaux moins dangereux, et, en fait, pendant quelques jours, on l'occupa à dessiner des plans. Lord Chelmsford avait même donné l'ordre écrit de ne pas laisser le Prince impérial quitter le gros de l'armée sans une autorisation spéciale...

La citation que nous nous sommes laissé entraîner à faire

présente la mentalité d'un sujet qui a le goût du danger avec toutes ses caractéristiques. Il y a certainement chez lui l'espoir de se mettre en vue, l'intérêt politique, le désir de ne pas faire mentir son nom. Ces éléments sont secondaires et n'eussent pas été susceptibles de le pousser dans cette voie, s'il avait été pusillanime ou timoré.

L'exemple nous paraît caractéristique, parce qu'on y rencontre les éléments habituels de cet état d'âme : la jeunesse aventureuse, l'amour du jeu, l'état de nervosité du sujet, son impérieuse volonté, son goût de l'action.

La jeunesse aventureuse d'abord disposée au risque, qui se trouve, chez lui, enfant et jeune homme, dotée d'une témérité qu'on ne peut pas ne pas reconnaître comme excessive.

L'amour du jeu où il montre dès l'enfance une nature particulièrement ardente, ne connaissant pas d'obstacle.

L'état de nervosité habituel de ces sujets, qui n'est pas loin d'être poussé à l'extrême dans notre exemple. C'est un sujet intelligent, brillant même, mais peu réfléchi, peu porté à s'appesantir sur les faits, d'une mobilité constante, d'une imagination ardente, d'une sensibilité extrême, d'une expansion quelquefois sans limite. Esprit enclin aux passions, traversé par des périodes d'excitation cérébrale avec de l'enthousiasme, suivies de périodes de tristesse et de dépression, candidat aux troubles psychasthéniques et aux idées anxieuses : état mental qui se retrouve fréquemment chez ces sujets. Barbey d'Aurevilly révélait un état peu éloigné, quand il disait à une de ses admiratrices :

Oui, je suis un passionné, en état de lutte incessante contre la faiblesse de ma nature, et, il faut tout vous dire, j'aime le danger, j'ai comme une folie de la bravoure.

Propos avantageux d'artiste flatté, mais propos d'un homme qui connaît et aime le goût du risque.

Notons encore, dans notre exemple, l'impérieuse volonté, l'insistance impétueuse, l'exaltation presque pathologique de ces sujets pour suivre leur penchant. Ici, il ne connaît pas d'obstacle, il revient à la charge pour braver le danger, malgré les prétextes, les refus qui lui sont opposés. Toute résistance lui pèse, lui fait redoubler ses démarches. Cela devient de l'impatience, de l'anxiété. « Il a le regret amer de ne pas être

avec ceux qui combattent. » On s'efforce de le calmer, de lui faire comprendre l'imprudence dont il pourra être la victime. Vaines paroles; ce sont au contraire autant de raisons pour qu'il aille au danger. Il faut qu'il y coure. Il en revient joyeux, électrisé, dans un état de surexcitation extrême, ne peut dormir la nuit et chante pendant son cours des refrains de combat.

Le goût du danger enfin se rencontrant chez un homme d'action ou susceptible de le devenir. C'est un des privilèges de ces hommes de posséder ce sentiment. Mais, si un chef doit, pour payer d'exemple, le posséder, il ne doit pas, comme ici, avec une folle bravoure, courir au danger sans avoir préparé, mûri et établi dans ses moindres détails le plan à poursuivre; en effet, il n'est pas seul, et il a charge d'âme. Mais, tout étant arrêté, il doit à la tête de sa troupe suivre ses desseins, avec un entrain et un esprit de décision auxquels son goût donnera leur pleine valeur et leur plein rendement pour assurer à ses projets le succès qu'il en attend.

L'amour du risque qui implique un sentiment de force et de hardiesse se rencontre assurément en moindre fréquence chez la femme, qui n'a pas généralement ces vertus pour partage. On l'y retrouve cependant. On la voit assez volontiers portée aux sensations fortes, aux émotions artificielles de nature peu éloignées les unes et les autres du goût du risque. On peut en trouver la preuve dans le succès qu'elle a assuré à ces spectacles d'émotion tels que les montagnes russes, le Looping the Loop, le Tobogan, le Water Chut, les pièces théâtrales de terreur qui offraient à ses nerfs le frisson délicieux d'un danger cependant bien illusoire.

Ce sentiment, enfin, n'est peut-être pas le lot exclusif de l'espèce humaine; on le rencontrerait, en effet, d'après certains auteurs, chez les animaux, chez le singe notamment :

Une troupe de singes vient-elle à apercevoir un crocodile, le corps enfoncé dans l'eau, la gueule grande ouverte, afin de saisir ce qui passera à sa portée, ils semblent se concerter. Un des plus agiles ou des plus imprudents arrive de branche en branche jusqu'à distance respectueuse du crocodile, se suspend par une patte et, avec la dextérité de sa race, s'avance, se retire, tantôt allongeant un coup de patte à son adversaire, feignant seulement de le frapper. D'autres, amusés par ce jeu, veulent se mettre de la partie, mais les autres

branches étant trop élevées, ils forment la chaîne en se tenant les uns et les autres suspendus par les pattes: ils se balancent ainsi tandis que celui qui est le plus rapproché de l'animal amphibie le tourmente de son mieux. Parfois la terrible mâchoire se referme, mais sans saisir l'audacieux singe. Ce sont alors des cris de joie et des gambades, mais parfois aussi une patte est saisie dans l'étau et le voltigeur entraîné sous l'eau avec la promptitude de l'éclair. Toute la troupe se disperse alors en poussant des cris et des gémissements; ce qui ne les empêche pas de recommencer le même jeu quelques jours, peut-être même quelques heures après (1).

Si la guerre a été l'occasion de montrer ce sentiment dans sa réalité concrète, sous ses fréquentes manifestations et ses multiples formes, on a attiré l'attention sur lui, il ne faut pas méconnaître son rôle constant comme générateur du progrès individuel et social.

Plus répandu au début de la vie, où il présidait à ses premiers pas, comme à l'origine de l'humanité où il guidait ses premiers essais, c'est lui qui, plus tard, devait pousser les inventeurs, entraîner les explorateurs, les colons, les marins loin des sentiers battus et des amollissantes habitudes casanières. Amorce génératrice des actes de dévouement et de générosité, c'est, en réalité, un sentiment utile au développement de la vie même et un excitant puissant de toutes les facultés individuelles. Il est aussi un excitant dans l'évolution et le développement des peuples.

Agissant obscurément et collectivement, on retrouve le goût du risque comme le plus puissant mobile d'une armée en campagne ; une troupe qui va au combat y puise son ardeur, son mordant et son irrésistible élan :

> Il y a, dit Vigny, dans les armées, une passion qui leur est particulière et qui leur donne la vie ; une passion qui ne tient ni de l'amour, ni de la gloire, ni de l'ambition ; c'est une sorte de combat corps à corps contre la destinée, une lutte qui est la source de mille voluptés inconnues au reste des hommes et dont les triomphes intérieurs sont remplis de magnificence, c'est l'amour du danger.

C'est lui qui est un des éléments constituants de l'esprit guerrier, c'est à lui que des tribus, des peuplades, des nations

(1) Menhot cité par Guyau: *Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction*, p. 114. Paris, Alcan.

ont dû de maintenir, défendre et poursuivre les destinées pour lesquelles l'histoire les avait marqués.

On a soutenu, avec raison, que l'attrait invincible de la mer était fait en partie du danger constant qu'elle présentait et que, si le peuple anglais avait acquis une intensité de vie et une force d'expansion telle qu'il était répandu dans le monde entier, on pouvait dire qu'il le devait à son éducation par la mer, c'est à-dire à son éducation par le danger. C'est elle, en effet, qui a procuré la grandeur et la puissance aux peuples qui n'avaient pas perdu l'esprit combatif comme Rome, au temps de la décadence, dans la recherche amollissante et dissolvante du luxe et des plaisirs.

L'amour du risque n'existe assurément pas quand le danger n'est pas connu de ceux qui l'affrontent. L'existence se poursuit, on le sait, du reste, au milieu de dangers continuels auxquels n'arrive même pas à se soustraire le fakir hindou dans son immobilité contemplative. Ce sentiment comprend la parfaite connaissance du péril, le danger bravé et même recherché.

Mais si on n'ignore pas le danger, diront certains sceptiques, c'est que ce mépris est fait de la méconnaissance des conséquences auxquelles il s'expose. Lorsqu'on se trouve en pleine santé physique, on ne peut s'imaginer l'anéantissement total de son moi, de sa personnalité. Un soldat se promène tranquillement dans une région où les torpilles ont tué ou blessé des camarades ; cela a pu arriver avant lui, mais il ne croit pas pouvoir être atteint lui-même. L'homme a toujours, au sujet de son organisme, l'illusion ou l'orgueil de croire qu'il échappe à la loi commune et qu'il est en marge de l'humanité ordinaire.

C'est un fait général qui, sous diverses formes et avec diverses tendances, n'échappe pas à l'observation du médecin : un jeune étudiant a peine à croire que son propre organisme soit soumis aux lois anatomiques et physiologiques qui lui sont enseignées ; bien des malades croient que leur cas est exceptionnel, ne relevant pas des faits connus ; les médecins frappés à leur tour ne savent pas échapper à cette illusion, tombent plus que quiconque dans ce travers et font souvent aux dépens de leur ressort moral les plus mauvais malades ; certaines chroniques se croient toujours en voie de

guérison ou à la veille de la crise qui doit les sauver et se donnent tous les jours, très heureusement du reste, les motifs les plus variés de ne pas perdre confiance.

Certains aliénés se vantent de leur vigueur, s'attribuent une force exceptionnelle et aucun raisonnement ne fera croire aux enfants, et à bien des adultes, qu'une imprudence bien déterminée, telle que celle de se baigner après un repas, est susceptible d'entraîner la mort.

Si cependant le goût du danger se présente dans la conscience de certains sujets avec la méconnaissance des conséquences qu'il comporte, il ne faut pas donner cette explication comme valable pour la généralité des cas et notamment pour ceux qui nous intéressent le plus, les amoureux du risque, qui trouvent d'autant plus de plaisir de le courir, qu'ils en mesurent mieux les conséquences.

L'accoutumance au danger, qui est souvent le partage des amoureux du risque, n'explique pas le goût qu'ils éprouvent pour lui. Elle ne les satisfait pas, bien au contraire, car elle étouffe les sensations que leur esprit peut trouver dans le danger. Le sujet blasé se trouve alors obligé d'augmenter la dose du risque à courir pour arriver à retrouver les satisfactions qu'il cherche. Le morphinomane n'agit pas autrement, — car les lois sont bien identiques, — pour trouver dans son toxique les satisfactions qu'il y cherche. Cette course à la sensation et au danger devient souvent un tel défi aux éléments et aux circonstances, qu'un accident ne manque pas de survenir. C'est l'histoire des aviateurs fêtés et acclamés, trop confiants dans leurs succès, des acrobates que les applaudissements ne touchent plus et qui, les uns et les autres, exaspèrent la fortune jusqu'au jour où, au détour de leur route, ils se trouvent face à face avec l'inéluctable.

Ce serait une erreur toutefois de considérer ces hommes comme en contradiction avec les instincts profonds de conservation et avec les lois de la vie. Bien au contraire, ils aiment, goûtent plus que tout autre une existence qui leur offre le prix infini de sensations à nulle autre secondes.

On a signalé que le goût du risque, l'amour du danger, ne résistaient pas chez un sujet à une blessure. Ces constatations ainsi formulées sont trop exclusives. En réalité, comme tout, dans la vie, il y a des cas d'espèces solidaires de l'importance

du traumatisme comme de la nature du sujet. Si certains se sont trouvés hypersensibilisés par une première lésion, anaphylaxiés diraient les médecins, et perdent tout goût du risque, d'autres — les plus nombreux à ce que nous avons vu — ne présentaient aucune diminution de ce sentiment. Tant il paraît difficile de faire mentir sa nature et tant l'expérience se trouve rarement une source d'enseignement.

Quelle est l'origine psychologique de ce goût du risque ? Est-ce que la nature humaine révèle par là son besoin de domination ? Est-ce la satisfaction du besoin du jeu qu'elle y trouve ? Est-ce une conséquence d'un état de perversité de l'esprit ?

Besoin de domination de l'homme ? Se trouvant en présence du danger, l'homme veut démontrer que, par sa puissance, il peut lui échapper. Il veut prouver qu'il est en état de dominer et de braver la fatalité. L'homme a, de temps à autre, le besoin de prendre conscience de sa grandeur; le danger crée une de ces circonstances qui lui permet de se mesurer avec les éléments et de les défier. Ce sentiment se retrouve dans bien des circonstances; le chasseur de bêtes fauves a une satisfaction considérable à se voir victorieux ; l'industriel a une joie intense d'avoir asservi la nature et l'ingénieur trouve la compensation à ses nuits de veille à faire passer un viaduc au-dessus d'une vallée jusque là inviolée; toutes ces joies ont leur origine dans la satisfaction du besoin de domination, dans le plaisir de vaincre. Quel thème pour un Pascal ou un Bossuet, pour abîmer l'homme dans son humilité et lui reprocher cette révolte d'orgueil ! Quelle éloquence eussent-ils trouvée à lui représenter sa faiblesse et à lui ouvrir les yeux sur les nombreuses circonstances où son geste d'orgueil lui porta malheur !

Des auteurs (Paul Souriau-Groos) ont voulu rapprocher le goût du danger de celui du jeu : le sujet est un joueur qui a le danger pour adversaire; l'existence est l'enjeu de la partie. Nous ne parlons cette fois que des circonstances où la vie est en cause; mais, dans la vie ordinaire, que de joueurs, colons, hommes d'affaires, industriels qui mettent leur avenir, leur fortune sur le tableau et qui s'en remettent au sort pour les voir prospérer, s'anéantir ou disparaître peut-être. Jeu d'hommes d'action, plaisir intense de gens qui savent apprécier les minutes supérieures qu'ils vivent, émotion inoubliable pour

celui qui s'est jeté à corps perdu dans la partie et attend, dans une délicieuse anxiété, l'arrêt de la destinée...

La satisfaction tirée du succès est ensuite considérable, d'autant plus grande que le risque l'a été lui-même. Elle se traduit souvent par des menus faits. C'est la joie enfantine des troupes au retour de leur période d'attaques ou de tranchées, telle qu'elle leur fait très heureusement oublier les spectacles douloureux, les conditions pénibles qu'elles ont dû subir. C'est la joie profonde, la gaieté expansive, l'ivresse intellectuelle succédant à un danger qu'on vient de courir :

Renversé par un obus éclatant à quelques mètres, raconte Dide dans son ouvrage sur *les Emotions de la Guerre* (1), je me montrai pendant le repas d'une gaieté si expansive que mes camarades me dirent : Souhaitons que cela vous arrive tous les jours.

Les femmes, dont le caractère particulièrement impressionnable sait mal dissimuler ses mouvements, décèlent, après le danger, par leur rire sans cause, par leur gaieté exubérante, par leur bavardage, par leurs expansions, la joie qu'elles ressentent d'avoir échappé à un péril. C'est ce plaisir, sur un mode plus discret, que recherchent les délicats à sensibilité nuancée, quelquefois un peu morbide, qui trouvent dans le danger une autre façon de jouir de la vie, dilettantes, eût-on dit, il y a quelques années Si nous voulons comprendre par là un sujet qui joue avec ses sentiments, y prend plaisir comme à ceux d'un autre, sans se laisser dominer par eux; si nous voulons comprendre par là l'état d'âme qui recherche froidement ses impressions et veut jouir des sensations qu'elles lui apportent, nous pouvons dire que beaucoup de nos amoureux du danger rentrent dans cette catégorie. Dilettante, cet explorateur parti à l'aventure, qui a la curiosité de savoir comment il réagira devant l'imprévu qu'il souhaite et désire. Dilettante, ce marin qui court les flots, mais qui aura quelque jour son existence à la merci de son coup d'œil, de son sang-froid et de la promptitude de sa décision. Dilettante enfin, ce boursier qui, depuis plusieurs mois, attend une affaire qu'il a étudiée, en connaît les chances de réussite et qui, un jour, à l'heure dite, se jette à corps perdu dans l'inconnu pour se réveiller quelques jours après fortuné ou misérable.

(1) Alcan, 1917.

Ne peut-on trouver l'origine du plaisir du risque dans une sorte de perversion de la nature humaine ?

Celle-ci cherche parfois des idées hors du commun par une sorte de curiosité malsaine, de dépravation, nous allions dire de sadisme, de même que l'estomac se lasse d'une nourriture abondante, toujours égale, pour désirer des mets de haut goût et de saveur inattendue. La nature humaine se trouve quelquefois attirée par un goût de fruit défendu, elle se trouve souvent séduite plus par le vice que par la vertu. Il n'est pas exceptionnel de voir des êtres doux et moraux se complaire en des idées perverses ou avoir plaisir à éprouver des sentiments qui contrarient leurs tendances les plus fortes. « Comment se fait-il, dit quelque part Musset, qu'il y ait ainsi en nous je ne sais quoi qui aime le malheur? » Certains sujets se trouvent même stimulés par un événement fâcheux qui leur arrive, le bonheur continu les lasse.

C'est peut-être là toute l'histoire de ces esprits — artistes ou héros de la vie de Bohême — qui trouvent plaisir à demeurer dans la pauvreté et l'insécurité du lendemain, alors que leurs facultés leur donnaient largement accès à la vie facile, comme si l'attrait de l'inconnu et de la souffrance excitait et satisfaisait plus certaines intelligences que l'abondance et le bien-être.

André Gide a décrit cet état de perversité de l'âme dans sa pièce : *Le roi Candaule*.

Candaule, le riche, l'heureux Candaule, possédant tous les biens imaginables, a l'instinct contraire, celui de les montrer et d'y faire participer ceux qui l'entourent. Candaule est parfaitement heureux, il ne se peut pas qu'il soit plus heureux. A ce sommet, il ne saurait plus y avoir pour lui qu'une chose : risquer ce bonheur.

Après tout, moi, que m'importe le bonheur ?
N'est-ce pas qu'il n'est digne que des pauvres
De se préoccuper d'être heureux ?
Chaque bien nouveau que l'on possède
Entraîne son nouveau désir de l'essayer,
Et posséder, pour moi, c'est expérimenter...

O Phèdre, pour plus de bonheur et de vie, l'homme s'use,
Quand il est pauvre, à désirer,
C'est une forme de bonheur...

Non pas désirer, te dirai-je,
Non, — mais de travailler pour ce que l'on désire.
Et quand il possède cela, — à le risquer.
Risquer ! c'est l'autre forme de bonheur, celle des riches,
C'est la mienne...

Qu'est-ce que le bonheur ? Pour ceux qui ne l'ont pas, le conquérir; pour ceux qui l'ont, le risquer, jusqu'à le perdre.

On sait le reste. Le roi Candaule voulant risquer son bonheur confia la reine à son ami Gyges et l'amour de la reine lui échappa. Il sut ainsi apprécier davantage le bonheur envolé. Sa perte seule lui avait fait comprendre tout ce qu'il lui devait.

C'est la situation des sujets vigoureux et débordants de santé qui, avec le goût du risque, éprouvent parfois le désir de la voir leur échapper.

L'homme ne sait pas toujours ce qu'il veut ; encore moins ce qu'il désire; en réalité, ce qu'il aime par-dessus tout, c'est la diversité, le changement, et ce désir lui fait parfois chercher l'étrange, le sujet d'anxiété, le pervers, dût-il en souffrir. Barbey d'Aurevilly, trahissant, comme la chose est constante, son propre état d'âme, fait dire à un de ses personnages :

Les chances de la vie ne m'effrayent pas. Je suis naturellement aventurier. Je l'ai été dans la vie, je le suis dans mes facultés. J'aime les périls et les anxiétés cachés au fond des choses inconnues et des événements incertains. Toutes les difficultés m'attirent (1)...

D'où vient enfin ce besoin de changement qu'éprouve l'homme, cette perversité qu'il apporte à ne pas se trouver satisfait de ce qui devrait faire le bonheur de la vie, pour qu'il cherche ainsi quelquefois à rompre le charme ? d'où vient cette agitation incessante, ce besoin constant de diversité ? Il vient de ce que l'esprit veut combler le vide des heures. Pascal s'est figuré que ce besoin de « divertissement » venait surtout de l'horreur de penser à notre destinée, l'ennui, car c'est lui en somme qui est en cause, qui pousse l'homme à chercher de l'attrait dans le risque, sous toutes ses formes, de façon à repaître l'esprit, l'égarer et l'occuper.

Il serait malséant toutefois de conclure de notre exposé que les beaux dévouements que la guerre a fait éclore n'ont pour

(1) Barbey d'Aurevilly : *Une Vieille Maîtresse.*

origine que la perversion de l'esprit ou le besoin de lutter contre le vide des heures. Cette interprétation, outre qu'elle serait fausse, diminuerait bien injustement le mérite de ces actes. L'état d'esprit dont ils sont l'aboutissant est un système complexe où nous trouverions, entre autres l'amour de la patrie, l'esprit de solidarité, le goût de la liberté, le sentiment de la justice et du droit lésé, l'ardent désir d'échapper à une tyrannie que rêve l'ennemi... Ces seuls motifs sembleraient suffisants pour exclure dans la détermination la part qui revient au goût du risque qui, de son côté, pourrait s'effacer devant eux. Il n'en est rien. Le goût du danger exerce une influence qui n'apparaît pas toujours, mais qui est primordiale. Si on pouvait fouiller complètement dans la vie de ces hommes d'action, on les reconnaîtrait comme ayant ce goût bien imprégné dans leur personnalité, préparés depuis longtemps à se donner généreusement, à risquer leur existence à l'appel qui leur en serait fait, professionnels du dévouement, pourrait-on dire. Par là, ces actions peuvent être considérées, non comme isolées dans la vie d'un sujet, comme un moment dans une existence, mais comme l'épanouissement d'une vie qui ne se dément pas, comme le témoignage d'une personnalité morale qui a trouvé l'occasion de se faire connaître.

Le goût du risque plus ou moins apparent, mais constant dans les actes de bravoure et de dévouement se trouve être en outre un des puissants ressorts du progrès et du développement individuel et social. Energie créatrice d'idéal, force réalisatrice de tout ce qui ennoblit et perfectionne la nature humaine, c'est en lui et par lui qu'elle traduit la générosité, l'élévation de ses sentiments et la puissance de ses moyens.

DOCTEUR TALON.

NACH PARIS !

(*Suite* [1])

—

IX

Je renonce à décrire la déception, la colère qui s'empara de nos hommes, quand, le lendemain, l'ordre nous fut prescrit de reprendre la route. Quoi ! partir, alors que le pillage, le vrai pillage, le grand pillage, le sac de toute une ville allait commencer ! Sitôt passé le plus fort de l'incendie, la garnison se jetterait sur les ruines : elle en avait pour huit jours au moins. Et c'est à ce moment qu'il nous fallait vider les lieux !

— Pas de chance ! grommelait Kaiserkopf. Nous arrivons toujours ou trop tard ou trop tôt !

Mais il fallait obéir : les ordres étaient les ordres.

La ville brûlait toujours. La Collégiale, dont la tour s'était effondrée, lançait par toutes ses ouvertures des torrents de flammes jaunes ; des nappes de maisons embrasées bougeaient, flottaient, se suspendaient dans la vapeur, tandis que d'autres, déjà consumées, fumaient, craquaient, s'affaissaient.

Un soleil sans rayons, pâle comme une lune, essayait en vain de percer le voile opaque des gaz.

Nous contournâmes la ville par les boulevards du sud-est pour nous rendre à la station, où trois trains nous attendaient. Tout le régiment s'embarqua pour une destination inconnue.

Tandis que nous roulions lentement au travers d'une cam-

(1) Voir *Mercure de France*, nos 503, 504, 505, 506. — *Copyright 1919 by Louis Dumur.*

pagne fertile et d'une région non ravagée, le long de voies que réparaient hâtivement des nuées de travailleurs belges et d'ouvriers des troupes de communications, je m'absorbai, sans plus de distraction extérieure dans la lecture de mon courrier. Pour la première fois nous venions de recevoir des lettres d'Allemagne. La distribution nous en avait été faite à la gare. J'eus l'immense joie de recueillir, des mains sales de notre postillon, tout un bouquet de ces précieux « souvenez-vous » du pays. Il y avait une lettre de mon père, le conseiller de commerce Hering, deux de ma mère, une de chacune de mes sœurs et deux de ma Dorothéa. Je lus et relus cent fois ces missives chéries, j'en savourai et j'en méditai religieusement chaque ligne, et je sentis plus d'une douce larme gonfler ma paupière et rouler toute chaude entre mes cils. Je dois même avouer que deux de ces lettres, qui renfermaient des córolles de myosotis, furent en outre baisées et rebaisées longuement.

Tout allait bien à la maison. On y vivait dans la plus grande exaltation patriotique. Mon père lisait quinze journaux par jour et souscrivait avec enthousiasme aux œuvres de guerre. Ma mère et mes sœurs avaient pris la direction du petit poste de ravitaillement de la Croix-Rouge de la gare d'Ilsenburg. Ma sœur Hedwige me décrivait minutieusement son costume, qui lui seyait à ravir et avec lequel elle espérait bien faire la conquête de quelque beau lieutenant de la garde. Notre domestique Johann était parti pour la Russie.

Ma chère Dorothéa m'appelait « son héros », « son chevalier », « son Lohengrin ». Elle avait bien reçu mon premier envoi, celui de Visé, mais point encore le second que je lui avais fait de l'un des deux objets butinés à Tongres, ce qui s'expliquait par les dates de ses lettres. Elle me rappelait gentiment ma promesse de lui envoyer des boucles d'oreilles : « ...*Des étoffes, des soieries, mais surtout, surtout, mon cher fiancé, les boucles d'oreilles que vous m'avez promises !...* » Adorable Dorothéa ! Certes, je la tiendrai, ma promesse !...

Ainsi bercé par ces tendres rêveries, plongé dans ces doux souvenirs, je ne m'apercevais pas des heures qui passaient, plus occupé à songer à mes chers absents et à vagabonder sentimentalement dans les forêts du Harz qu'à regarder la plaine wallonne développer de chaque côté de notre coupé ses cultures prosaïques et ses champs de betteraves.

Le train ralentit considérablement, lançant de stridents appels de vapeur. Schimmel, qui sommeillait dans un coin, s'éveilla, bâilla, s'étira, mit sa tête balafrée aux fenêtres, ouvrit sa montre, consulta une carte.

— Où sommes-nous ? demandai-je.

Après une nouvelle inspection des alentours, il me répondit :

— Nous devons approcher de Münster.

— Münster ? fis-je étonné.

— Mons, si vous aimez mieux.

Nous nous trouvions aux abords d'une grande gare et d'un nœud important de voies ferrées. De toutes parts des lignes couraient, bifurquaient, s'enchevêtraient, chargées de locomotives, de rames en mouvement ou à l'arrêt, qu'empanachaient leurs fumées et qu'articulaient leurs attaches, leurs boggies, leurs tampons de choc. C'était un dédale inextricable, une chenillère de wagons de toute espèce, de voitures compartimentées, de fourgons, de trucs, de tenders, où les gros chiffres blancs du matériel belge se mêlaient aux longues inscriptions allemandes et où, sous l'apparent désordre, tout manœuvrait avec souplesse, dans le tintamarre des plaques et le virevoltement des disques. Les trains qui arrivaient du nord ou de l'est amenaient des troupes fraîches, des canons, des obus ; ceux qui venaient du sud emportaient des blessés, des meubles, des machines, des stocks de métaux, de coton, de laine ou de cuir. J'en vis un composé d'un bout à l'autre de fourgons hermétiquement clos et dégageant une astringente odeur de chlore. Je sus plus tard que ce train devait être plein de cadavres entièrement nus, empilés et pressés comme des harengs, en route pour les hauts fourneaux de l'Eifel.

Le nôtre finit par s'arrêter tout à fait, bien avant l'entrée de la gare, complètement engorgée, le long d'un quai de fortune fait de planches.

— *Heraus ! heraus !* crièrent des voix. *Alles heraus !*

Nous descendîmes sur ce quai improvisé, puis, de là, par de larges passerelles de bois jetées par-dessus les talus, sur une vaste promenade en boulevard, plantée d'ormes et bordée, du côté opposé, de maisons bourgeoises entourées de jardins et des hauts murs sombres d'un édifice rébarbatif qui devait être une prison. Ce débarquement compliqué prit un certain

temps ; mais, au bout d'une heure, le bataillon von Nippenburg se trouvait rangé tout entier sous les ormes de la promenade, avec armes, chevaux et bagages. Nos hommes, qui n'avaient cessé de boire et de se restaurer depuis Louvain, tiraient encore de leurs musettes de nombreuses bouteilles et des provisions, dont les débris, joints aux excréments dont ils se soulageaient à l'envi, ne tardèrent pas à changer le sol en fumier.

Je n'avais pas cherché à revoir Kœnig depuis son affaire. Je l'aperçus alors. Il était pâle et tourmenté. Il me vit, mais ne s'approcha pas de moi, ne vint pas me tendre la main, et, quand je voulus le saluer, il détourna la tête. Me rangeait-il aussi au nombre des « assassins » ?

Je n'eus pas le loisir d'approfondir ce mystère. De grands cars automobiles — j'en comptai bien une quarantaine — débouchaient dans la partie du boulevard qui côtoyait la prison et venaient s'échelonner devant nos sections. Ils nous étaient destinés. Nous les peuplâmes, à trente hommes par voiture, groupe après groupe, compagnie après compagnie, et, sitôt garni, chacun d'eux démarrait à petite vitesse et à grand bruit de moteur, le capot en direction du sud. Les chevaux, accouplés, chaque paire montée par un palefrenier, suivaient au trot. Des auto-canons et des auto-mitrailleuses s'intercalaient dans le cortège, une pièce par cinq ou six voitures.

Nous contournâmes la ville. Elle semblait toute remuante d'un grand foisonnement guerrier. Une innombrable soldatesque l'encombrait, l'emplissait de tumulte, aussi diverse par le maintien et l'allure que par le visage et le costume, et ses flots incessants débordaient jusqu'à nous. Au milieu de soldats allemands de toutes armes et de toute incorporation, les uns en service commandé de police, de garde ou d'escorte, d'autres en pleine bamboche, titubants et braillards, d'autres, blessés légers, la tête bandée ou le bras en écharpe, on voyait défiler, hâves et farouches, de sinistres cohortes de prisonniers, qui s'avançaient péniblement sous les insultes, les crachats, les coups de baïonnettes et les brandissements de crosses. Il y avait là des pantalons rouges français, mais en petit nombre ; la plupart des prisonniers, en uniformes jaune terreux et en casquettes plates à bords aigus, devaient être des Anglais. Ils fumaient, la bouche amère, de courtes pipes tombantes. On y voyait aussi de hauts diables très maigres et très secs, la

rotule nue nouant leurs jambes d'échassiers, enjuponnés et coiffés de bonnets à rubans. Beaucoup s'emmaillotaient de pansements sommaires barbouillés de sang et de pus. Ils nous jetaient, au passage, des regards affamés.

Nous n'eûmes pas le temps de recueillir grand'chose de Mons que cette rapide vision. Nous aperçûmes un beffroi, pavoisé du drapeau allemand, une flèche de cathédrale, une statue, une tour. Puis nous virâmes à droite, en direction ouest-sud-ouest, sur une grande route pavée.

Du court contact que nous avions eu avec les nôtres au frôlement de cette ville que nous laissions derrière nous nous avions cependant appris de grandes nouvelles, confirmant ou précisant les bruits vagues qui couraient parmi nous de bouche en bouche depuis notre départ de Louvain. Une formidable bataille de trois jours s'était livrée entre nos armées et les armées françaises appuyées par quelques divisions britanniques, sur toute l'étendue d'un immense front courant des Ardennes à l'Escaut. Partout les légions ennemies avaient été bousculées, enfoncées, disloquées, pulvérisées, laissant des centaines de milliers de morts et de prisonniers ; et leurs débris informes, en complète déroute, fuyaient à cette heure précipitamment vers le sud, entraînant dans leurs remous vertigineux les populations affolées de provinces entières. Jetées après elles comme un irrésistible raz de marée, nos phalanges les poursuivaient de leur ruée triomphale. Jamais dans l'histoire un pareil cataclysme ne s'était vu. C'était le monde occidental qui s'effondrait sous les coups de massue du Witikind germanique.

Comme bien on pense, ces nouvelles magnifiques nous comblèrent de joie. De grandes jubilations roulaient d'un bout à l'autre de notre cortège, des *hoch*, des *vivat*, *semper vivat*, mêlés aux strophes délirantes de nos chants patriotiques, le *Heil Dir im Siegerkranz*, le *Deutschland über alles*, ainsi que l'hymne cher entre tous à Wacht-am-Rhein, dont j'entendais la grosse basse tonner frénétiquement dans la voiture qui nous suivait.

De nombreuses traces de la terrible bataille qui s'était si victorieusement dénouée étaient des plus visibles sur notre route : maisons fracassées, charrois démontés, chevaux tumescents, cadavres kakis allongés ou recroquevillés, blessés sautillants ou se convulsant à terre et que nous tirions au jugé,

en passant. Nous traversâmes un gros bourg, dont une centaine de maisons avaient sauté et qui brûlait encore.

Mais, à mesure que nous avancions, ces marques se raréfiaient. Il semblait que nous parvenions à l'extrémité même de ces lignes gigantesques de combats, dont les ondes furieuses étaient venues s'éteindre et mourir dans ces parages. En même temps, le pays changeait d'aspect. Il se dénudait maintenant, se léprait, tout pelé d'une teigne étrange et chargé de poussière noire. Combustible et phlogistiqué comme un champ de l'Erèbe, il se pustulait d'un semis de petites montagnes cendrées, uniformément coniques, qui le mouvementaient d'une géographie singulière, pyramidale et volcanique. Quelques collinettes de prés ou de boqueteaux d'un vert cru et une multitude de petites maisons aux toits rouge vif coloriaient avec une violence bizarre ce paysage scoriacé. Je n'avais encore rien vu d'aussi curieux que cette contrée. La faune humaine, très grouillante, semblait constituée par une peuplade troglodyte, dont le comportement habituel était, à ce qu'il me parut, de se tenir à croupetons sur le seuil de ses demeures, la pipe aux dents, pour les hommes, et, pour les femmes et leurs marmots, la tartine de beurre ou le bol de café au lait à la bouche. Ces indigènes nous regardaient passer sans se déranger, bien qu'avec étonnement et méfiance. Ils n'avaient encore vu de nous que quelques escadrons de cavalerie, dont nous rencontrions les petits postes de distance en distance. Ils se demandaient, tout en fumant et en mangeant, qui nous pouvions bien être et ce que nous venions faire dans leurs corons. Mais nous n'avions pas le temps de nous arrêter pour le leur apprendre ni pour leur montrer quelle sorte de gens nous étions.

Tout à coup des cris s'élevèrent, accompagnés de hourras tumultueux :

— France !... France !... Nous sommes en France !... *Frankreich !... Frankreich !...*

Nous continuions à rouler impertubablement sur une route tout à fait libre, où ne circulaient que de fortes patrouilles de uhlans. Très loin, dans le sud-est, le canon marmonnait. Aux mines et à leurs puits d'extraction s'adjoignaient maintenant les forges et leurs halles métalliques. Mais, au lieu du vacarme

des marteaux-pilons et des machines-outils, c'était l'impressionnant silence de l'abandon ou de la grève qui nous accueillait. Nous côtoyâmes deux villes toutes bardées de constructions métallurgiques, de charpentes d'acier et de cheminées usinières.

— Dans quelques semaines, déclarait sarcastiquement Schimmel, il ne restera plus rien de tout cela. Tout aura été démonté, détruit, déménagé. C'est le plan.

Il paraissait connaître fort bien la région et nous en décrivait cursivement la topographie. Mais, désorientés par cette marche rapide aussi bien que par la complexité du pays où l'on croisait sans cesse de nouvelles routes et de nouvelles lignes ferrées, nous ne suivions qu'imparfaitement ses explications, qui, pour exactes qu'elles dussent être, ne contribuaient guère à nous éclairer. Aussi les noms de localités à consonances étrangères qu'il nous défilait et dont nous entendions parler pour la première fois n'ont-ils laissé dans ma mémoire qu'un souvenir incertain.

Conjointement au « plan » économique Schimmel nous exposait le « plan » stratégique, à beaucoup moins longue échéance et sur lequel il croyait avoir des lumières spéciales :

— Nous participons, disait-il, à une vaste opération d'aile, ayant pour but la prise à revers de l'ennemi. Nous le débordons largement sur sa gauche, nous le gagnons de vitesse et nous allons lui jeter dans le flanc, peut-être jusque sur ses derrières, un nombre important de corps d'armée qui l'acculeront à un colossal Sedan. En quinze jours nous aurons cueilli ce qui reste des armées françaises dans un immense coup de filet.

— Et Paris ? disions-nous.

— Paris restera au fond de la nasse.

Il était peu probable que Schimmel fût si peu que ce soit dans le secret du Grand Quartier ; son grade le rendait peu qualifié pour cela, et il ne faisait partie d'aucun état-major, pas même de celui du régiment. Mais sa remarquable intelligence lui permettait de déduire de ce qu'il observait et des informations qui lui parvenaient le sens supérieur des événements en préparation.

C'est ainsi que lorsque nous nous arrêtâmes, au soir, sur un flanc de côte bruyéreux, en vue d'une rivière canalisée que

lui-même, dans l'obscurité qui croissait, hésitait à identifier, il dit :

— Le plan est génial. C'est une question de transports. Sommes-nous suivis ou précédés d'une quantité suffisante de canons et de munitions ? tout est là.

Nous quittâmes nos voitures passablement courbatus, emmantelés de couches de poussière de diverses couleurs. Nous avions couvert cent cinquante kilomètres dans la journée.

L'endroit où l'on venait de nous déposer paraissait éloigné de toute localité importante. Il n'y avait non plus aucun village dans ses environs immédiats. Des charpentiers du génie étaient occupés à y monter des baraquements, dont l'un était déjà prêt à loger des troupes. Mais, ce qu'on y trouvait de plus particulier, c'était l'entrée d'un vaste souterrain, qui, se prolongeant je ne sais jusqu'où par des galeries maçonnées bien fournies de litières de paille et éclairées par une installation d'acétylène, semblait capable de donner abri à plusieurs régiments. A cette vue, l'œil de Schimmel brilla brusquement et il s'écria :

— Je sais où nous sommes !

Mais rendu tout aussitôt discret et comme bâillonné par l'importance qu'il venait de se découvrir subitement, il ne voulut rien dire de plus.

C'est dans ce souterrain que nous passâmes la nuit ou plutôt les quelques heures de repos qui nous furent accordées. Avant le petit jour, nous reprenions la route, cette fois à pied.

Le soleil se leva sur un beau plateau agricole, froncé de fines ondulations et de lignes de bois. L'air était léger, le matin encore frais. Nous marchions avec plaisir dans ces agréables campagnes de France aux aspects doux et nuancés. De lieue en lieue nous traversions un village, dont la population nous accueillait avec les signes de la joie la plus vive. On nous prenait pour des Anglais. Nos coiffures recouvertes de toile et nos uniformes gris n'avaient évidemment plus qu'un lointain rapport avec la tunique bleue et le casque à pointe du Prussien légendaire de 1870. Nous acceptions les hommages de ces bonnes gens et surtout les présents qu'ils nous faisaient avec libéralité. Ils nous tendaient des pâtisseries, du chocolat, des pots de confitures, des bouteilles de cidre et de

vin, du tabac, que nous n'avions même pas la peine de payer, bien que nous fussions abondamment pourvus de monnaie française par les soins de l'intendance. Comme nous ne faisions que passer, nous n'en demandions pas davantage, et cette comédie nous divertissait grandement.

Il se produisit même dans un de ces villages une scène des plus comiques. Comme nous y entrions à grand tralala de tambours et de fifres — car, pour corser la plaisanterie, nous faisions maintenant donner la clique à tout propos, — et comme les paysans accourus nous accablaient de leurs témoignages de contentement, un homme à blouse bleue et à mine réjouie se détacha de la foule villageoise et, avec de grands gestes d'effusion, se précipita sur Schimmel.

— Par exemple ! s'exclamait-il, c'est-y Dieu possible ! Mais oui, c'est bien vous, monsieur Coursier ! Si je m'attendais !... C'est ce bon monsieur Coursier !... Ah ! ça me fait plaisir de vous revoir !... Et comment ça va-t-il, mon cher monsieur Coursier ?

Il lui tendait sa large main calleuse.

Schimmel blêmit un peu, mais ne se décontenança pas.

— Qui êtes-vous ? fit-il sèchement. Je ne vous connais pas.

— Vous ne me connaissez point ?... Ah ! elle est bien bonne !... Comment, vous ne reconnaissez pas maître Jean Renard, du village de Courtavesnes, chez qui vous veniez tous les ans, et pas plus tard que l'an dernier, prendre votre pension pour la saison de chasse ? Voyons, c'est moi, monsieur Coursier, moi, Jean Renard !...

— Je ne sais ce que vous voulez dire. Vous devez vous tromper, mon brave homme.

— Allons, vous voulez rire, mon bon monsieur Coursier !... Moi, je vous reconnais bien... Je vous ai reconnu du premier coup, malgré votre bel uniforme... Ah ! en avons-nous fait des parties de cartes, le soir, à l'auberge !... Vous vouliez savoir tout ce qui se passait dans le pays... Vous étiez à tu et à toi avec le juge de paix, l'huissier, le percepteur... Vous les interrogiez sur les lieux, les gens et les bêtes, sur tout... Le jour, vous étiez à courir par monts et par vaux... mais, au lieu de gibier, vous rapportiez plus souvent des dessins et des photos...

— Allez-vous vous taire, nom de Dieu !

— Voyons, mon bon monsieur Coursier, ne vous fâchez pas. Je vous aimais bien... Vous couchiez avec ma femme, c'est vrai, mais je ne vous en veux point... Tenez, elle n'est pas loin d'ici, la bourgeoise. Je vas la quérir. Elle aussi sera bigrement contente de vous revoir...

— Vous allez me foutre la paix immédiatement, sinon...

— Tiens, mais vous ne m'aviez pas dit que vous étiez Anglais... Qui aurait pu se douter?... C'est que vous parlez rudement bien français pour un Angliche... Ah! j'y suis! oui, pardine, je comprends... Vous êtes avec ces messieurs les Anglais pour les guider...

Schimmel perdit patience. Il dégaina son revolver, et, avant que l'autre ait pu seulement comprendre ce qui lui arrivait, avec la même sûreté de main qui avait abattu le prêtre de Louvain, il lui brûla la cervelle.

Ce fut un beau concert. Les femmes criaient, les paysans se sauvaient, personne ne se rendait bien compte de ce qui s'était passé; on se demandait si c'était un accident, ou quoi. Les soldats menaçaient; Kaiserkopf, rouge et sacrant, parlait déjà, heureusement en allemand, de faire au village son affaire. Le maire et le garde champêtre survenaient en émoi et voulaient verbaliser. Je ne sais comment cela aurait tourné, si le major von Nippenburg, inquiet de l'arrêt de la colonne, n'était arrivé au trot de son cheval. Il vit le cadavre, le maire, le garde champêtre et, sans daigner s'informer des circonstances de l'incident, il déclara tout de suite à ces représentants de l'autorité qu'on était en guerre, que l'affaire ne les regardait pas, mais concernait exclusivement l'autorité militaire, qui procéderait. Puis, sans vouloir davantage détromper les campagnards, il donna l'ordre de repartir, ce qui fut fait, tandis qu'on voyait accourir, tout clopinant, dans un lot de commères gesticulantes, le rebouteur du village qui venait s'enquérir si on n'avait pas besoin de ses soins.

Nous ne savions ce qu'étaient devenus, depuis Louvain, les autres bataillons du régiment, non plus que, depuis beaucoup plus longtemps, les autres régiments de la division. Aussi notre surprise fut-elle grande quand, au soir, nous trouvâmes, bivouaquant sous le couvert d'une forêt, l'effectif divisionnaire à peu près complet. Il n'y manquait que deux bataillons, qui

rejoignirent une heure après nous. C'est là que nous pûmes admirer la science de nos états-majors qui parvenaient à diriger, comme sur un échiquier, la marche de leurs unités par des routes diverses et à les amener sans fourvoiement au lieu décidé d'avance pour les rassembler, au moment prévu, sous la main de leur chef. Cette forêt toute bruissante et résonnante d'armes, au-dessus de laquelle les avions d'observation de l'ennemi, s'il s'en trouvait, ne pouvaient discerner que des cimes mouvantes d'arbres et des vols de ramiers, nous parut du meilleur augure. La nombreuse artillerie qu'on y voyait réunie, avec ses caissons bourrés d'obus, rendait en outre bien vaines les craintes de Schimmel. De grandes heures se préparaient pour nous.

Tandis que la troupe couchait sous les feuilles, une hôtellerie de touristes, bien fournie de salles, de chambres, de communs et de garages, servait de mess aux officiers. Elle était tenue par un Allemand naturalisé qui, tout fier et tout ruisselant de servilisme, se multipliait en l'honneur de ses hôtes prestigieux, devant les bottes poussiéreuses de chacun desquels, s'il en eût eu le loisir, il aurait voulu se jeter genou bas et langue pendante. Aussi y festoyait-on seigneurialement : poulets, gigots, lièvres, cuissots de chevreuil, perdrix, faisans, dindons, lapereaux sautaient dans les poêles, mijotaient dans les casseroles ou tournaient aux broches ; les tables débordaient d'uniformes et le champagne moussait à flots.

Les généraux et les officiers de l'état-major divisionnaire dînaient dans une salle séparée, où, de quart d'heure en quart d'heure, confluaient des téléphonistes, des aviateurs ou des télégraphistes de la sans-fil. Jamais encore je ne m'étais senti si près du général von Zillisheim, commandant la division, et j'en avais tout un petit frisson. L'autre brigade, qui avait donné devant Mons, avait été, à ce que nous apprîmes alors, assez fortement éprouvée. Beaucoup de ses officiers manquaient ; ceux qui étaient là, le verbe sonore et le monocle avantageux, faisaient des récits de la bataille. On avait sérieusement frotté le mufle aux Anglais, qui n'avaient pas attendu la fin de leur compte pour déguerpir si rapidement qu'on n'avait pu encore les rattraper. Ces stupides insulaires n'avaient mis que quatre divisions contre cinq de nos formidables corps. C'était bien la « méprisable petite armée » dont on avait parlé. Que

venaient faire ces joueurs de cricket sous notre avalanche ?

Mais à ces tableaux de tueries je préférai la relation de l'entrée de l'armée allemande à Bruxelles, dont nous gratifia a vec brio un officier de liaison du 66e. Il fallait l'entendre décrire l'allure magnifique de nos régiments, la stupéfaction des Bruxellois à leur aspect, les belles avenues, les hautes maisons, les palais, les superbes brasseries qui formaient autour de ce grandiose spectacle militaire un cadre triomphal. Les troupes avaient défilé pendant trois jours et trois nuits dans les vastes artères de cette capitale neutre, qui se croyait bien à l'abri de leur atteinte. L'avant-garde était entrée le 20, à deux heures après midi, sous les ordres du général Sixtus von Arnim. Elle se composait de régiments de cavalerie légère et de cavalerie de ligne, des deux divisions du IVe corps, avec leurs brigades d'artillerie de campagne, leurs batteries d'obusiers, leurs colonnes de munitions, leurs compagnies de pionniers, leurs équipages de ponts, leurs ambulances et leurs cuisines, d'un bataillon de chasseurs, avec ses mitrailleurs et ses cyclistes, d'un régiment d'artillerie lourde, traînant des obusiers de 150 et des mortiers de 210, de compagnies téléphonistes et télégraphistes, de détachements d'aérostiers et de cent mitrailleuses automobiles. Tout y était gris, uniformément, mystérieusement et colossalement gris : gris les uhlans et leur forêt de lances d'acier flammées de noir et de blanc, gris les dragons, gris les hussards, tant hussards de la Mort que hussards de Zieten, et gris leurs brandebourgs, vert-de-gris les chasseurs, gris, profondément gris les rangs épais de l'infanterie de ligne et gris ses couvre-casque, grise toute l'artillerie, canons, affûts, boucliers et caissons, gris tous les fourgons du train, grises les automobiles, grises les motocyclettes, grises les ambulances. Fondus dans tout ce gris, les parements, les passepoils, les dragonnes et les chiffres des pattes d'épaules paraissaient gris également. Les drapeaux étaient à la croix blanche sur fond noir. Seules leurs cravates aux couleurs de l'Empire et les fanions triangulaires de commandement mouchetaient çà et là de petits flottillements rouges cet immense fleuve gris, cette incommensurable marée grise. De régiment en régiment les musiques aux instruments ternis effrayaient l'air de retentissantes marches guerrières. Les intervalles de leurs tonitruements étaient remplis par les chœurs non moins

terribles des guerriers allemands qui, par deux mille voix à la fois, ébranlaient les murs des maisons et secouaient de résonnements les tympans. Mais, quel que fût le bruit de ces sonorités cuivrées ou buccales, il ne couvrait pas celui des bottes ferrées battant puissamment le pavé au rythme mécanique du pas de l'oie, ni le martellement des sabots de chevaux, non plus que le fracas des roues jantées d'acier, le carillon des chaînes de mitrailleuses, la stridence des essieux, le grincement des freins, l'ébrouement catapultueux des moteurs. Toute cette armée grise, cet énorme boa gris, rampait avec rapidité et dans un tintamarre infernal à travers la cité bruxelloise, comme un monstrueux dragon, rugissant effroyablement et tout écailleux de métal. La grande ville horrifiée le regardait s'avancer dans ses rues, écarquillant sur lui ses milliers de fenêtres vides. Vomi par la porte de Louvain, il avait descendu le boulevard du Jardin Botanique, étalé ses lourds replis devant la gare, tourné par le boulevard du Nord, englouti sous sa masse la place De Brouckère, puis s'était allongé dans le boulevard Anspach. Là, un de ses régiments avait annelé sur sa gauche pour venir couvrir la Grand'Place. Le vieux quadrilatère en avait frémi jusqu'aux derniers rinceaux de son architecture. Les pignons historiés et leurs armoiries marchandes n'avaient rien contemplé de pareil depuis les temps de l'Espagnol. Hérissée, la flèche de l'Hôtel de Ville dressait au plus haut du ciel son saint Michel impuissant. Les commandements gutturaux, la cadence brutale des crosses avaient soufflété les façades illustres des Corporations : la Maison du Roi, la Maison des Peintres, la Maison des Tailleurs, la Maison des Merciers, la Maison des Bateliers, la Maison des Archers, la Maison des Charpentiers, l'Hôtel des Brasseurs, la Maison du Cygne, la Maison de la Rose. Le général Sixtus von Arnim avait franchi le porche gothique de la Maison Communale, éperons aux talons, sabre nu au poing. Et pendant qu'il signifiait au bourgmestre Max et à ses échevins que la ville lui appartenait et qu'il la frappait d'un tribut de deux cents millions, la marche de l'armée grise se poursuivait interminablement, le reptile encombrait le boulevard du Hainaut, écrasait le boulevard du Midi, et sa tête écumante, épouvantable, invincible venait s'engager sur la chaussée de Waterloo.

Nous entendîmes ce récit avec autant d'agrément que d'in-

térêt. Il nous donnait un avant-goût de l'entrée plus sensationnelle encore que nous ferions nous-mêmes, dans peu de jours sans doute, à Paris.

Le lendemain, les rapports de nos aviateurs et de nos reconnaissances étant satisfaisants, la division s'ébranla sans retard, par trois routes. Le temps était toujours magnifique : un vrai *Kaiserswetter !* Comme l'affirmait notre devise guerrière, nous avions décidément « Dieu avec nous ».

Mais si nous avions Dieu avec nous, nous avions aussi le général von Kluck. Il avait fait passer un ordre qui, au premier moment, avait paru rigoureux, mais dont nous reconnûmes le fondement et auquel il fallut obéir. Le général von Kluck ne voulait pas de traînards et les officiers avaient le devoir de les abattre sans pitié. Il n'y en avait pas eu le premier jour dans notre compagnie, mais il s'en trouva deux ce jour-là, dont un que je connaissais bien, un nommé Plump, qui avait été jardinier chez mon père et qui, moins apte à couper ses cors qu'à tailler ses rosiers, avait vu, étape par étape, ses pieds s'enflammer jusqu'à lui refuser tout service. Et il y en eut encore d'autres les jours suivants, qui tous reçurent dans l'oreille le coup de revolver du capitaine Kaiserkopf.

Nous avions fait trente-cinq kilomètres la veille; nous en couvrîmes quarante pour notre seconde journée de marche sur terre de France. On faisait une courte halte toutes les deux heures. Mais si notre manœuvre, ainsi que l'avait prévu Schimmel, était extrêmement rapide et ne s'opérait pas sans fatigue, elle n'en était pas moins joyeuse. Le grand but nous galvanisait tous. Paris! Paris! Il semblait que ce mot magique nous poussât en avant et nous donnât des ailes.

La troupe chantait fréquemment pour électriser son allure. C'était tantôt une compagnie, tantôt l'autre qui donnait de la voix, et chacune avait son chœur de prédilection. Le nôtre était, bien entendu, celui de Wacht-am-Rhein lui-même, *la Garde au Rhin*, et le terrible sous-officier en accentuait les couplets avec un coup de gueule toujours plus enragé. Nous battions de loin comme sonorité tout ce qui sortait du reste du bataillon. Le capitaine Kaiserkopf en ressentait quelque fierté.

— Ce n'est plus la *Garde au Rhin, meine Kinder*, qu'il

vous faudra chanter, bramait-il avec un gros rire, mais bientôt la *Garde à la Seine !*

— Ou la *Garde à la Loire !* vaticinait plus âprement Schimmel.

Celui-ci ne dédaignait pas de se mêler à cette forte joie militaire, et, au milieu des ébaudissements de sous-officiers ou de simples soldats qui égayaient la route d'airs du pays, de refrains provinciaux ou de ritournelles d'accordéon, il lui arrivait de produire quelque chanson plus originale, dont il chevrotait d'un fausset aigre la mélodie ou dont il déclamait pompeusement les paroles.

Je m'en rappelle une, qui devait être nouvelle, car personne ne la connaissait. La voici :

Mein Vater hat mich ein Lied gelehrt,
Als er 70 aus Frankreich heimgehehrt,
Eine Zeile lang, ohne Strophe und Reim,
Das brachte er mit aus dem Kriege heim :
Nach Paris ! nach Paris ! nach Paris !

Nach Paris ! Er tat seinen ersten Schlag,
Ein Franzose aechzend am Boden lag.
Nach Paris ! Seine Flinte nahm sicheres Ziel,
Ein feindlicher Schütze zu Boden fiel.
Nach Paris ! Die Losung war gut und recht
Und warf zu Boden ein neidisch Geschlecht.
Nach Paris ! nach Paris ! nach Paris !

Jetzt merke ich wohl meines Vaters Wut
An den Erbfeind, sie lebt auch in meinem Blut.
Wir marschierten nach Frankreich, die tausend Mann,
Und ich stimmte das Lied meines Vaters an,
Kein Lied war kürzer und geller als dies.
Ganz Deutschland singt's ; Nach Paris ! nach Paris ! (1)

(1) Mon père revenant de France en 70 m'a appris un chant qu'il rapportait de la guerre. Ce chant n'a qu'un vers sans strophe et sans rime

Nach Paris ! nach Paris ! nach Paris !

Nach Paris ! Mon père porta son premier coup, et un Français gémissant gisait à terre. *Nach Paris !* Son fusil visa avec sûreté, et un tireur ennemi tomba. *Nach Paris !* Le mot d'ordre était bon et renversa une race envieuse :

Nach Paris ! nach Paris ! nach Paris !

Maintenant je ressens la rage de mon père contre l'ennemi héréditaire ; elle revit dans mon sang. Nous marchions vers la France, des milliers d'hommes, et j'entonnais le chant de mon père. Aucun chant n'est plus bref et plus éclatant. Toute l'Allemagne le chante :

Nach Paris ! nach Paris !

Nach Paris! Toute l'Allemagne le chantait, en effet, et nous le chantions avec elle. Et nous le chantions d'autant mieux que c'était nous qui y allions. *Nach Paris!* oui, oui, *nach Paris!* Qui n'aurait chanté? Je ne crois pas qu'à ce moment il y ait eu, dans toute l'Allemagne, une seule voix discordante, même aucune de celles qui, sur tant d'autres points, ne sont jamais d'accord.

Je n'étais pas sans me préoccuper parfois, je le dis sans fausse modestie, de l'état d'esprit de mes soldats. Je ne me contentais pas, comme tant de chefs de groupes, de maintenir la discipline et d'assurer le service, sans plus considérer les hommes que des machines, d'imparfaites machines qu'il fallait trop souvent rudoyer pour les faire marcher. Ma qualité d'intellectuel m'imposait des prétentions à la psychologie. Je m'intéressais à mes quatorze mousquetaires et me montrais curieux de leur mentalité. Que pensaient-ils au juste de la guerre? C'est ce que je me demandais et que, pour m'en instruire, je ne jugeais pas indigne de moi de leur demander à eux-mêmes. « Pourquoi te bats-tu? » Cette question, je la leur posais. J'avais avec eux un contact trop familier pour les inquiéter, et ils se défiaient trop peu de moi pour ne pas me répondre avec simplicité et franchise. « Pourquoi te bats-tu? » La plupart répondaient: « Pour l'Empereur » ou: « Pour le *Vaterland* », et c'était vrai, ils ne se battaient pas pour autre chose; l'Empereur et le *Vaterland* représentaient tout pour eux: l'Allemagne, leur coin de terre, leur famille, eux-mêmes. C'étaient des protestants comme moi, des Prussiens comme moi, des gens de la Saxe prussienne comme moi, et, comme moi-même, ils se battaient bien réellement et pleins d'enthousiasme pour l'Empereur et pour le *Vaterland* contre l'ennemi commun.

Mais le cas de tous mes fusiliers n'était pas aussi net. J'avais dans mon groupe deux catholiques et trois socialistes, et ceux-ci m'intriguaient davantage. L'un des deux catholiques était le soldat Schnupf, que je connaissais depuis le temps où j'étais volontaire et que j'aimais bien. Quand je lui eus demandé : « Pourquoi te bats-tu, Schnupf? » et qu'il m'eut répondu : « Pour l'Empereur », je lui objectai :

— L'Empereur est protestant, comment peux-tu te battre pour lui ?

Schnupf réfléchit un moment, paraissant faire un gros effort pour pénétrer en lui-même et définir la raison réelle pour laquelle il se battait. Il dit :

— Je me bats contre la France anti-chrétienne et persécutrice de l'Eglise. Elle doit périr. Dieu le veut. Notre Empereur est protestant, c'est vrai, mais il respecte la religion catholique et la protège. D'ailleurs, le pape est avec nous.

— C'est juste, dis-je. Mais tu es entré en Belgique, Schnupf, un pays catholique ; tu y as brûlé des églises et massacré des curés. Comment arranges-tu ça ?

— Je vais vous le dire, *Herr Faehnrich*. La Belgique a commis un grand crime en s'opposant à notre passage et en tirant sur nos soldats. Si elle ne s'est pas mise de notre côté, et si elle a préféré l'Angleterre hérétique, c'est qu'elle n'est pas bonne catholique ; ses églises sont de faux temples et ses curés de mauvais prêtres. La Belgique n'a que ce qu'elle mérite.

Il n'y avait rien à répliquer. La conviction de Schnupf était entière : Schnupf savait pourquoi il se battait.

Avec Vogelfænger, ce fut un peu plus compliqué. Vogelfænger était un mineur du Harz, socialiste des plus rouges. Quand je me risquai à l'interroger, non sans lui avoir préalablement offert une tournée à l'auberge d'un village, il me regarda fixement, comme pour s'assurer de ma discrétion, puis il dit d'une voix basse et farouche :

— Je ne me bats pas pour l'Empereur, puisque je suis républicain.

— Bien entendu, accordai-je.

— Je ne me bats pas non plus pour la patrie, puisque je suis internationaliste.

— Evidemment. Mais alors, diable, Vogelfænger, pourquoi te bats-tu ? Est-ce que tu ferais la guerre à contre-cœur ?

— Je fais la guerre de bon cœur.

— Explique-moi donc ce mystère.

— Il n'y a pas là de mystère, *Herr Faehnrich* ; vous allez comprendre. Nos chefs nous ont dit : Voulez-vous le triomphe du socialisme ? Alors vous devez vous battre pour le triomphe de l'Allemagne. L'Allemagne, nous ont-ils dit, est le seul pays du monde où le socialisme soit vraiment puissant et vraiment organisé. Qu'est-ce que c'est que les socialistes des autres

pays ? Rien, de petits partis misérables, incapables d'une action quelconque et qui se mangent entre eux. Seule l'Allemagne socialiste est grande et peut assurer l'avenir du socialisme. Mais il faut pour cela que l'Allemagne soit la plus forte ; l'Allemagne vaincue, c'est le socialisme vaincu. Aucun socialiste ne peut vouloir cela. Après la victoire, nous établirons le régime socialiste en Allemagne et nous l'imposerons au monde. Les capitalistes et les hobereaux qui ont décidé cette guerre ont en même temps signé l'avènement du socialisme. Nous haïssons le kaiser et ses ministres, et nous voudrions tous les voir pendus. Mais, en attendant, ils font notre affaire. Voilà ce que nous ont dit nos chefs. Vous, les junkers...

— Je ne suis pas un junker.

— Vous êtes un bourgeois, pour nous c'est tout comme. Vous autres bourgeois et junkers, sans vous en douter, vous vous battez pour nous. Nous sommes maintenant vos alliés, c'est vrai, mais pour mieux vous dévorer plus tard. L'armée, cette armée que vous avez si bien organisée, est en réalité notre armée. Sur trois combattants allemands il y a un socialiste et un autre qui est en train de le devenir. Moltke et von Kluck sont nos hommes, sans le savoir. Cette guerre est notre guerre. Plus il y aura de tueries, de sang répandu, d'horreurs et de massacres, plus il y aura ensuite de socialistes. Voilà pourquoi nous nous battons, *Herr Faenhrich.* Vive la guerre !

Il y avait de quoi être médusé, et je le fus. Mais j'avais compris. Vogelfænger savait, lui aussi, pourquoi il se battait : il se battait pour le socialisme.

Personne donc ne regrettait la guerre. Chaque Allemand la faisait pour un motif qui n'était pas toujours le même, mais qu'il connaissait parfaitement, qui le poussait avec une force irrésistible et le liait indissolublement à tous ses compagnons, quels qu'ils fussent, dans une même communauté de passion et d'enthousiasme. Kaiserkopf se battait pour le plaisir ; Schimmel se battait pour le métier; von Bückling et von Wildkatzenbach se battaient pour la caste ; leurs soldats se battaient pour le Kaiser, pour la patrie, pour le pape ou pour la révolution sociale. Non, personne ne regrettait la guerre, pas même Kœnig, qui ne désapprouvait que la manière dont la guerre était faite, non la guerre elle-même. Et tous ensemble criaient : *Nach Paris !*

Nous n'étions pas encore à la Loire, ni même à la Seine, mais nous venions de franchir la Somme. Il y avait eu, paraît-il, sur quelques points certaines velléités de l'ennemi d'en défendre le passage ; dans la région où nous opérions, nous n'aperçûmes rien de semblable et nous traversâmes la rivière, au point du jour, dans la plus grande liberté. Au delà, le pays paraissait vide de forces hostiles. Mais nous n'avions pas fait trois kilomètres que nous étions arrêtés par des troupes françaises.

Déjà, sur notre droite, nous entendions la brigade qui nous flanquait canonner depuis quelque temps avec vivacité. Nous n'avancions plus que prudemment. Bientôt nos éléments reçurent l'ordre de prendre leurs dispositifs de combat. Les téléphonistes étaient sur les dents.

De petits obus très meurtriers commencèrent alors à tomber. Ils firent immédiatement plusieurs victimes. Des cris de fureur s'élevèrent :

— *Franzosen !... Franzosen !... Ach ! die Franzosen-Kanaljen !...*

Le bataillon se jeta dans les chaumes vivement déployé, la compagnie Kaiserkopf en avant. Une sueur froide me mouilla comme une douche. Mais ayant déjà subi le baptême du feu, je me cravachai intérieurement le cœur pour me forcer au courage. Il fallut aussitôt s'aplatir contre terre. Une rafale de ces petits obus ravageait la zone de front, interdisant toute marche d'approche. Ils arrivaient en criant, éclataient avec un brisement déchirant, arrachaient les oreilles, cinglaient les nerfs. Ils pleuvaient avec une vitesse inouïe et à la fréquence d'un tir de mitrailleuse, projetant l'éparpillement d'une myriade de lamelles d'acier tranchantes comme des rasoirs. Leur explosion buvait l'air et empoisonnait le vide. Je crus perdre connaissance. Des morts et des blessés en nombre impressionnant roulaient déjà et se déchiquetaient sur le sol. Mais il fallait progresser à tout prix, c'était l'ordre.

— En avant, nom de Dieu ! haletait Kaiserkopf derrière nous.

Les sous-officiers fouaillaient en hurlant leurs soldats. On avançait sur le ventre, travaillant fébrilement de la pelle-bêche. Nos batteries crachaient un feu d'enfer, mais ne parvenaient pas à faire taire celles qui nous aspergeaient. Nous étions

couverts par une ondulation du terrain qu'il fallait atteindre à travers un kilomètre terrible comme un glacis. C'était autre chose qu'en Belgique ! La mort, le décervelage, le râle rôdaient de toutes part. Des rigoles rouges dégoulinaient dans les sillons de nos petites tranchées. Protégés par nos sacs, nous cherchions péniblement à progresser par bonds rampants de quelques mètres. Les visages étaient livides et terreux. La sueur, le sang et l'urine suintaient des vêtements. Le soleil plombait nos casques qui écrasaient nos têtes bouillantes. De grosses mouches bourdonnaient à nos oreilles, tandis que de rauques éclats de cornets, à l'arrière, rayaient les interstices des explosions.

J'eus la douleur de perdre mon fidèle Kasper, « soufflé » par un obus. Sans la moindre blessure discernable, sans paraître seulement avoir été touché, il devint subitement tout bleu et un mince filet de carmin farda ses lèvres.

Mais une forêt de hourras bruissait derrière nous. Les trois autres compagnies, lancées à l'assaut, nous dépassaient en courant, dans un cliquetis de culasses et une précipitation de bottes. Hérissé, convulsif, tendu comme un chat maigre, le baron Hildebrand von Waldkatzenbach bondit près de moi en miaulant des « khrr, khrr » angoissés. Une poussière brûlante nous enveloppa. A travers ce brouillard, je vis avec horreur les vagues qui nous distançaient fondre rapidement dans leur course. Les hommes tombaient çà et là, brusquement, au hasard, balayés, emportés comme des quilles sous la bourrasque des projectiles. Ils s'abattaient d'un bloc, le plus souvent sur le dos, fauchant l'air de leurs bras spasmatiques, tandis que le fusil leur échappait. On en voyait s'effondrer par tranches de huit ou dix à la fois. J'étais épouvanté, et je crus ma dernière heure venue quand j'entendis le grondement de Kaiserkopf, répété par le fausset de Schimmel, commander :

— En avant !... *Zum Sturm !...*

Ceux qui le purent se levèrent pour se joindre à l'assaut. Sur les autres, les coups de bottes des gradés furent malheureusement inutiles.

Au milieu de l'ouragan, comment arrivai-je en haut ? Je n'en sais rien. Je me trouvai sur la croupe du pli de terrain juste à temps pour voir détaler au triple galop de leurs attelages quatre petits canons qui disparurent dans un vallonne-

ment. Etais-je blessé ? Je ne ressentais qu'une immense agitation et, subitement, une soif intense. Je vidai mon bidon.

Derrière nous, le champ que nous avions traversé gigotait hideusement et hurlait.

Nous avions devant nous un bout de plaine coupé de petites haies, sillonné de fossés, parsemé de meules et de bouquets d'arbres. Tout s'y était tu, mais le terrain devait fourmiller d'ennemis. Nos obus l'arrosaient de leur grêle, y soulevant des gerbes noirâtres et y semant des incendies. J'étais encore tout étonné de respirer, stupéfait d'être vivant. Je regardai autour de moi, cherchant mes hommes. Onze étaient là, qui m'avaient suivi, dont deux légèrement blessés. Trois manquaient, outre Kasper. Je me berçai de l'espoir qu'ils avaient pu se perdre dans la tourmente, mais la vérité est que je ne les revis jamais.

Les bataillons arrivaient les uns après les autres, à droite, à gauche, ou derrière le nôtre, en soutien. Je crois bien que toute la brigade était là. On reprit la marche en avant, au pas gymnastique, comme une trombe. Les tambours battaient ; les fanions signalaient : « Allonger le tir » et : « Envoyer munitions ». A notre gauche, le bataillon von Putz avait trouvé moyen de ramasser une cinquantaine de civils, hommes, femmes, vieillards et enfants, dont il se faisait précéder, baïonnettes dans les reins, et qui lui servaient de bouclier.

— Sacré mille millions ! fit Kaiserkopf jaloux.

Et de nouveau ce fut terrible. De tous les fossés, de derrière les meules, les haies, des milliers de balles sifflèrent, décimant à nouveau les rangs de nos courageux fantassins. Ces misérables Français devaient avoir avec eux deux ou trois mitrailleuses qui vidaient sans pitié sur nous leurs bandes assassines. Mais cette fois on les avait devant soi, on les tenait, il n'y avait plus qu'à leur tomber dessus.

Les premiers pantalons rouges parurent. Ils étaient morts ou blessés aux abords des obstacles que nous traversions. Les blessés, bien entendu, étaient immédiatement réduits eux aussi à l'état de cadavres. La vue de ces Français m'inspira aussitôt une haine féroce. Je sentis que je les exécrais. Ah ! les bandits ! les lâches !... On en voyait passer subrepticement entre les ramures, se glisser de couvert en couvert. Leurs armes brillaient et les cuivreries dont ils étaient garnis scintillaient.

— Plus vite !... plus vite ! nous adjuraient nos officiers.

Il fallait gagner le plus rapidement possible l'espace qui nous séparait d'eux, réduire au minimum le temps d'efficacité de leur tir et les aborder promptement à la baïonnette. La rage meurtrière de leur feu nous abîmait. Nos pertes étaient déjà assez élevées.

Heureusement que l'artillerie nous avait bien préparé la besogne. Leurs positions étaient bouleversées et des amas de corps sanguinolents les jonchaient. Ce n'étaient d'ailleurs que des défenses de fortune aménagées à la hâte et que l'on franchissait sans peine, une fois privées de leurs derniers défenseurs. Nous nous rendîmes bientôt compte que ceux-ci étaient moins nombreux que la férocité de leur tir n'avait pu le faire croire. Il pouvait y avoir là en tout un petit bataillon, dont la moitié devait avoir déjà mordu la glèbe. Cela décupla notre courage, car il était visible que nous les écrasions sous notre nombre. On ne les voyait pourtant pas fuir, ni se rendre. Ils préféraient se faire tuer sur leurs médiocres positions. Ils réussissaient même parfois à se grouper, à foncer sur nous et à rompre sur quelque point notre étreinte. C'est ainsi que nous vîmes inopinément surgir devant notre front de compagnie une cinquantaine de ces enragés faisant mine de vouloir nous culbuter. Ce fut une minute de désarroi. Heureusement que Kaiserkopf eut une idée de génie. C'est là que nous pûmes apprécier la valeur d'un bon tacticien. Il fit avancer une trentaine d'hommes sans armes, avec ordre de lever les bras et de crier : « Kamerad ! » Donnant dans le panneau, les Français s'arrêtèrent net. Leur officier, tout joyeux, s'approcha sans défiance, faisant signe aux nôtres qu'il acceptait leur reddition. Mais, à ce moment, les rangs des « Kameraden » s'ouvrirent, démasquant une mitrailleuse que Kaiserkopf avait fait rapidement aposter derrière leur rideau. En un tour de bande, toute la racaille française était par terre.

A notre gauche, devant le bataillon von Putz, nos affaires marchaient mieux encore. Là, c'était la victoire éclatante. Le bouclier des civils avait fait merveille. Il n'en restait pas grand'chose. Par contre, les hommes de von Putz sortaient à peu près indemnes de l'aventure et avaient tout balayé devant eux.

Plus loin, on voyait des flammes jaune pâle sortir de der-

rière un écran de peupliers, dans des flots de fumée pommelée. N'ayant plus rien à battre dans notre secteur, plusieurs d'entre nous s'y portèrent. Nous reconnûmes en approchant que c'était une ambulance française qui brûlait. Elle était aménagée dans un corps de grange, que le feu attaquait déjà de trois côtés. Des sergents amoncelaient encore des bottes de paille contre les charpentes. Deux drapeaux de la Croix-Rouge arborés aux angles se tordaient sous le courant d'air chaud. Ils ne tardèrent pas à se consumer. D'horribles hurlements sortaient de ce brasier. Trois ou quatre cents soldats mêlés d'officiers trépignaient de joie à l'entour, poussant des hourras et tirant des coups de fusil dans l'incendie. Mais ce qu'il y avait de plus saisissant, c'était de voir surgir, à moitié fous, de la fournaise les malheureux qui tentaient de s'en échapper, des blessés, des malades, des infirmiers, qui gesticulaient affreusement, sourcils et cheveux grillés, les yeux exorbités, des plaques noires ou vives au visage, les vêtements en partie détruits ou en feu, les linges et les pansements carbonisés. Un médecin chef, en sarrau blanc bruni de sang et qui paraissait blessé, car il soutenait son bras gauche, voulut s'élancer vers un de nos officiers. Il n'avait pas fait dix pas, en proférant je ne sais quoi d'une voix indignée, qu'il tombait percé de balles. D'ailleurs, tout ce qui sortait était aussitôt couché en joue et abattu.

— *Feuer! Feuer!* ne cessaient de crier des feldwebels fanatiques.

S'excitant à cet abominable jeu de massacre, les soldats, dont les plus avancés se tenaient à une cinquantaine de mètres du foyer en raison de la chaleur et des escarbilles, épaulaient, visaient, déchargeaient, puis attendaient le débucher de la pièce suivante, comme dans l'émulation d'une chasse enivrante.

— *Noch einer !* hurlaient-ils. Encore un !...

Vingt, trente fusils détonaient et l'homme roulait dans l'herbe roussie. Je vis ainsi descendre des douzaines de blessés, mutilés de la face, du torse ou des bras, un en chemise qui avait une gouttière à chaque jambe, un autre amputé d'un pied et dont les béquilles brûlaient. Aux brèches de la toiture et aux abatants du grenier apparaissaient d'horribles masques dantesques et des bras tétaniques ; il en émergeait des bustes, des corps qui se hissaient convulsivement et dégringolaient

en perdant leurs bandages. Ils tombaient à terre sur leurs moignons, se cassaient un reste d'épaule ou de tibia, et n'étaient pas moins fusillés, après quelques sautillements désespérés. Du côté des peupliers, une cinquantaine de blessés, capturés dans l'ambulance avant le début de l'incendie, étaient exécutés, plus régulièrement, à feux de salves, sous les ordres d'un lieutenant pommadé.

Tout cela me surprenait et je commençais à trouver qu'on allait peut-être un peu loin. A quelques pas de moi, Kœnig considérait ce spectacle sans un mot, son beau visage contracté de tressaillements. Je vis Schimmel s'avancer vers lui avec un sourire sardonique et lui brandir un papier sous le nez, comme pour le narguer. Ce papier, Kœnig devait le connaître et l'avoir reçu lui aussi, car il ne daigna pas le regarder. Schimmel me le tendit. Je lus :

Von heute ab werden keine Gefangenen mehr gemacht. Sæmmtliche Gefangenen werden niedergemacht. Verwundete, ob mit Waffen oder wehrlos, niedergemacht. Es bleibe kein Feind lebend hinter uns (1).

Cet ordre était signé du général-major von Morlach, commandant la brigade.

Jamais, je dois le dire, ordre ne fut si ponctuellement exécuté. Répandus sur la surface du champ de bataille, des escouades de massacreurs en exploraient consciencieusement les recoins. Tout buisson cachant un râle suspect était battu et nettoyé. Les giboyeurs suivaient à la trace le sang, pistaient le gîte et servaient la bête à la baïonnette. Le sang ruisselait et les entrailles coulaient dans les bauges forcées. Mais quelque décousu qu'il fût, le Français traqué ne se laissait pas épieuter sans faire tête, et son égorgement n'allait pas sans danger pour les veneurs. Il leur fallait parfois se mettre à six ou sept pour en achever un. Ces fauves se défendaient jusqu'à leur dernier grognement. Ceux qui ne pouvaient plus remuer un bras, pointer un pistolet, vomissaient contre nous d'abominables injures.

— Boches ! Boches ! criaient-ils. Boches !... Ah ! les vaches !... ah ! les Boches !...

(1) A partir d'aujourd'hui il ne sera plus fait de prisonniers. Tous les prisonniers seront massacrés. Les blessés, armés ou non, massacrés. Il ne doit rester aucun ennemi vivant derrière nous.

Ce fut ici que j'entendis pour la première fois ce terme de « Boche », qui devait si souvent par la suite frapper mes oreilles et que j'eus plus d'une fois l'occasion de recevoir en plein visage.

— Ah ! les Boches !... ah ! les salauds !... les assassins !... les Boches !...

J'en étais tout indigné, tout froissé dans mon amour-propre d'Allemand.

Mais ces cris eux-mêmes, ces injures cessèrent. Les derniers blessés se turent et il n'y eut plus que des morts. Le général-major von Morlach pouvait être content.

Cela ne refroidit pas l'ardeur de nos soldats, car s'il n'y avait plus rien à éventrer, il y avait encore beaucoup à fouiller. Le pillage des cadavres, qui avait déjà commencé, se généralisa. On vidait les poches et on coupait les doigts. On enlevait les bijoux, l'argent, les montres et le tabac. Des équipes organisées dépouillaient les corps de leurs chaussures et de leurs uniformes, ceux-ci étant destinés, comme je l'appris, à costumer certaines de nos unités en vue de tromper l'ennemi. Apres à leur besogne et parfois se disputant entre eux, nos soldats étaient changés en hyènes, en chacals, en détrousseurs de morts, en écumeurs de champ de bataille.

Devant un amoncellement de tués, résultat d'une exécution en masse ou d'une attaque fauchée à la mitrailleuse comme celle que nous avions détruite, une soixantaine d'hommes de notre compagnie, s'abandonnant aux ébats d'une joie délirante, attendaient le moment de procéder au dépècement. Des gradés étaient là, Biertümpel, Schmauser, Buchholz, Schweinmetz ; Wacht-am-Rhein y était, le mufle sanguinaire ; Schlapps et le capitaine Kaiserkopf y étaient. On tirait les derniers coups de fusil sur le charnier où s'observaient encore d'obscurs tressaillements.

Soudain un remuement se fit dans la masse sanglante ; des corps s'écartèrent, s'éboulèrent sous une poussée de l'intérieur ; et l'on vit lentement surgir d'entre les cadavres un facies épouvantable, sans nez, sans joues, semblable à un écorché d'anatomie, avec un œil crevé et le front déchiré, puis une épaule, un torse, un bras galonné où manquait la main. A cette apparition spectrale il y eut un moment de

stupeur. Promenant sur nous son œil unique, l'horrible fantôme se mit à crier d'une voix stridente :

— Bandits !... Vous n'êtes tous que d'ignobles massacreurs !... La guerre a honte de vous, canailles !... vous la déshonorez !... Peuple d'assassins, peuple de monstres... Je prie Dieu avant de mourir que la France ne vous pardonne jamais vos crimes !...

Kaiserkopf, qui fut le premier à se remettre de cette surprise, put enfin braire :

— *Frankreich kaput !...*

— Ah ! *Frankreich kapout ?* salauds !... Pas si vite !... Il y a encore des poilus en France !... Je vous maudis !... Je maudis l'Allemagne !... *Deutschland, Deutschland nieder !...* Et si voulez mon nom, les Boches, et bien, sachez que le capitaine Labastide vous emm... !

Kaiserkopf s'était précipité sur lui, fou de rage, et braquait déjà dans cette bouche tragique et hurlante le canon de son revolver. Mais avant que le coup partît, le capitaine français, recueillant toutes ses forces, eut le temps de lui envoyer au visage un crachat de sang.

Je ne voulus pas assister à la curée et je m'éloignai. A ce moment, j'aperçus de nouveau Kœnig. Avait-il été présent à cette scène, si pareille à celle qu'il nous avait faite lui-même en Belgique ? Avait-il entendu la malédiction du capitaine français ?

Le pillage ne put se poursuivre longtemps. J'avais à peine rejoint le gros de la compagnie, que des signaux de cornets se mettaient à sonner de partout. Les troupes se reformaient hâtivement. Les officiers couraient, criaient et sacraient. Kaiserkopf, suivi de sa bande, revenait à rapide allure. Le major von Nippenburg galopait autour de son bataillon, qu'il faisait ranger. Notre artillerie recommençait à tirer. Que se passait-il ?

Nous ne tardâmes pas à le savoir. De longues lignes rouges se démasquaient au loin, sur notre gauche. En même temps, nous étions arrosés de shrapnells.

— Les Français !... les Français ! criait-on.

— Ils contre-attaquent, fit Schimmel.

Des hommes roulèrent en poussant des clameurs déchirantes à quelques mètres de moi. Nous reçûmes l'ordre de nous aplatir.

Il apparut bientôt que notre aile gauche était fortement accrochée. De nouvelles chaînes de pantalons rouges se déployaient à l'horizon, débordant de part et d'autre les premières. Il y en avait bien au total un régiment. Elles progressaient avec vélocité, fournissant un tir nourri et paraissant bien pourvues de mitrailleuses. Tout notre front fut de nouveau en feu. Les deux artilleries bombaient au-dessus de nous une voûte tonnante.

Les Français avançaient avec une audace croissante. Il semblait que nos mitrailleuses, disloquées peut-être par leurs obus, fussent incapables de les arrêter. Déjà le contact était pris et notre aile gauche commençait à plier. Nous n'avions rien encore devant nous. Des commandements nous jetèrent debout sous les balles des fusants. Le colonel von Steinitz poussait son régiment en oblique, pour tomber sur le flanc de l'ennemi et dégager le reste de la brigade.

C'est du moins ainsi que j'interprétai le mouvement qui nous était commandé et que nous entreprenions déjà d'exécuter, lorsqu'une nouvelle péripétie vint nous arrêter et nous accrocher à notre tour, nous obligeant à ne plus songer qu'à nous défendre nous-mêmes. Devant nous et sur notre droite venaient de jaillir une multitude de petits hommes bleus, extrêmement agiles, qui se mirent à nous mitrailler avec une ardeur peu commune, tout en se portant contre nous en courant. D'où sortaient-ils ? Comment et sous quels couverts mystérieux étaient-ils parvenus à ramper sans être aperçus jusqu'à cinq cents mètres de nos tirailleurs avancés, pour se montrer subitement au pourtour de nos lignes comme autant de diables bondissants, fulminants et criards ?

— Les chasseurs ! fit Schimmel. Gare à nous !...

Ils paraissaient, disparaissaient, reparaissaient, collés au terrain ou en surgissant, insaisissables et voltigeurs, légers comme des oiseaux, souples comme des guépards, le képi sur l'œil, le collet à l'écusson jonquille soulignant le menton nerveux. Leur mobilité nous étonnait, ahurissant nos hommes, qui ne savaient où tirer. Ils furent sur nous que nous avions à peine eu le temps d'ajuster nos baïonnettes. Je vis avec effroi que nous allions reculer sous leur fougue. Ils nous tombaient dessus en vociférant dans un langage étrange des mots inconnus, dont je pus surprendre quelques-uns :

— V'là les chassbis !
— A la barbaque !
— Mettons-en, les potes, les mecs !
— Foutez-y la pilule, aux yayas !
— Gercez-y la tomate !
— Bouffez-les ! Zigouillez-les !
— Ça barde !
— Y mettent les bâtons !
— Y z'ont les colombins !

J'étais on ne peut plus effrayé. J'interrogeai Schimmel :

— Quelle langue parlent-ils donc ?... Ça doit être des Africains !

— Mais non, ce sont des chasseurs ; je les connais bien... Seulement ils ne parlent plus français. Je n'y comprends rien !...

Je n'eus pas le loisir de m'enquérir davantage de ce langage mystérieux. L'engagement gagnait avec une rapidité foudroyante, au milieu des *Donnerwetter* et des *zum Teufel* vomis par Kaiserkopf, des coups de sifflet affolés des officiers, des ululements furibonds des sergents, et il ne fallait plus que songer à soi, sauver sa peau. C'est en vain que le capitaine voulut renouveler le coup de la mitrailleuse : les diables bleus devaient déjà le connaître, car tous nos malheureux « Kameraden » tombèrent victimes de leur courage et de leur bonne foi. La mêlée devint vite effroyable. Des corps à corps affreux se nouaient. On voyait les fusils se dresser, les bras se tendre, les baïonnettes plonger de haut ou saillir d'en bas, les faces contorsionnées grimacer atrocement. Un vacarme épouvantable de chocs métalliques, de déflagrations, de crissements, de jurons, de hurlements de douleur déchaînait sa tempête et convulsionnait son délire. Une odeur de poudre, d'étal et de suint poignait les narines. Je me sentis deux fois éraflé par des balles ; un éclat ricocha sur la plaque de mon ceinturon. Nous reculions, laissant de nombreux cadavres et des abats de blessés. Dans une buée de poussière tourbillonnante et de gouttelettes de sang je vis lâcher pied, à côté de nous, ce qui restait de la section von Bückling, je vis les hommes fuir en jetant sacs, fusils et bidons pour courir plus vite, sans souci de la rupture créée dans nos lignes par cette panique. Et mon horreur fut à son comble quand j'aperçus aux trousses des fuyards un flot de ces diaboliques chasseurs bleus et l'un d'eux, une sorte d'égipan à la barbiche fourchue, atteindre

à la course le petit lieutenant von Bückling qui se sauvait, lui enfiler sa longue baïonnette dans le derrière et le traverser férocement de part en part.

Il nous fallut rompre à notre tour, rendre du terrain le plus rapidement possible, afin d'éviter d'être cernés. La pression nous faisait craquer de partout. Les officiers réclamaient à grands cris des mitrailleuses.

— *Maschinengewehre !... Maschinengewehre !...*

Mais les mitrailleuses encore valides étaient depuis longtemps loin, ramenées en arrière, par peur de capture, à l'abri de positions nouvelles préparées en hâte pour nous recevoir. J'avais perdu en quelques instants trois autres de mes hommes. J'étais désespéré. Heureusement que le soleil se couchait et que la nuit allait venir.

C'est à ce moment, le plus tragique peut-être de cette fatale journée, que se produisit un fait des plus impressionnants. Kœnig, qui jusqu'à cette minute avait dirigé avec un magnifique sang-froid et la plus grande habileté la retraite de sa section, se dressa soudain de toute sa taille, comme saisi de folie, et, quittant ses hommes, s'avança face à l'ennemi, sans casque, la poitrine haute et l'épée au salut. Nous le vîmes s'estomper dans la poussière, tandis qu'un dernier rayon de soleil frappait sa tête blonde, et tous nous l'entendîmes crier très fort au milieu du tumulte :

— Le capitaine français avait raison : nous avons déshonoré la guerre !... Adieu, vieille Allemagne, tu meurs avec moi !...

La trombe française passa sur lui.

Un déchirement se fit en moi. La démoralisation de la déroute, l'abominable carnage me donnèrent un instant le désir de me faire tuer aussi. Je fus arraché à cette courte hantise par cette exclamation de Schimmel :

— On ne déserte pas aussi stupidement !

Nous refaisions en sens inverse, la rage au cœur, le chemin parcouru le matin, buttant sur les corps de Français laissés là et qui commençaient déjà à sentir. Quant à nos morts ils avaient disparu. Desséchés de soif, les pieds et les genoux brûlants, nous parvînmes enfin, décimés, sur les positions de repli, comme la nuit tombait. De nombreux blessés, qui avaient pu suivre, nous tenaillaient les nerfs de leurs gémissements. Je me tâtai minutieusement, dès que j'en eus la liberté, sur tous

mes membres. Je n'avais que quelques égratignures, et le sang qui me couvrait n'était pas le mien. J'adressai au Seigneur Dieu une prière de reconnaissance et je songeai tout ému à ma famille lointaine, à ma chère Dorothéa, aux ombrages forestiers du Harz, au jardin de Goslar. L'obscurité protectrice nous enveloppait, trouée des petites flammes de nos canons légers.

La nuit ne fut pourtant pas rassurante et il n'y eut pour dormir que ceux qui, exténués, étaient tombés comme des masses. Les pionniers s'occupaient activement à nous fortifier et nous entouraient de fils de fer barbelés. On s'attendait à une nouvelle attaque des Français pour le petit jour, et peut-être avec des forces fraîches. L'inquiétude était très vive. La retraite devait-elle reprendre et devrions-nous repasser la Somme ? On assurait que le général von Morlach avait demandé instamment des renforts.

Cependant l'artillerie ennemie avait cessé de se faire entendre. On ne savait où avaient passé les bataillons français qui nous avaient si violemment repoussés. Nul feu, nul bruit du côté adverse, qui pût déceler leur présence. Ils s'étaient fondus dans l'ombre croissante, sans qu'on pût préciser à quel moment ils avaient abandonné la poursuite. Le mystère n'en paraissait que plus redoutable.

Ma pensée se reporta sur le malheureux Kœnig, mon ami. Ce drame m'avait bouleversé. Que s'était-il passé dans cette grande âme, à l'instant de son acte insensé et sublime ? Il avait cru savoir, lui aussi, pourquoi il se battait : mais ce n'était pas pour son idéal que se battait l'Allemagne !...

L'aurore parut, pâle, puis rosâtre. Rien devant nous : le vide et le silence. Seules des patrouilles de uhlans se levaient par instants dans l'éloignement comme des vols de perdrix.

J'obtins l'autorisation d'aller rechercher le corps de Kœnig. Je partis avec un de mes hommes. J'avais repéré assez approximativement l'endroit où il était tombé. Je traversai d'abord la zone des cadavres français, où sautelaient déjà des corneilles. Puis, j'arrivai à la zone allemande, que parsemaient, actifs et penchés, des groupes de brancardiers. Là, il n'y avait pas que des morts. Au milieu des tués, de nombreux blessés remuaient par grappes, criaient, suppliaient, râlaient ou se traînaient, disloqués et saignants. J'en avais le cœur chaviré. Je ne pouvais,

hélas, les secourir, ni même m'arrêter à la sommation de leurs gestes déments. Ils étaient trop, sur mon passage, et j'aurais dû abandonner mon entreprise.

Je me dirigeais à la boussole. Je reconnus enfin un arbre, puis un second. J'identifiai ensuite une borne de champ. A un demi-quart de cercle sur l'est-nord-est, le soleil gonflait son orbe rouge dans la touffeur d'un ciel accablant. Très loin, au sud-ouest, l'ambulance brûlée achevait de fumer.

Au bout de deux heures de recherches je découvris le corps de Kœnig. Il était allongé sur une glèbe rugueuse, percé de coups de baïonnettes, le thorax effondré, le crâne rompu vers le cervelet. Sa tête de cire aux yeux mystérieusement fermés se nimbait d'une flaque coagulée de sang noir. A mon indicible horreur, je m'aperçus qu'il respirait encore.

— Kœnig !... fis-je. Mon ami !...

Son épée gisait à deux mètres de lui. Je m'agenouillai. Je pris sa main froide.

— Pardon !... pardon !... balbutiai-je. J'aurais dû mourir avec vous... Vous seul étiez noble, juste, grand... Kœnig... Votre mémoire me sera toujours sacrée...

Je crus sentir une très légère pression, une pression presque imperceptible de sa main dans la mienne.

— Kœnig !... sanglotais-je.

Sa faible respiration s'arrêta. J'écoutai. J'attendis. Elle ne reprit pas.

Et mon cœur s'arrêta aussi un instant dans ma poitrine. Je songeais avec épouvante qu'il était resté là ainsi toute la nuit, toute la nuit sans pouvoir mourir. Il avait souffert d'une souffrance atroce, il s'était tordu de douleur sur cette terre française toute la nuit, après s'être offert lui-même en sacrifice pour nos crimes, crucifié pour la vieille Allemagne.

Des brancardiers s'approchaient.

— Laissez-le en paix, dis-je. Je l'enterrerai moi-même là où il est mort.

— C'est un officier, monsieur l'aspirant. Nous devons l'emporter.

Ils l'enlevèrent.

Je l'embrassai sur le front et je suivis le corps en pleurant.

LOUIS DUMUR.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LES POÈMES

Jacques Normand : *Les Drapeaux déployés*, Calmann-Lévy, 2 fr. — Jean Codet : *Héros et Bandits*, Figuière, 2 fr. 50. — Capitaine Mermet : *Pages de Souffrance et de Victoire*, Berger-Levrault, 2 fr. — Jean Hermanovits : *La Terre en Folie*, Société Française d'imprimerie et de librairie. — André de Wissant : *Pour ceux qui reviennent*, éditions Georges Crès, 3 fr. 50. — Maurice Pelloutier : *Ombre et Lumière*, Imprimerie Nantaise, E. Guittard, 1 fr. 50. — Ovide Darbrès : *Fierté*, J. Lebègue, 2 fr. — Paul Palgen : *Les Seuils noirs*, Librairie Centrale, Gustave Soupert, Luxembourg. — Paul Palgen : *Petits poèmes d amour*, Gustave Soupert, à Luxembourg. — Marcel Paquot : *La Joie d'aimer*, Front belge, les Cahiers. — Charles-Théophile Feret : *L'Arc d'Ulysse*, G. Crès, 4 fr. 50. — Paul Fort : *Les Enchanteurs*, Mercure de France, 3 fr. 50. — Paul Fort : *Chansons à la Gauloise*, Fasquelle, 3 fr. 50

Il est loin le temps, « bon apprenti, cher Madeleine », où vous ne sembliez poursuivre d'autre ambition que d'« une frêle rime charmante, qui bat de l'aile au bout d'un vers ». Ne fûtes-vous pas quelque peu l'élève du vieux Tristan l'Hermite, de qui vous donnâtes récemment une excellente édition critique à la Société des Textes français modernes? Mais déjà vous vous plaisiez au vers facile et badin, au récit en vers sur un ton humoristique ou de bonne compagnie, vous connûtes le succès et la vogue dans les salons où Coquelin aîné récitait des monologues. Vous ne vous élanciez pas toujours « à tire d'aile » ; votre muse a été souvent pédestre, votre muse a trotté ; vous avez fréquenté le théâtre également; la veine de votre lyrisme fin et ingénieux s'y est épuisée avant l'heure. Vous voici revenu au ton guerrier de vos débuts, lorsque vous publiiez les *Tablettes d'un mobile;* seulement, la guerre de 1870, vous y aviez pris part ; votre âge vous a retenu loin des combats en 1914, et si Jacques Normand a pu écrire, après *le Laurier Sanglant*, ce livre de « visions sincères », **les Drapeaux Déployés**, on n'y entend cependant à travers les longs récits qui le composent, que l'écho d'un patriotisme ardent certes, mais non pas mis directement à l'épreuve, des sensations imaginées plutôt que ressenties. Ces récits qui se développent de la manière habituelle à de tels récits, anecdotes dramatisées à souhait et de ci de là déclamatoires, se distinguent de la plupart des récits similaires en ce que la langue y est généralement respectée, et qu'aucune prédilection ne s'y marque pour la faute de français. Mes préférences vont aux trois poèmes de la fin, où M. Jacques

Normand déplore, d'un ton ému et chaleureux, la mort de jeunes hommes, trois poètes, tombés sur le champ de bataille : Charles Perrot, Joseph de Joannis-Pagan, Lionel des Rieux.

§

Héros et Bandits, de M. Jean Codet, sénateur, paraît-il, de la Haute-Vienne, exprime, avec plus de bonne volonté que de ressources poétiques, des sentiments honorables, propres, je le souhaite, à assurer durant de longues législatures sa réélection au Parlement.

M. le capitaine Mermet, du 78e régiment d'infanterie, dans ses **Pages de souffrance et de victoire**, fait montre d'un cœur généreux et suffisamment indigné ; il est pieux envers sa patrie, envers sa mère, envers les villages dévastés du pays et les humbles hameaux où il passe et combat avec son régiment ; il ne s'interdit pas, chemin faisant, quelques caprices d'imagination, et il raisonne sa haine de l'ennemi. Hélas, de si louables qualités ne suffisent pas à créer un bon poète ; il use d'expressions volontiers banales, fort usagées ; son vers n'allume aucune lumière nouvelle.

D'une éloquence tumultueuse, paroxyste, enflée de vent stérile, M. Jean Hermanovits, dans **la Terre en folie**, clame avec une voix retentissante, « en témoignage de respect pour bien des morts, — en témoignage de mépris pour bien des vivants », les raisons qu'il a de haïr « la guerre, ses prêtres, et surtout celui qui l'inflige ».

Ces raisons ne sont pas dissemblables de celles du voisin ou de l'inconnu qui passe dans la rue. L'auteur s'imagine-t-il qu'il fera impression sur ceux qui pensent autrement, s'il en est ? Alors, à quoi bon ce vacarme ?

Mieux vaut cent fois le parti-pris de brutalité, de laisser-aller dans la diction, l'usage du vocabulaire des poilus que je trouve dans le petit livre de M. André de Wissant : **Pour ceux qui reviennent**. Certes non, rien n'y ferait aimer, non plus, la guerre, et on sent que l'auteur l'a faite. C'est la plaine monotone du Nord, le « bled », l'attente des lettres, le « marmitage », la préparation d'une attaque, la vue du « machab », qui lui inspirent des regrets nostalgiques, de la mélancolie, un peu d'ardeur virile encore que ronchonneuse ; il se roidit en se raillant, il a pitié de lui-même et des autres. Il élève aussi sa pensée en songeant à « Ceux qui ne reviendront pas... », et, aujourd'hui, rentré dans les jours clairs, il exalte sa joie virile en hymnes pour la vie, pour la lumière, pour l'air, pour tout ce qui est bon, sain, noble et simple, « pour le lit, pour la nourriture du corps, pour l'Eau », et, aussi, « pour Vous toutes », et c'est un poème de ferveur pieuse et large, d'amour désireux, goulu, mais aussi mêlé d'un besoin apaisant des féminines tendresses. Certes, il y a des heurts dans ces vers acceptés ainsi qu'ils ont poussé, sans

choix, mesure, ni goût, mais leur rudesse est souvent prenante, et partout sincère ; ils sont d'un homme au moins, s'ils ne sont pas toujours d'un poète raffiné, ni même sûr de soi et de ses propres moyens.

Je ne vois guère ce que l'on pourrait dire, par contre, des vers de M. Maurice Pelloutier, **Ombre et Lumière**. Quel démon pousse des gens qui n'y entendent rien à cheviller péniblement ? Rythme, image, mouvement, invention, le style n'en rehausse pas la pensée médiocre ; tout cela n'est que quelconque.

Avec, en plus, des velléités déclamatoires, les qualités ne sont pas supérieures dans **Fierté**, de M. Ovide Darbrès.

§

M. Paul Palgen est, j'imagine, Luxembourgeois ; ses deux livres sont imprimés à Luxembourg ; une portion importante du volume d'impressions récentes qu'il a intitulé **Les Seuils noirs** est datée de Luxembourg ; un poème est dédié à M. Marcel Noppeney, qui est un excellent poète luxembourgeois. Mais, d'autre part, il appelle Louvain « ma pauvre ville mutilée » ; il rend un hommage ému à son frère « Fernand... tué... soldat de la classe de seize » pour la terre française et en sa capote bleue ; il remercie son père et sa mère de l'avoir fait naître « sur le clair sol français ».

Il fut à Luxembourg durant la guerre ; il fut en Belgique ; il fut en Allemagne, à Magdebourg, à Dessau, où, d'ailleurs, on l'avait emprisonné :

Saint Verlaine des Prisons,
bon Saint à barbe d'apôtre,
dis-nous les bonnes chansons
du sort triste qu'est le nôtre.

. . . . . .

Les violes du silence
et les harpes de la nuit
qui remplissent mon réduit
avec des chansons de France...

et il évoque aussi Villon : « tu dis adieu à tous les songes... et ton col s'allonge, s'allonge... » et il écoute mélancoliquement sonner les cloches, et, dans sa cellule, au tableau noir du blanc mur nu il trace lentement, sept fois, les lettres majuscules de son nom et ses deux yeux « couleur bleu de France » y relisent le navrant refrain : « Priez Pour Paul Palgen, Pauvre Pécheur Pendu ! »

Il exalte audacieusement, en novembre 1914, « les fleuves héroïques », la Marne, l'Yser, il pressent la victoire ; il se lamente sur les humbles et fiers prisonniers anglais ou français ; il voyage, en 1915, en Belgique : il faut lire cet ardent poème « la Sainte Vierge de Louvain » ; et le poème sur l'enlèvement du monument Ferrer,

et les vers d'angoisse sainte que lui dicte l'annonce de la mort de Verhaeren. Ah ! comment s'en étonner, si « le manuscrit de cet ouvrage a été saisi et sa publication interdite pendant l'occupation allemande » ?

Verhaeren, oui, il en subit l'influence. Il est animé d'une indignation égale, mais il l'exprime souvent d'une façon trop semblable. C'est, en dépit de son accent courageux, viril, énergique et troublant, le reproche essentiel que j'adresserai à ce livre.

Les **Petits Poèmes d'amour** sont d'un style bien différent, plus simple et plus aisé (comme, au surplus, plusieurs poèmes aussi du premier recueil, les poèmes écrits en prison notamment, où M. Palgen a mis toute sa mélancolie, tant de rêve nostalgique, et laissé transparaître, légitimement, ses craintes). J'aime ce rêve d'amant et de poète qui parle à l'amie morte et parle de l'amie morte comme si elle était là, présente, et se mourait, et souriait, et transfigurait le monde au prestige de sa beauté : oui, il ferme les yeux « pour enfoncer plus avant l'image de ses yeux en fête, la fête de ses yeux », pour rêver que s'y posent « ses mains royales qui embaument », pour la mieux revoir tout entière et dans chacune des lignes de son corps, dans chacun des traits de son visage :

Je vois ta lèvre comme un sceau très pur
de cire précieuse et de diamant dur
sceller ta bouche
comme pour la garder toujours
impolluée des mots d'amour
que nulle lèvre ne module
sans se ternir un peu à leur haleine rouge.
Je ferme doucement les yeux sur ma douleur
et je t'écoute qui marches dans mon cœur.

Dirai-je que toute vision soit, dans ce volume, aussi fraîche et vivante, que le rythme soit toujours aussi souple et d'élégance neuve ? J'exagérerais ce que j'en pense de bien. Il y a des réminiscences, il y a des faiblesses. N'importe ! L'œuvre est d'un poète, jeune, tendre, exalté. Il est permis d'attendre de lui des œuvres de plus en plus solides, et au moins aussi émouvantes.

Les deux volumes, et cela ne gâte rien, sont soigneusement imprimés, mis en pages avec goût, et ornés de vignettes, fleurons, culs-de-lampe, d'un *ex-libris* très remarquable (à l'inverse de la couverture des *Seuils Noirs*, lourde et déplaisante). L'auteur en est M. Auguste Trémont.

La Joie d'Aimer, qu'il est heureux et clair, le titre de livret de poèmes jeunes, mûri peut-être un peu par l'expérience de ces dernières années troubles, mais si bien, d'ailleurs et quand même, d'un adolescent qu'un espoir séduit, qu'un charme enchante :

Des cheveux frêles, sur vos seins,
emmêleraient leurs franges claires
comme font, au vent du matin,
toutes les fleurs dans la lumière.

Tableau naïf et fraîchement éclos. Est-ce un écho de van Lerberghe ? Non ; j'y respire un souffle plus ingénu, ou, si l'on préfère, plus spontanément, moins volontairement ingénu. Et tous les petits poèmes d'amour de M. Marcel Paquot, de qui le nom, je crois, paraît pour la première fois, se parfument ainsi, vers octosyllabiques ou vers libres, d'une joie de découverte, les yeux tout neufs, grands ouverts sur les choses. Puis l'alexandrin domine, prêche une profitable et vaillante sagesse d'aurore et d'espérance, ou s'assouplit rythmiquement à l'enlacement de cadences plus légères pour célébrer avec une crâne vaillance cette terre douce, radieuse, belle, de Wallonie, avec « les frêles écharpes bleues » dont s'enveloppe son fleuve, ses guérets, ses larges prairies, ses coteaux onduleux, et la Cité héroïque et charmante, Liège, âme chantante et fière du pays.

Le prétendant s'approche ; il lève le bras et saisit l'arc, le grand arc, **l'arc d'Ulysse** ; il prend la flèche au carquois ; conviendra-t-elle ? est-elle affilée, vive et propre à frapper dûment au but? Avant de s'efforcer à tendre la corde, il en éprouve de la main la résistance, et recommence maintes fois, et caresse, d'un doigt curieux, la pointe et l'aile empennée de ses diverses flèches. Ainsi M. Charles-Théophile Féret s'essaye à des jeux divers, et le voici lyrique, le voici satirique, le voici archaïsant ou populaire, le voici critique ou spontané. Il se plie aux circonstances, il crée des vergers enchantés ; il vit parmi ses pairs du temps passé ; il chante le los des oubliés, il encourage les nouveaux venus. Toujours sa pensée, son cœur, le souvenir et l'amour de ses yeux s'emplissent des images de sa Normandie natale : il songe aux « fils des Vikings », à ceux de qui il descend, à sa mère, comme à sa petite patrie. S'il honore les morts d'un grand culte, il ne se cache pas de vivre avec ardeur, ni de se montrer sensible aux plaisirs matériels de la terre. Il révère enfin les poètes, la poésie, la fiction sacrée et féconde. Mais le recueil qu'il nous offre se forme de tendances disparates : l'accent en est sincère, mais l'inspiration obéit aux caprices de tous les vents. Ah, si l'auteur se fût adonné, plus exclusif, à ne chanter, où « l'ombre seule est sûre au chanteur », que les héros et les horizons d'extase, en des odes vaillantes et enthousiastes, il eût pu composer des morceaux analogues au poème liminaire, à certains autres, où il célèbre, dans une manière qui lui est personnelle, *le Rossignol*, *le Phare*, lumière et beauté, *l'Image* dont, ô Nature,

L'Art peuple ton silence et ton recueillement,

Ondine, ou *la Mort des Œillets*, qu'il dédie au souvenir de Florentin Loriot, le poète d'Alençon. Mais pourquoi mêler aux inspirations d'une muse grave des fantaisies tantôt ingénieuses, tantôt un peu épaisses et superflues ? La bonne volonté du lecteur sans cesse se trouve déjouée; M. Ch.-Th. Féret gagnerait beaucoup à montrer, non pas mêlées au hasard, mais successivement, les diverses faces de son multiple talent.

§

Paul Fort, ah, celui-là, c'est la poésie même. Que l'on recherche la poésie savante, on la trouve chez lui; intime, on la trouve chez lui; spontanée, volontaire, impromptue, composée, lumineuse ou désolée, héroïque ou élégiaque, champêtre ou bourgeoise, sa muse se joue de toutes les classifications; elle se plaît à prendre toutes les faces, à se plier à toutes les expressions. Mais jamais elle n'oublie ce qui est le principe même et l'essence de son prestige ou de sa grandeur, de sa verve ou de son charme familier : toujours elle chante, toujours elle danse. Elle chante en dansant, elle danse en chantant; on ne sait, elle étourdit,enivre, emporte; elle maîtrise et déçoit l'analyse; en toutes choses elle s'affirme; elle irradie partout. Est-elle une force élémentaire? Sur quelles traditions s'est-elle appuyée? Vers quelle aurore de joies promises nous entraîne-t-elle? Tout cela demeure indéfini mais certain; c'est l'enthousiasme irrésistible; c'est la poésie, la poésie.

Voici deux livres nouveaux, deux séries nouvelles des *Ballades françaises* : **les Enchanteurs**, au *Mercure de France*, et, chez Fasquelle, **Chansons à la Gauloise sur la vie, le rêve et l'amour**; deux aspects contrastés du génie de Paul Fort. Dans l'une et dans l'autre la veine est également sûre et robuste, simple et souple. L'instrument du vers et de la strophe se prête chez lui à des combinaisons si naturelles, si voisines des cadences de chansons populaires que, en vérité, on s'étonne qu'il se brise immanquablement entre les doigts de tout imitateur; on croirait qu'il s'offre au souffle du premier venu; ceux qui ont essayé ont vite fait de le rompre ou d'être rompus par leur futile effort. Paul Fort se rapproche ainsi du maître que sur tous il chérit, Jean de La Fontaine : combien se sont évertués à reproduire l'apparente naïveté du récit, des images, de la versification de La Fontaine; aucune complication; cela va, court, joue si librement, si uniment, si clairement! Divin La Fontaine, que nul ne vous égale, ah! sans doute; mais même ne vous atteigne, ne vous puisse ressembler, sinon comme une abominable parodie à un modèle pur et noble, le plus pur, le plus noble de tous; — et seul, Paul Fort n'a rien pris de votre ton, lui du moins; mais, naïf, simple et souple, si raffiné au

surplus, il vous rappelle en ceci précisément qu'il est de vous fort différent.

Les Enchanteurs : Médée la magicienne, Merlin, Bulbul, les Rois Mages, passent dans les rêveries du pipeur de lunes ou du chasseur de Sologne; ils ordonnent leurs enchantements un peu selon la volonté souriante du poète, qui s'en grise et qui les retient, et ne les laisse s'effacer qu'à regret. Ces poèmes s'emplissent de magie, d'amour, de feux et de clartés. Sans raison, parce que plus rapprochée des sources originales, sans doute, la spontanéité des *Chansons à la Gauloise*, avec de vieux thèmes, des redites, des refrains à la mode ancienne, des rythmes sautillants ou cavaliers, émerveille davantage, parce que, aux séries déjà connues, cette veine, je pense, a été plus contenue, plus rare, dans la production de Paul Fort. Pour cela, pour tout autre motif, je l'ignore, ce volume je le tiens pour un des plus délicieux qu'il ait écrits, — mais il y a, tout de même et par-dessus tous, les merveilleux chants de la nature, si trempés d'air, de fraîcheur, de lumière et de bonheur, *Montagne*, *Forêt*, *Plaine*, *Mer*, *Ile de France*, ô parfumée! et les volumes qui s'y rattachent.

Qu'on ouvre où l'on voudra un volume de Paul Fort, parfum, fraîcheur, lumière et joie, c'est toujours un divin enthousiasme et un pur enchantement.

ANDRÉ FONTAINAS.

QUESTIONS MÉDICALES

Contribution à l'étude des troubles nerveux précoces observés à la suite des accidents d'aviation. — Appelés par nos fonctions, l'un à l'Ecole d'aviation du camp d'Avord, l'autre à l'Hôpital du Camp, à examiner et soigner dès les premiers instants un grand nombre d'aviateurs victimes d'accidents divers, nous avons été à même d'observer, soit séparément, soit ensemble, des troubles nerveux précoces et consécutifs chez la presque totalité de ces blessés.

Ces troubles nous ont paru se reproduire avec une constance qui nous a frappés davantage, à mesure que le nombre des observations allait en s'accumulant.

Nous n'envisageons pour l'instant que ce point précis, dans l'étude de ces accidents si spéciaux, comparables à nuls autres, et dont ni la chirurgie d'usine au temps de paix, ni les plus grands traumatismes de la pratique de guerre ne peuvent donner une idée approximative.

Les quelques faits que nous avons voulu réunir, parce que leur physionomie, uniforme et spéciale, réalise un type que l'on peut d'ores

et déjà détacher, sont relatifs aux troubles nerveux immédiats consécutifs à la chute, j'entends aux troubles qui se produisent dès les *premières heures*, et se continuent, modifiés, au cours des *premiers jours*.

§

Un délire spécial, toujours le même, tantôt atténué, tantôt poussé à l'extrême, mais invariable dans son orientation mentale, s'observe chez tous les aviateurs que la chute n'a pas absolument privés de sentiment.

Ce délire est loquace, bruyant, familier, très souvent grossier et même scatologique.

Amené à la salle de pansements, le blessé tutoie tout le monde, sans distinction d'âge ni de grade. Et sa souffrance, son endolorissement s'expriment en termes tels que les premiers observés ainsi — qu'ils me le pardonnent, les pauvres garçons ! — m'avaient donné l'impression de parfaits apaches.

Au moindre heurt du brancard, à la moindre secousse pendant le déshabillage, les gros mots s'envolent en trombe. Ce sont des exigences d'enfant gâté, suivies, au moindre retard, d'affreuses injures, dont le tragique porte au comble l'horreur d'une situation toujours émouvante.

A-t-on affaire à une forme atténuée ? C'est le tutoiement universel, égalitaire ; au major qui vient de le panser, de le soulager, le blessé répond : « T'es un pote ! » Et il lâche bien aussi par-ci par-là un vocable malsonnant — non toujours sans humour, — mais qui n'est pas tout à fait dans le programme.

Descendons encore l'échelle de la gravité : ici la loquacité domine ; mais la parole est brusque, sèche : on sent l'homme irritable, prêt à se cabrer à la contradiction. Vingt fois de suite il vous répétera, pendant la réduction d'une fracture, l'application d'un appareil, que « ce n'est rien », qu'« il pense voler demain ». Si vous lui dites que le lendemain il sera brisé, moulu, endolori de toutes parts, il ricane ironiquement, d'un air entendu. Puis il vous racontera ses combats aériens, ses états de service, tout cela d'une voix dure, saccadée, et qui fait, avec le calme apparent de ses paroles, le plus pénible des contrastes.

Chez tous, il est un symptôme heureux, et dont il faut se hâter de profiter : c'est l'état de demi anesthésie qui persiste parfois plusieurs heures. Réductions de luxations ou fractures en sont tellement facilitées que nous avions admis pour principe de ne jamais remettre l'application d'un appareil au lendemain. Les points de suture, si pénibles souvent à la face, à la langue, aux lèvres, s'effectuent avec une extrême facilité. Chez un blessé, que je croyais presque comateux, et dont le pouls à ce moment était difficilement comptable, je

m'étais hasardé à dire : « Il ne sent rien ». Il me reprit vivemen pour me dire qu'il sentait fort bien. Mais le ton dont il le dit prou vait bien qu'il ne sentait pas grand'chose.

Je note, pour mémoire seulement, que ces troubles nerveux s'accompagnent, du côté des appareils respiratoire, circulatoire, etc., de symptômes divers dont la description nous mènerait trop loin. Il faut pourtant signaler en passant des tachycardies extrêmes (pouls battant 150 et au delà), des vomissements ou tout au moins des nausées.

§

Le lendemain, changement à vue.

Le terrible homme de la veille est devenu une sorte de petit garçon craintif et soumis. Vous pensez bien que les camarades n'ont pas manqué de lui répéter les horreurs qu'il a dites la veille. Aussi le voit-on s'excuser avec le sincère étonnement d'un homme qui ne peut se résoudre à croire que de pareils mots aient passé par sa bouche. De fait, on apprend par ses chefs que tel était un timide, tel un garçon d'éducation parfaite, et souvent l'arrivée rapide des familles nous confirme d'une manière évidente leur milieu social.

La crise de puérilité peut aller très loin chez certains blessés fort touchés. Un grand diable de pilote fortement commotionné par une chute sur les reins, et qui guérit parfaitement d'ailleurs, répétait le lendemain de l'accident du ton d'un bébé pris en faute : « J'ai pas fait pipi dans mon dodo. »

Parfois, dans cette mentalité infantile, subsiste quelque chose de très vaguement égrillard. Un brave garçon, homme calme et décent entre tous, a continué pendant deux jours d'appeler son infirmière : « ma petite chérie », et de lui dire sans malice : « viens m'embrasser », quand il était content.

Mais, chez la plupart, ce qui domine pendant ces journées, c'est l'amnésie, le trou d'ombre au fond auquel reste noyé l'accident, *et souvent tout le vol qui l'a précédé.*

Ce symptôme n'est pas aussi constant que le délire spécial du début, mais il manque très rarement.

Pendant les jours qui suivent (4e, 5e jours et suivants), on voit, en général, mais toujours avec une certaine lenteur, disparaître peu à peu les troubles de l'intelligence. Il ne m'ont pas semblé sujets à rechute. Ceux qui persistent ou se manifestent par la suite sont du ressort des neurologistes, auxquels, généralement, on adresse alors les blessés pour complément d'examen et traitement ultérieur. Il s'agit presque toujours de névralgies rebelles, vertiges, maux de tête, et parfois (mais non toujours), phobie, qui met fin à leur carrière d'aviateur. On observe aussi des troubles de l'attention : un de nos blessés se levait en vue d'une action déterminée, qu'il oubliait en route. Un autre arpentait d'un pas mécanique pendant des heures

entières la cour de l'hôpital; il avait l'air d'un automate préoccupé. Si vous l'arrêtiez au cours de ce « footing » forcené, il vous répondait d'une manière parfaitement calme, avec une entière lucidité d'esprit.

Nous avons noté dans un cas une forme d'amnésie tout à fait curieuse. Le blessé, ayant repris très suffisamment conscience après vingt-quatre heures (il avait lu sa correspondance), reçut au troisième jour la visite de ses parents. Il s'entretint avec eux pendant plusieurs heures, en notre présence, en nous priant même de les tenir par la suite au courant de son traitement. Au septième jour, il ne conservait plus aucun souvenir de cette visite.

Dans un nombre de cas qui est loin d'être rare l'oubli de l'accident reste total et définitif.

§

En résumé, quand le blessé n'est pas assommé sur le coup, on peut observer, par ordre de gravité décroissante trois catégories de cas distincts :

1° Le coma ou le demi-coma. Cas d'un pronostic très difficile, car nous assistions parfois en quelques heures à de véritables résurrections, et ces blessés avaient présenté dès l'abord les mêmes symptômes que ceux que nous avons vus succomber.

2° Un délire d'excitation furieuse, ou du moins grossière, chez des sujets habituellement calmes, pondérés, nullement accoutumés à employer d'une manière courante un argot insolent et ordurier. (Un ou deux jours.)

Comme suite à cette première période, et marquant comme une sorte de réaction, une phase plus ou moins infantile d'une durée de huit à dix jours.

3° Une simple nervosité, caractérisée par une loquacité incoercible et une excitabilité tournant vite à la colère. Dans tous les cas, une diminution très nette de la sensibilité douloureuse au cours des premières heures.

Presque toujours, un oubli total de l'accident, qui peut être définitif.

Dr P. REBREYEND
Ancien interne des hôpitaux de Paris,
Chirurgien de l'Hôpital du camp d'Avord.

L. LEPORCQ
Médecin de l'Ecole d'aviation d'Avord.

ARCHÉOLOGIE, VOYAGES

Charles Derennes : *Le Pèlerin de Gascogne*, l'Edit. franç., 30, rue de Provence, 4 fr. — Emile Jahandiez : *Les Iles d'Hyères*, édition du Livre mensuel, 59, boulevard des Batignolles, 5 fr. — Jacques Meurgey : *Les Anciens symboles héraldiques des villes de France ; Verdun*, Champion, 4 fr. — D. Manuel Romero de Terreros : *Les Résidences coloniales de Mexico*, Mexico, Officina impresora de la Secretaria de Hacienda, 4 fr. 50.

Le Pèlerin de Gascogne, de M. Charles Derennes est le livre où il a raconté son retour à la terre natale, dont il retrouve

avec joie les aspects, les cités, les êtres, — à propos desquels il raconte de curieuses histoires, — les pins des Landes et la vieille Gascogne, la Garonne et le Lot, et la maison du poète Jasmin, qui fut perruquier de son état et reste l'une des illustrations de la ville d'Agen ; et c'est un livre tout de fantaisie, vagabond, capricieux, fantasque. Il commence avec des bavardages sur les routes et tandis que file l'auto, — car un auteur d'aujourd'hui se croirait déshonoré s'il n'en faisait pas usage ; mais peut-être « va-t-il un peu fort » lorsqu'il affirme que le Progrès, le Progrès mécanique, — avec le grand P, — « divinise » le temps où nous vivons ! Plus loin il dit du mal des gens et des bêtes qui se font écraser sur les routes, et tout en bavardant descend de Bordeaux vers Soulac. Après la rencontre d'un ivrogne étendu dans la poussière et qui s'est écorché le nez, si bien qu'on parle déjà d'envoyer chercher la gendarmerie, les voyageurs, — car il y a un comparse, qui écoute et quelquefois répond, — arrivent dans les Landes dont il est parlé avec abondance et enthousiasme. Puis ce sont des randonnées de l'auto à travers le pays, et nombre d'histoires du cru, qu'il ramasse et utilise : *les Braves gens de chez nous ; Cocus et autres bons bougres*, où il a collectionné une véritable série de types. Ensuite il gagne Agen, qui est proche de son pays, — Villeneuve-sur-Lot, — et parle abondamment des origines gasconnes, du caractère de la région et de la race. Il se trouve visiter plus loin la maison d'un collectionneur du cru, — et c'est encore un bon prétexte pour nous débiter une histoire. Puis il épilogue sur l'existence et le personnage du grillon, — devenu symbolique comme la cigale ; il parle ailleurs des traditions et des chansons populaires, qui se perdent de plus en plus ; des croyances surnaturelles dont on retrouve des traces dans quelques régions comme le Quercy, — et de nouveau nous avons une histoire. C'est enfin la série intitulée « Gensses » d'en ville et « Parisiengues » où défilent de curieux personnages, — avec des aventures qui sentent bien le Midi, comme celle du substitut qu'on envoie tirer sur un crocodile empaillé ; puis des promenades d'automne où il raconte la physionomie de la région et l'odeur spéciale des bois ; les joies de la chasse, la quête des champignons et les croyances qui s'y rapportent ; même les hommes-marins et les sirènes des légendes, etc.

Le livre de M. Charles Derennes est d'une physionomie attrayante, agréablement écrit, et le drame y coudoie à chaque page l'anecdote amusante. Il a de l'entrain, du brio, et apporte le parfum de son pays, les cris, les joies et le soleil de Gascogne. Je suis heureux de le recommander comme une agréable lecture et de dire que c'est un bon livre.

§

Les Iles d'Hyères, auxquelles M. Emile Jahandiez vient de

consacrer une curieuse monographie, étaient encore fréquentées par les pirates barbaresques il y a moins de deux cents ans et s'étendent en ligne, au large de la côte provençale, de la rade d'Hyères à la rade de Bormes. Ce sont des coins délicieux et pittoresques, à la végétation le plus souvent abondante et variée, aux sites et falaises abruptes, — accueillantes vers le nord, vers la terre, et sauvages, hérissées vers le sud, vers le large. Les îles d'Hyères, aussi bien, semblent s'être tenues le plus souvent à l'écart des faits historiques, et ce n'est qu'incidemment qu'on peut citer des événements qui s'y rapportent. Aujourd'hui encore, elles sont comme abandonnées, avec une population réduite, des communications précaires, des fortifications déclassées et croulantes. Des établissements divers qu'on y installa, — et même une colonie pénitentiaire, — ont été abandonnés et n'ont laissé que des décombres. Pourtant, aux vieilles époques, on les fit servir à la défense du littoral, et l'on y construisit des forts et redoutes dont les restes se retrouvent encore. M. Emile Jahandiez a tracé séparément l'historique de chacune des îles : Porquerolles, Port-Cros et l'îlot ou île de Bagaud, l'île du Levant. Il en donne ensuite la description et des itinéraires méthodiques. A Porquerolles, les Sarrarins avaient fondé des colonies qui durèrent jusque vers 1505, et au XVI^e^ siècle on y faillit voir les chevaliers de Saint-Jean, que les intrigues de Charles-Quint dirigèrent bientôt sur Malte. Sous Louis XIII on y éleva des fortifications comme la tour des Ribaudes et dans l'île on peut voir encore les ruines du vieux château de Sainte-Agathe, qui remonte au XIV^e^ siècle. François I^er^ avait créé le Marquisat des Iles d'Or, qui comprit les trois îles de Bagaud, Port-Cros et du Levant, et ce fut sur les ordres de Richelieu qu'on éleva à Port-Cros, en 1634, la tour de l'Eminence, le fort de l'Estissac et celui de Port-Man. A l'île du Levant, où s'établirent des moines de Lérins au V^e^ siècle ; au XV^e^ des Bénédictins, puis au XVIII^e^ des Frères de la Croix, on peut voir encore les ruines d'un poste fortifié dit Tour du Titan, qui date, croit-on, des incursions barbaresques, ainsi que celles du château du Chastelas (XV^e^ siècle), au sommet d'une roche escarpée, et où se trouvent, paraît-il, des oubliettes. L'île qui fut autrefois très riche est maintenant abandonnée ; il n'y a guère qu'une vingtaine d'habitants. — A l'époque révolutionnaire, les Anglais occupèrent les îles d'Hyères en même temps que Toulon et commirent partout des dévastations méthodiques. On peut indiquer encore qu'une curieuse tradition place à Porquerolles un des séjours du Masque de fer, — personnage dont l'identité reste toujours problématique. Le navire qui le transportait du château d'If à l'île Sainte-Marguerite se trouva forcé de relâcher et la partie du château où fut enfermé le prisonnier serait la première salle à laquelle on accède, ou l'une des cellules souterraines qui se trouvent au-

dessous. Eclairée par une seule ouverture, du reste garnie de barreaux de fer encore solides, cette salle, voûtée, a des murailles épaisses de trois mètres environ ; au-dessous se trouve une série de petites cellules obscures. Le canton forestier où s'élève la forteresse porte encore d'ailleurs le nom de canton du Masque-de-fer.

§

Avec *les Anciens symboles héraldiques des villes de France*, **Verdun**, M. Jacques Meurgey a donné un curieux historique des armes de la cité que les circonstances et faits de la guerre ont remise d'actualité, et il en indique les modifications au cours du temps. Avant la Révolution, sous « l'ancien régime », Verdun portait « d'azur à une fleur de lys d'or surmontée d'une couronne royale de même ». On lui a attribué d'autres blasons, mais que l'auteur discute et prend soin de rejeter. Toutefois, celles qui portaient une fleur de lys se trouvèrent suspectes avec le temps, si bien qu'en 1898, une délibération du Conseil municipal conclut à leur remplacement par « un ancien sceau de la ville représentant la cathédrale avec ses quatre flèches anciennes, entourée d'un mur crénelé et derrière laquelle s'élève une tour carrée de fantaisie — une tour qui n'a jamais existé en cet endroit, mais a été mise sur le sceau pour représenter le beffroi de la commune ». — La cathédrale autrefois fortifiée de Verdun figure d'ailleurs sur d'anciens sceaux tels que celui que possèdent les Archives Nationales, remontant à 1396 et qu'on croit même avoir existé dès le commencement du XIIIe siècle, cinquante ans environ après la reconstruction de la cathédrale qu'il représente.

Des documents reproduits dans la brochure de M. Jacques Meurgey rappellent ensuite le rôle joué par Verdun en 1870 et les décorations qui furent attribuées à la ville à propos des faits de 1916, — après les attaques terribles où se brisèrent les armées allemandes qui devaient tout balayer devant elles. — Un curieux appendice donne enfin les armoiries des communautés et corporations du lieu, d'après l'*Armorial général* de d'Hozier. — Cette plaquette, éditée avec le même soin que les précédentes de M. Jacques Meurgey, est illustrée de curieuses vignettes et clichés documentaires.

§

On sait que lorsque Cortez et les Conquistadores eurent pris Mexico, l'ancienne *Tenochtitlan*, ils se hâtèrent de reconstruire la ville. Ils y élevèrent des maisons fortifiées dont certaines rappelaient les dispositions surtout intérieures des maisons de Séville, avec le « patio », cour à ciel ouvert des pays de soleil, des « loggia » ou miradores, et sur la façade les armes du propriétaire. De ces habitations primitives il n'est resté que le souvenir, et même la résidence aux bastions crénelés, aux galeries en arcades que fit bâtir Fernand Cortez disparut en 1636 dans un incendie. Mais il a subsisté dans

la ville nombre de bâtisses de la fin de cette période, et le XVIII^e^ siècle fut l'époque la plus brillante de l'architecture espagnole au Mexique. — Un petit volume de planches sur les **Résidences coloniales de Mexico**, en tête duquel Don Manuel Romero de Terreros a donné une notice très fournie, et qui reproduit les habitations les plus remarquables de la ville, a été publié avec des détails et même quelques plans par la *Direccion general de las bellas artes* du pays avec texte espagnol, anglais et français, et l'on y trouve des indications précieuses. Du XVIII^e^ siècle on cite parmi les constructions surtout remarquables de Mexico la maison des comtes de Santiago Colimaya ; celle du comte de la Torre de Cassio, toutes deux avec des gargouilles en forme de canons, ce qui était un privilège du *capitaine général*. Les maisons seigneuriales possédaient souvent un belvédère, des niches aux angles et étaient décorées de sculptures du genre baroque, de même qu'on y plaçait des incrustations de carreaux de faïence, car toute la décoration était polychrome. Certaines étaient surmontées de créneaux, indiquant le poste guerrier de leur propriétaire. Il y eut des habitants qui firent établir « une sorte d'attique formée par des arcs renversés » et « que terminaient des colonnes diminuées et appelées estipites ». La « Casa des Azuléjos » est couverte de carreaux de faïence ; le « patio » y est décoré d'une fontaine et de minces colonnettes qui lui donnent un air oriental ; le balcon et les corridors ont des balustrades de bronze. On montre encore « l'hôtel Iturbide », bâti par le comte de San Mateo de Valparaiso, etc.

Les photographies reproduites dans cet album, malheureusement, ne sont pas toujours heureuses. On en peut toutefois citer le « portail de la casa n° 10, Callijon de Allende ; le couronnement de la maison n° 32, Calle Santa-Teresa (1759) ; le n° 18, même rue ; la porte de la maison « del Arco », Calle de San Agustin ; la maison « au coin de Santa Teresa » dont les murailles sont comme « gaufrées » ; les détails de la Casa del Conde de Calimaya (portail, fontaine, etc.); la fontaine encore de la maison des Azuléjos et un ornement de l'escalier ; les détails de la maison de la marquise d'Uluapra (galeries, voûtes, arc sous les galeries, panneau d'Azuléjos, etc.) ; la curieuse maison du comte de la Torre de Cassio (façade et tourelle) ; la maison du comte de Xala (façade, escalier, fontaine) ; celle du comte del Valle de Orizaba (façade, panneaux, mascarons, soubassement d'une fenêtre) ; la maison du comte de Heras Soto (portail) ; la demeure du marquis de Jaral de Berrio (portail, détail de l'oratoire ; — la cour, qui forme un admirable décor) ; le délicieux portail de la Casa del Marquis de Prado Alegre ; enfin des niches curieusement ornementées au coin des rues, si elles contiennent de misérables statuettes (calle de la Academia, de la 3^a^ de

Danto Somingo ; de la plazze de Loret ; de la 3ª del Apartado, etc.).

Les indications apportées par ce petit ouvrage sont évidemment précieuses et tous ceux qui se trouveront visiter le Mexique auront intérêt à s'en servir. Mais dans les relations qui ont été données sur le pays actuel on peut remarquer qu'il n'en est pour ainsi dire jamais question. N'est-ce pas à se demander ce que recherchent les voyageurs, ce qui les intéresse, ce qu'ils voient, ou plutôt comment ils regardent ?

CHARLES MERKI.

SCIENCE SOCIALE

Lysis : *Demain, profession de foi de la Démocratie nouvelle*, Payot, 1 fr. 25. — Probus : *La Constitution syndicale de la France*, Grasset, 1 fr. — H. Pineau : *La France en ordre*, Rieder, Paris, 3 fr. — Georges Deherme : *Penser pour agir*, Grasset, 3 fr. 50. — Memento.

Lysis a eu grandement raison de publier, sous le bref titre **Demain**, la *Profession de foi de la Démocratie nouvelle*. Quand on se pose en chef de parti, il est indispensable de dire clairement ce qu'on veut démolir et ce qu'on veut construire. Ce que Lysis veut démolir, c'est la Vieille Démocratie qu'il rend responsable de 13 fléaux bien comptés ; et ce qu'il veut construire, c'est la Démocratie nouvelle qui n'aura, bien entendu, que des qualités, et innombrables. Les treize fléaux de l'ancienne république sont les suivants : l'alcoolisme, la dépopulation, le retard de notre production, la décadence de notre marine marchande, l'infériorité de nos moyens de communication, l'abandon de nos richesses naturelles, la routine de nos producteurs, l'exportation de nos capitaux, la plaie du fonctionnarisme, la pauvreté du peuple, l'anarchie générale, la guerre civile et l'invasion étrangère. Et je ne nie certes pas que ce soient là de vrais fléaux, je dis seulement que la Démocratie, tant vieille que jeune, n'en est pas seule responsable, et que la guerre mondiale notamment a eu d'autres causes que les élections de 1914 ou de 1910. Mais on aurait tort de se laisser désarçonner par la première phrase de Lysis : « Il y a nécessité d'avouer que cette guerre a été la suite naturelle des erreurs et des fautes entassées immoralement depuis une vingtaine d'années par un régime qui, etc. ». Et, après avoir constaté que la dite guerre a été la suite encore plus naturelle de la folie des grandeurs du Kaiser et de la frénésie de conquêtes et de pillages de son peuple, on peut passer à l'examen de ce que sera la Démocratie nouvelle.

Ce sera surtout un régime politique nouveau, car le premier mot de cette seconde partie du livre nous apprend « comment reviser la Constitution ». Il s'agit d'atteindre un triple but : éliminer les politiciens parasites de la République, puis établir un pouvoir responsable et compétent, et enfin organiser le contrôle de la nation. Pour cela

Lysis demande un président de la République élu pour quatre ans par l'ensemble des membres des Chambres et des Conseils généraux, qui gouverne vraiment, c'est-à-dire qui ait seul l'initiative des lois et le libre choix des ministres, ceux-ci inrenversables et pris en dehors du Parlement ; et il demande aussi une Cour suprême chargée de veiller à l'observation des lois constitutionnelles et de frapper de nullité les actes du pouvoir, s'ils étaient abusifs. Ce sont ces deux grandes innovations qui constituent la note personnelle de la doctrine politique de Lysis, et qui certainement soulèveront des objections. Certes l'institution présidentielle telle qu'il la conçoit peut se défendre, et nous voyons dans toutes les républiques du Nouveau Monde le président gouverner de la façon qu'il souhaite (sans toutefois avoir le privilège de l'initiative exclusive des propositions de loi). Mais la question est justement de savoir si cette façon n'a que des avantages. Le pouvoir très fort aux mains d'un homme, c'est parfait quand cet homme est une grande intelligence et une grande conscience, mais il n'en est pas toujours ainsi ; et même en ce cas, ce peut être dangereux, surtout chez nous qui n'avons pas éliminé complètement le virus autocratique. Bonaparte, dont nul ne contestera le génie ni le patriotisme, ni même la conscience morale, n'en a pas moins abusé du pouvoir très fort qu'on lui avait confié au Consulat pour transformer ce Consulat en Empire. Il ne faut pas non plus oublier que le Président Wilson aurait pu, s'il n'avait pas été un très grand honnête homme et un très loyal défenseur de la Démocratie et de la Liberté, empêcher, à lui seul, tout son peuple, en dépit de l'ardeur et de l'unanimité de ses sentiments en notre faveur, d'intervenir contre les empires de proie ; et vraiment cette hypothèse, nullement absurde, puisqu'elle s'est réalisée dans d'autres républiques du Nouveau monde, donne à réfléchir sur les dangers de ce pouvoir personnel très fort. Plutôt le règne de l'opinion publique avec ses inconvénients d'instabilité et de nervosité que le règne d'une opinion individuelle, souveraine maîtresse des événements, qu'il s'agisse d'un roi Constantin ou d'un président Irrigoyen !

Quant à l'institution d'une Cour suprême, gardienne de la Constitution, qui est la seconde grande idée de Lysis, elle est également contestable. Ceux qui, comme lui, la demandent en invoquant l'exemple des Etats-Unis, se font une idée peu exacte de cette cour suprême des Etats-Unis ; ce n'est pas une cour unique, ce sont tous les tribunaux qui ont aux Etats-Unis le droit d'apprécier la constitutionnalité des lois, et il suffirait chez nous de donner à la Cour de cassation et au Conseil d'Etat le même pouvoir sous forme de recours pour violation d'un des articles de la Déclaration des droits de l'homme, pour donner satisfaction à ce que le vœu de Lysis et de bien d'autres a de légitime. Quant à créer de toutes pièces une Cour

suprême, qui forcément entrerait en conflit avec le Parlement, si elle voulait user de son pouvoir, ce serait une très mauvaise combinaison. Probablement, d'ailleurs, elle ne servirait à rien ; nos constitutions impériales avaient en ce sens érigé le Sénat en gardien de la Constitution ; or jamais ces Sénats, pas plus celui du premier Empire que celui du second, n'ont cassé une loi.

§

La doctrine politique de Probus se rapproche fort de celle de Lysis sur ce double terrain du pouvoir présidentiel et du pouvoir judiciaire (ceci sauf erreur, Probus a promis de préciser les différences), mais elle ne se contente pas de ces positions politiques ; elle ambitionne encore de « solutionner » toutes les difficultés sociales, et c'est pourquoi il faut lire attentivement le substantiel manifeste qu'il vient de publier sous le titre : **La Constitution syndicale de la France**. Or, tout d'abord, on ne saurait assez louer Probus d'avoir rédigé une véritable proposition de loi dont les articles imprimés en caractères différents forment la trame de l'exposé ; c'est là un acte de loyauté scientifique dont se gardent bien les vulgaires journalistes féconds en à peu près, mais incapables de serrer leurs idées en formules d'application pratique.

L'idée centrale de Probus ici est que des représentants professionnels des Syndicats doivent siéger avec voix consultative à la Chambre des députés, et cette idée est très juste, à condition qu'ils ne siègent pas « matériellement », car ce serait 2 à 300 personnes de plus à joindre aux 600 députés, et l'air deviendrait irrespirable ; trois chambres nationales consultatives d'une centaine de membres chacune siégeant dans des locaux à part arriveraient au même résultat. Une critique plus grave, que je ferai à la conception de Probus, est que la coexistence dans chaque groupe de professions industrielles et commerciales de représentants des ouvriers et employés (au nombre de 3), des directeurs de l'entreprise (au nombre de 2) et des bailleurs de capitaux (au nombre de 1), peut avoir de gros inconvénients. Dans le système que j'ai proposé ces représentants d'intérêts hostiles se trouvent réunis dans une autre Chambre nationale consultative, qui est l'actuel Conseil supérieur du travail amélioré, mais les Chambres économiques ne sont composées que de représentants des Chambres d'agriculture, de commerce et d'arts et manufactures, de façon à ne s'occuper que des intérêts généraux de la production, les difficultés du travail entre employeurs et employés ou entre capitalistes et travailleurs ressortissant à l'autre Chambre. J'ajouterai que la façon dont Probus établit le nombre et la composition des groupes entre lesquels se subdivise chacune des trois grandes classes prévues (agricoles, industrielles-commerciales et fonctionnaires-professions libérales) soulève bien des objections ; le

décret qui doit intervenir dépendra uniquement du Gouvernement, puisque le Comité spécial, dont l'avis sera pris, n'émettra qu'un avis, il ne satisfera donc vraisemblablement personne et laissera la porte ouverte à toutes les combinaisons politiciennes.

Malgré tout, le travail de Probus représente un effort très précieux vers la bonne entente de tous les intérêts opposés. Actuellement il y a dans le monde du travail beaucoup d'ignorance et de méfiance réciproques, beaucoup d'envie et de haine, beaucoup aussi de mépris du droit d'autrui ; la C. G. T. a proclamé le principe que les minorités conscientes et éclairées doivent faire marcher, même par force, les masses ; c'est du pur bolchévisme. Contre ces outrecuidances si dangereuses il faut agir en rendant à leur tour instruites et conscientes ces masses, qui verront alors clair dans le jeu de leurs meneurs. Les coups de force ne peuvent pas plus être admis chez les révolutionnaires que chez les réactionnaires, et contre ces deux ennemis venus des points opposés de l'horizon les démocraties modernes doivent parfaire leur éducation technique et civique, et s'acheminer vers le même idéal par la route de la coopération, de la compétence, de l'énergie laborieuse et de la solidité morale, toutes choses que j'ai appelées en un seul mot la synergie.

§

Le livre de M. H. Pineau, **La France en ordre**, provient des mêmes préoccupations. L'auteur n'est pas encore un chef de parti national, comme Probus et Lysis, mais il ne refuserait pas de le devenir, surtout si ses amis de La Rochelle l'envoyaient siéger à la Chambre prochaine. Son système ne soulève pas les mêmes objections et sur beaucoup de points il se rapproche de celui que j'ai exposé dans *La Nouvelle Cité de France*. M. Pineau, dont les connaissances sont très solides et très étendues (il est docteur en droit et docteur en médecine), propose d'abord une Chambre de 250 membres élue au scrutin proportionnel et pour une durée assez longue, 6, 9 ou 12 ans, 9 ans de préférence ; ces députés ne sont pas rééligibles, et, en fin de législature, ils entrent au Sénat où ils restent indéfiniment. Tout ceci me semble très louable. Le Président est nommé par la Chambre pour le même laps de temps qu'elle, ses attributions sont à peu près les mêmes qu'aujourd'hui, et, contrairement à ce que demandent Lysis et Probus, ce n'est pas lui qui gouverne directement, mais le président du Conseil des ministres, débarrassé de tout portefeuille propre et ayant autorité réelle sur ses collègues, ce qui serait une grande amélioration en effet. Tout en demandant que ce ministère soit stable, l'auteur ne prend pas de précautions contre l'abus des crises ministérielles ; c'est une lacune dans son plan et qu'il faudrait combler, car nulle chose n'est plus importante que la stabilité du pouvoir ; le système du ministère *annuel* que j'ai proposé

l'assure tout en permettant une variété satisfaisante. Je crois donc qu'avec ce correctif et quelques autres le système du Dr Pineau, qui ne bouleverse rien et améliore tout, serait très préférable aux ambitieux changements de Probus et de Lysis.

Cette révision de la Constitution n'est d'ailleurs qu'une partie du livre de M. Pineau, et pour donner une idée de l'étonnante et judicieuse diversité de ses vues il faudrait parcourir à sa suite toute notre organisation administrative et fiscale et tout notre fonctionnement hygiénique et économique. Sur presque tous les points je me trouve d'accord avec lui ; je pense comme lui qu'il faudrait par exemple donner au jury le droit de se prononcer expressément sur la peine, faciliter l'expropriation pour cause d'utilité publique très largement entendue, transformer en taxe d'abonnement l'impôt sur les mutations immobilières, régulariser l'organisation des syndicats, des œuvres d'éducation professionnelle et civique, des sociétés de crédit, je pourrais continuer longtemps l'énumération ; mais de brèves phrases sur des réformes dont chacune voudrait un petit chapitre sont forcément arides et peu claires ; les spécialistes iront les étudier dans le livre même de l'auteur ; je me borne à noter, pour donner une idée de la variété de ses études, que plusieurs chapitres de son livre sont consacrés à l'industrie hôtelière, à l'industrie thermale et aux détails d'organisation d'une station thermale parfaite ; ce sont là sans doute préoccupations secondaires par rapport aux grandes questions de la natalité, de la moralité ou de la stabilité des pouvoirs publics, mais nullement négligeables, et ses observations devraient être lues par tous ceux qui s'intéressent à la remise en parfait état de la France touristique et thérapeutique.

§

Les livres sur la Reconstruction générale de la France sont innombrables, mais il faut se borner. Pour en finir avec eux je citerai le dernier ouvrage de Georges Deherme, **Penser pour agir**. Les quelques lignes qu'il porte en frontispice sont d'une judiciaire parfaite : « Vouloir ! agir ! clame-t-on de toutes parts. Oui, mais préalablement penser. L'action efficace, organique, n'est pas que du mouvement. L'agitation est stérile sinon nocive. Il faut une base et un but. » C'est cette base et ce but que l'auteur s'efforce de préciser dans ce nouveau livre où l'on trouvera la substance des diverses publications du groupe Auguste Comte, que j'ai déjà eu l'occasion de signaler ici. On ne peut qu'être d'accord avec Georges Deherme sur le *but* qui est le progrès, le bonheur général, la grandeur de la patrie, l'amélioration de l'être humain. Et la *base* qu'il propose est large, solide et stable, puisqu'elle consiste dans l'ordre, la discipline, le travail, la dignité morale. Si l'auteur ajoutait à ces qualités un peu plus de bienveillance, et de confiance, un peu plus de goût de la liberté

de crainte de l'autorité (*initium sapientiæ*, on le sait !) ou tout implement un plus de bonne humeur, il atteindrait le summum e la sagesse. Prévoir et prédire les catastrophes, même en invectivant eux qu'on croit qui les rendent possibles, n'est pas le meilleur moyen e les prévenir. L'optimisme *voulu* est la première qualité du on citoyen comme la confiance voulue celle du soldat. Et puis les ines renfrognées sont si fâcheuses ! et les sourires si agréables !

MEMENTO. — Gilles Normand : *La Rénovation française. France au travail ! La Terre. L'Usine. Le Magasin.* Perrin, 5 fr. L'auteur serait-il le petit ls du grand Bourgeois censitaire si admirablement peint en pied par ictor Hugo dans *les Misérables* ? Du moins a-t-il marché avec son temps t n'y a-t-il rien de grave à reprendre dans ses très louables exhortations u travail. Le livre est écrit avec verve et sous forme d'échange de vues eut-être un peu prolongé entre l'auteur et sa cuisinière Manou. Mais de ette façon il atteindra plus sûrement le grand public que des considérations plus graves auraient peut-être effrayé. — *La vie chère et la santé. omment nous alimenter.* Bernard Grasset, 1.50. Ce petit livre, dû à la ollaboration de divers médecins et hygiénistes, devrait également être lu ar beaucoup de gens. Il ne faut pas plaisanter avec Messer Gaster, et ignorance en matière d'alimentation est vraiment aussi générale que déplorable. On devrait rayer les trois quarts de ce qu'on enseigne dans les écoles rimaires et y substituer de petits livres dans le genre de celui-ci ! — ermain Martin : *Les Problèmes du Crédit en France.* Payot, 4.50. Encore n de ces livres que je suis navré de ne pouvoir que signaler, si faible est place dont je dispose ! L'auteur, correspondant de l Institut et professeur e la faculté de droit de Montpellier, est un des spécialistes les plus qualifiés, et ce qu'il dit sur l'Epargne, support du crédit, sur notre système ancaire et sur les problèmes financiers d'après-guerre, devrait être lu et édité par tous ceux qui se préoccupent de notre avenir économique. Il a ison de prôner un nouveau saint-simonisme qui seul peut nous sauver ut en nous débarrassant de ce vieux marxisme dont un certain nombre de ots ou d'ignorants, peut-être pis, s'obstinent à nous chanter les louanges. t à ce propos je signale dans *l'Europe nouvelle* du 7 juin dernier, revue ont on ne suspectera pas la tendance, le décisif article de Léon Polier sur seconde faillite du marxisme. Malheureusement il y a des habiles qui nt plus de deux fois faillite ! — Garcia Calderon : *Le Dilemme de la guerre,* rasset, 3.50. Un beau livre et dont il faut être reconnaissant à l'auteur, spano-américain dévoué à la France. Il oppose avec raison le Testament lemand, militarisme et bigotisme, au Testament occidental imprégné de ison, de charité et d'optimisme. Et ce serait le cas de chanter comme ns le *Tantum ergo* : que l'Ancien Testament fasse place au Nouveau ! *Et ntiquum documentum novo cedat ritui !* Les dernières pages de M. Garcia alderon sur la France et sur Paris, capitale du monde en tant que forteesse de la raison, sont profondément émouvantes pour nous Français. mais la France n'a été plus respectée, admirée et aimée qu'en ce temps-ci. uisse-t-elle ne pas déchoir ! — Marcel Berthellot : *La Démocratie et la uerre après la paix,* Grasset, 1.50. Si tous les Français pensaient comme . Berthellot, le salut serait certain. Ces quelques pages écrites au service

de la liberté ordonnée, saine et probe, sont un bréviaire de vertu civique et de piété civilisatrice. — Abbé Eugène Grisolle : *Le Bon Combat*, Bloud et Gay, 3.5o. C'est un recueil d'articles écrits pour le « Comité catholique de propagande française à l'étranger » dont l'auteur était secrétaire général. C'est en dire la haute signification et la grande valeur patriotique ; les articles de ce genre ne sont pas de ceux que l'actualité entraîne ; on les lira toujours, car jamais ne se perdra le souvenir de ces années de sacrifice et de gloire. Le livre est dédié à la mémoire d'un vaillant soldat, le commandant Demougeot. — Abbé Beaupin : *Les catholiques et l'après guerre*. Bloud et Gay. De sages pensées que tous les catholiques devraient lire et approuver : « Créer une atmosphère de mépris et de dénigrement, c'est à la longue diminuer l'autorité et avilir les fonctions. » Et encore : « Ne soyons pas des négatifs à la manière de ces journalistes qui ne comprennent la presse que comme un moyen de taper sur ceux qui ne partagent pas leurs idées et pour lesquels c'est un axiome que l'adversaire ne peut rien faire de bon. » — Paul Gsell : *Débourrons les crânes. Le problème politique étudié*, Cottiers, Tours. L'ouvrage est nettement en faveur de la solution royaliste, mais comme l'auteur expose sa thèse avec bonne foi et courtoisie, son livre sera lu avec intérêt par tout le monde. — Pierre Dugave : *La Trinité sociale*, Berger-Levrault, 3.5o. Cette trinité sociale, c'est la Liberté individuelle, la Solidarité et le Principe régulateur. Soit. Ce n'est pas très différent de l'ancienne trinité Liberté, Egalité, Fraternité, ni de la trinité positiviste : Ordre, Progrès, Dévouement. D'ailleurs toutes ces triades sont également respectables, et les considérations de M. Dugave sont pleines de prudence, encore qu'on puisse trouver bien sévère son appréciation sur le suffrage universel : une conception malheureuse qui est venue avant son heure. Faisons crédit à tout le monde, même au « dernier des fifres », comme nous disons dans le Midi, pays des farandoles où les fifres ont leur importance d'ailleurs. — Maurice Bouchor : *Programmes de réunions civiques et familiales*, 2e série, Ministère de l'Instruction publique. Cette 2e série comprend cinq programmes de réunions : Hommage à la Belgique, à l'Angleterre, à l'Italie, aux Etats-Unis et glorification du 14 juillet, la prise de la Bastille étant, bien entendu, idéalisée, car l'événement en lui-même soulève quelques critiques. Ces programmes sont de petits chefs-d'œuvre de tact, de soin, de goût littéraire, et on ne peut qu'être plein d'admiration pour le très grand poète Maurice Bouchor, qui se consacre avec un désintéressement si magnanime à l'œuvre d'élévation morale de notre jeunesse scolaire.

HENRI MAZEL.

QUESTIONS ÉCONOMIQUES.

LA LOI DE HUIT HEURES. — L'application de la loi de huit heures soulève quelque émotion dans le monde du travail ; il n'est peut-être pas sans intérêt de l'étudier un peu, avant que le règlement d'administration publique soit intervenu, afin que l'on se rende compte des solutions qui seront apportées à certains problèmes.

L'incommensurabilité de l'année tropique avec le nombre des jours

e la semaine, qui donne 52, 1773 semaines par année civile, fait ue le nombre des jours ouvrables varie chaque année. Le nombre es dimanches est de 52 ou 53, et sur les huit jours fériés légaux ctuels, il en est cinq qui, revenant à date fixe, tombent un jour uelconque de la semaine et se confondent parfois avec un dimanche. l faut tenir compte aussi des jours semi-fériés que l'usage a établis, es ponts, au sujet desquels il y a désaccord entre patrons et ouvriers.

Pour examiner tous les cas possibles qui se passent dans une période de 28 ans, nous les présentons dans le tableau suivant, qui donne les jours de la semaine où tombent les cinq fêtes à date fixe pendant les 28 premières années du siècle et qui s'appliquera sans changement jusqu'à l'année 2099 inclus.

Millés.	1 Janv.	14 Juil.	15 Août	1 Nov.	25 Déc.	JOURS fériés	JOURS ouvrables
1901	Mar	**Dim**	Jeu	Ven	Mer	61	304
2	Mer	Lun	Ven	Sam	Jeu	61	304
3	Jeu	Mar	Sam	**Dim**	Ven	61	304
1904	Ven	Jeu	Lun	Mar	**Dim**	61	305
5	**Dim**	Ven	Mar	Mer	Lun	61	304
6	Lun	Sam	Mer	Jeu	Mar	61	304
7	Mar	**Dim**	Jeu	Ven	Mer	61	304
1908	Mer	Mar	Sam	**Dim**	Ven	61	305
9	Ven	Mer	**Dim**	Lun	Sam	60	305
10	Sam	Jeu	Lun	Mar	**Dim**	60	305
11	**Dim**	Ven	Mar	Mer	Lun	61	304
1912	Lun	**Dim**	Jeu	Ven	Mer	60	306
13	Mer	Lun	Ven	Sam	Jeu	61	304
14	Jeu	Mar	Sam	**Dim**	Ven	61	304
15	Ven	Mer	**Dim**	Lun	Sam	60	305
1916	Sam	Ven	Mar	Mer	Lun	63	303
17	Lun	Sam	Mer	Jeu	Mar	61	304
18	Mar	**Dim**	Jeu	Ven	Mer	61	304
19	Mer	Lun	Ven	Sam	Jeu	61	304
1920	Jeu	Mer	**Dim**	Lun	Sam	59	307
21	Sam	Jeu	Lun	Mar	**Dim**	60	305
22	**Dim**	Ven	Mar	Mer	Lun	61	304
23	Lun	Sam	Mer	Jeu	Mar	61	304
1924	Mar	Lun	Ven	Sam	Jeu	62	304
25	Jeu	Mar	Sam	**Dim**	Ven	61	304
26	Ven	Mer	**Dim**	Lun	Sam	60	305
27	Sam	Jeu	Lun	Mar	**Dim**	60	305
1928	**Dim**	Sam	Mer	Jeu	Mar	61	305

Il résulte de ce tableau que :

1° Dans les années communes commençant un lundi et un mercredi et dans les années bissextiles commençant un samedi, aucun jour férié ne tombe un dimanche et que toutes les autres années, il n'y en a qu'un qui tombe le dimanche ;

2° Dans une même année aucune de ces cinq fêtes ne tombe le même jour de la semaine ;

3° Sauf l'année bissextile commençant un jeudi qui n'en a point,

il y a chaque année au moins un et au plus deux ponts aux fêtes qui tombent un mardi et un vendredi ;

4° Sauf les trois années bissextiles commençant par lundi, samedi et jeudi, qui ont 306, 303 et 307 jours ouvrables, toutes les autres en ont 304 ou 305 ;

5° L'année moyenne renferme 304, 46 jours ouvrables, si l'on tient compte des ponts, et 305,89, si l'on n'en tient pas compte; les ponts ne représentent pas un jour et demi par an, et les employeurs qui les refusent ne s'en sont, pour la plupart, pas rendu compte.

Quant à ceux qui entendent récupérer les jours fériés légaux par des heures supplémentaires non payées, ils violent l'esprit de la loi et commettent une mauvaise action : ils volent le salarié au mois.

Des patrons ont élevé la prétention d'augmenter le nombre d'heures en été, en les compensant par une diminution égale en morte saison, l'hiver. Ils violent non moins formellement la loi, qui a eu pour but de supprimer l'exploitation de l'ouvrier par le surmenage et tentent de faire l'économie d'heures supplémentaires, payées à un tarif plus élevé. On ne voit pas, si leur interprétation était admise, pourquoi ils n'imposeraient pas douze heures en été et quatre heures seulement en hiver ; ce serait plus avantageux aux patrons dans certaines industries, mais le résultat, voulu par le législateur, serait odieusement méconnu, au préjudice de la santé de l'ouvrier.

Si l'on tient compte du fait qu'il est bien rare que dans l'année aucune circonstance exceptionnelle, aucune indisposition ne fasse perdre à l'ouvrier quelques journées, qu'il est de toute justice que le salarié puisse disposer de quelques journées de repos consécutives ; qu'en tout temps l'employé et sa famille mangent, s'habillent et payent leur loyer ; qu'il serait désirable qu'une règle invariable et d'un calcul facile fixât la durée du travail obligatoire, nous pensons avoir le droit d'exprimer le vœu que le nombre des jours ouvrables soit fixé *ne varietur* à 300, qui correspondent à 2.400 heures par an et à 25 jours et 200 heures par mois, avec faculté pour l'ouvrier de prendre, quand il lui plaira, en une ou plusieurs fois, les jours de congé (3 à 7, en grande majorité 4 ou 5) auxquels il aura droit chaque année.

Je n'ai en vue ici que la fixation de la durée normale du travail, à laquelle il y aura nécessairement des dérogations, que le moment n'est pas venu d'envisager, notamment la question si complexe des congés de toute nature. La participation aux bénéfices modifierait sans doute les revendications ouvrières à cet égard.

Au point de vue des salaires, la diminution de la durée du travail ne doit pas entraîner leur réduction, c'est parfaitement juste; au moment où la cherté de la vie prend des proportions excessives, il serait inique de diminuer les salaires d'autant plus que l'employeur

a toute liberté pour augmenter ses prix de vente. Mais on tourne dans un cercle vicieux ; l'augmentation de la cherté de la vie et celle des salaires sont causes réciproques l'une de l'autre, avec d'autant plus de raison que la diminution de durée du travail entraîne celle de la production.

Le mal est-il sans remède et verrons-nous l'ascension de tous les prix continuer indéfiniment ? On peut croire que le rétablissement de la libre concurrence ramènera l'équilibre. Il n'en est rien, ou du moins il n'en sera rien de longtemps, car ce n'est pas en peu d'années que la diminution de la main-d'œuvre, résultant de la guerre, sera récupérée. Il faudra peut-être un demi-siècle, surtout si l'on tient compte de l'insuffisance de la natalité.

Le mal n'est pourtant pas sans remède, il y en a un : la participation aux bénéfices de l'industrie et du commerce de tous les employés et ouvriers, au prorata de leurs salaires perçus dans l'année. Lorsque l'on considère que dans la plupart des objets manufacturés courants le capital et le travail entrent à peu près également dans le prix de vente de la marchandise, on voit immédiatement qu'en toute stricte justice, les salaires payés et le capital rémunéré de ses intérêts et amorti, les bénéfices nets doivent être partagés par moitié entre le capital et le travail. Là seulement est le salut; la solution de la question sociale et le relèvement économique de la France en dépendent, car l'ouvrier travaillant désormais pour son propre compte fournira le maximum d'efforts. Une usine célèbre qui a distribué ainsi cinquante millions à ses ouvriers en est la preuve.

Je ne veux pas rechercher les motifs qui s'opposent à l'adoption de cette réforme, qui s'imposera dans un avenir prochain, espérons-le, tous ces motifs sont inavouables. Il n'y en a qu'un qu'on invoquera peut-être, le secret des affaires. C'est un sophisme: les affaires loyales et honnêtes n'ont pas besoin du secret absolu ; ce secret n'existe d'ailleurs jamais : les sociétés par actions ne cachent pas leurs dividendes. La vérité, c'est que du jour où l'industriel et le commerçant seront obligés de produire leurs livres et leurs comptes devant une commission de contrôle, qu'ils ne pourront plus les falsifier sans encourir les peines du crime de faux, ils ne pourront plus échapper à l'impôt. On ne verra plus alors des mercantis, qui ont gagné des millions pendant la guerre, présenter des livres en déficit. Mais, en revanche, quel bénéfice pour la moralité publique et pour l'Etat et quel soulagement pour le contribuable, qui ne payera plus, comme aujourd'hui, pour le fraudeur !

J'ai parlé en passant de l'insuffisance de la natalité, qui devrait être la plus grande préoccupation de l'heure actuelle et dont on ne parle plus guère. Elle ne se relèvera que lorsqu'on aura changé les lois anti-sociales qui détruisent la France depuis un siècle. Suppri-

mée l'expropriation du paysan et du petit propriétaire ; supprimés les partages et les licitations de la maison paternelle et du champ, qui fait vivre la famille, et de l'établissement industriel ou commercial ; supprimée la recherche de la paternité et de la maternité, qui fait 200.000 victimes par an, et rétablis les tours, la natalité remontera immédiatement et rapidement... Je ne veux pas m'arrêter sur ce sujet, étranger ici, je veux seulement signaler le rapport de la natalité avec la question des salaires.

La fixation d'un salaire minimum est plus que jamais nécessaire aujourd'hui ; ce salaire doit être basé sur les nécessités de l'existence de la famille et non de l'individu isolé, car c'est la famille et non l'individu qui constitue l'unité sociale. Il faut donc le fixer pour chaque métier à la somme nécessaire à l'entretien de six personnes, dont quatre enfants, en stipulant que le chef de famille subira une réduction d'un dixième par chaque personne en moins à sa charge et que le montant total de cette réduction sera versé par l'employeur directement à une caisse générale de retraites. Le célibataire ne touchera que la moitié de ce minimum familial, mais l'employeur n'aura aucun intérêt à le préférer au père de famille.

Enfin à travail égal, lorsqu'il ne s'agit pas d'un déploiement de forces musculaires ou de fatigues incompatibles avec son sexe, la femme doit être payée au même prix que l'homme, car lorsque le père manque, la femme et les enfants mangent autant que lorsqu'il était là.

Si l'adoption de ces diverses mesures ne peut pas sembler prochaine actuellement, leur heure viendra : elles s'imposeront, car elles sont l'avenir et nous ne pouvons qu'exprimer le souhait le plus ardent de les voir réaliser au plus tôt.

A. C.

ÉDUCATION PHYSIQUE

La cause est entendue ! La rubrique « sports ou athlétisme » prend un développement de plus en plus grand dans la mise en page de nos grands quotidiens. Mais tous ceux qui travaillent sérieusement et sans hâblerie pour la cause de l'éducation physique savent très bien que la question de la culture physique obligatoire avec l'instauration et divulgation d'une méthode nationale pour nos écoles n'avance guère... Et pourtant, c'est sur le terrain de l'éducation physique de l'enfance que doit être placée la question, et comme le résume parfaitement cette phrase lapidaire du Docteur Tissié : « La solution de l'éducation physique est à l'école et non à la pelouse. »

Le 22 mars 1904 Maurice Berteaux, alors ministre de la Guerre, demandant la constitution d'une commission interministérielle pour

l'unification des méthodes de gymnastique, écrivait : « Les procédés d'éducation physique qui existent actuellement dans l'armée, dans l'université et dans les sociétés de gymnastique présentent entre eux des différences notables. Il importe d'unifier ces procédés et de mettre de la suite dans cette partie si importante de notre éducation nationale. » Voilà donc bien diagnostiqué le mal dont nous souffrions en 1904. Hélas ! il n'a pas suffi de diagnostiquer le mal pour le guérir et je crois bien qu'il a empiré depuis en ce qui concerne nos établissements d'enseignement secondaire. Dans les écoles primaires, par contre, un effort très sérieux a été fait pendant la guerre. Je me permets de porter ce jugement parce que j'ai sous les yeux des lettres de pères de famille — de ceux qui songent à cultiver en même temps le moral et le physique de leurs enfants — et tous regrettent que dans nombre de nos lycées et collèges nous en soyons encore au gymnase poussiéreux, hermétiquement clos où quelques « as » se disloquent aux anneaux sous l'œil admiratif de la majorité qui renonce d'avance à tenter l'expérience. C'est donc à cela qu'ont abouti les vœux formulés par les diverses commissions qui ont opéré ces dernières années et qui ont toujours inscrit en tête de leurs rapports la phrase suivante :

« L'éducation physique fait partie de l'enseignement. »

Ne nous décourageons pas ! J'ai ouï dire qu'une loi sur l'instruction physique obligatoire était déposée sur le bureau de la Chambre par l'honorable Henry Paté, qui, mieux que personne, connaît toute l'importance du rôle que peut jouer la culture physique raisonnée dans l'amélioration de la race et la régénération du pays.

« La race peut être relevée en dix ans par la méthode et par les compétences », dit le Dr Tissié, dans son dernier ouvrage *l'Education physique de la Race*. Donc votons bien vite cette loi et surtout, si nous ne voulons pas qu'elle reste inopérante, attachons-nous, dès sa promulgation, à réaliser les deux conditions absolument indispensables pour sa réussite :

1° Faire l'union sacrée sur une méthode qui devienne la méthode française officielle. Cette méthode donnera à l'éducation physique féminine la place d'honneur et son application sera suivie avec soin par nos grands maîtres en éducation physique pour qu'ils puissent provoquer, en temps utile, les modifications imposées par l'expérience ;

2° Créer un cadre d'instructeurs des deux sexes vraiment à la hauteur de leur tâche et jouissant des avantages et du prestige nécessaires pour le mener à bien. Nous pouvons dire, sans crainte d'être taxé de pessimisme, que le professeur d'éducation physique qui possède les qualités requises, c'est-à-dire est à la fois « pédagogue, soldat et psychologue », est actuellement personnage difficile à ren-

contrer. Or, la méthode ne vaut que par la qualité de ceux qui sont responsables de son application.

En ce qui concerne les méthodes, leur nombre est infini. Il est vrai qu'on donne trop facilement le nom pompeux de méthodeà des moyens, des systèmes, des procédés de gymnastique qui ne se différencient d'une méthode type que pār des modalités d'application tenant soit à l'emploi d'appareils spéciaux — par exemple : appareils de résistance ou exerciseurs en caoutchouc, massues ou mils, — soit par l'introduction d'un rythme, d'une cadence gymnastique rythmique et callisthénique, — soit par la répétition très fréquente de certains mouvements localisés — gymnastique segmentaire...

Ayant été moi-même victime du microbe qui nous pousse à avoir chacun « notre méthode », j'espère que les créateurs de ces divers procédés me pardonneront si je me permets de dire qu'on peut actuellement ramener les méthodes existantes à trois types :

1° La gymnastique suédoise, éducative et scientifique, dont la formule « rationnelle, physiologique et constitutive est : La Force par la Santé » ;

2° La gymnastique naturelle ou sportive dont Hébert est le grand divulgateur ;

3° La méthode d'agrès de Jahn Amoros, plus connue en France sous le nom de méthode allemande.

Je ne veux pas ici faire l'historique de ces méthodes et prendre parti dans les discussions qui consistent à établir que la méthode de Ling est une adaptation des méthodes chinoises de Kong Fou, pratiquées il y a 2.000 ans, et que la méthode naturelle et sportive n'est que la copie des programmes d'athlétisme des Grecs et des Romains. Cette discussion n'apporterait aucun élément utile pour la conclusion que je veux tirer. Mais, ce qu'il est peut-être utile de dire, c'est que toutes ces méthodes, dans leur application, empiètent fort les unes sur les autres, lorsqu'il s'agit de poursuivre l'entraînement de jeunes gens normaux, déjà formés, ayant pratiqué régulièrement pendant leur enfance la culture physique. Je reviendrai sur ce point tout à l'heure en parlant de l'éclectisme que devra nécessairement s'imposer la méthode nationale ; mais je veux auparavant dire qu'il est regrettable que la méthode allemande soit encore à peu près la seule pratiquée dans notre enseignement secondaire. Cette méthode est à condamner entièrement, tout au moins pour les enfants et les adolescents. Tout d'abord, ce n'est pas une méthode de plein air et ce reproche suffirait déjà à la faire condamner. De plus elle exige un travail non dosé, irrégulier et toujours violent. Chez l'enfant, les os encore mous, les masses musculaires en pleine formation donnent à toute la charpente une plasticité, une malléabilité extrême qui permettront de faire des merveilles avec des exercices rationnels

mais aussi de produire des déformations irrémédiables par des mouvements mal dirigés. Le cœur, les poumons, tous les organes, sont constitués par des tissus jeunes, c'est-à-dire à la fois actifs et fragiles. Et c'est à ces enfants, dont la susceptibilité organique est extrême, qu'on demande de pratiquer les barres fixes, le trapèze, les anneaux, qui exigent un effort toujours violent, souvent d'une violence insoupçonnée par le professeur lui-même. Les méfaits qui en résultent sont signalés dans les ouvrages des médecins s'occupant sérieusement de la culture physique. Et pourtant, on continue ! Il est vrai qu'il est tout aussi coupable de laisser les mêmes enfants pratiquer librement certains jeux sportifs à compétition qui les obligent à fournir pendant 90 minutes un effort de course et de lutte dont la violence continue ne peut vraiment pas laisser le cœur suivre son développement normal. Et, c'est là une critique de la méthode sportive appliquée intégralement chez les enfants que je ne fais qu'après avoir jugé moi-même de certains résultats déplorables.

C'est aussi après avoir constaté les résultats néfastes obtenus par de pareils procédés que le Dr Ruchaud demandait, en 1913, que, dans les écoles militaires préparatoires, le foot-ball association et le rugby ne puissent être pratiqués que par les groupes des forts des 1re et 2e années, et encore sous une surveillance étroite, sans comporter de match. On trouvera également dans le dernier ouvrage du Dr Tissié une statistique édifiante sur ce sujet...

Cette critique de l'application de certaines méthodes dans les écoles a surtout pour but de montrer que le choix d'une méthode pour l'enfance est chose très délicate et que l'exclusivisme ne saurait donner une solution logique.

On a surtout reproché à la méthode de Joinville, qui est actuellement pratiquée avec succès dans nombre d'écoles primaires, et en particulier a donné de sérieux résultats dans beaucoup d'écoles de filles, d'être trop éclectique. Je crois plutôt que cet éclectisme est une qualité. Une méthode pour l'enfance doit être une méthode de plein air. Là-dessus nous sommes tous d'accord. Elle doit être également très attrayante. C'est pour cela que la méthode sportive avec ses jeux et ses exercices à compétitions doit prendre une grande place. Mais comme elle doit pouvoir s'appliquer à tous, aux forts comme aux faibles, aux maladifs comme à ceux qui bénéficient d'une forte complexion, elle doit être éducative et corrective. Aussi, je crois pouvoir dire que, même parmi les éducateurs — d'ailleurs sincères — qui ont sonné le glas de la suédoise pure, beaucoup restent convaincus que cette méthode est assise sur des bases scientifiques trop solides pour pouvoir être éliminée complètement de la méthode pour l'enfance.

Eh oui, nous savons bien que si les Suédois ont pu exhiber dans

les olympiades d'excellents athlètes,c'est qu'ils ne s'étaient pas bornés à pratiquer uniquement leur leçon type de suédoise,mais qu'ils avaient, eux aussi, largement pratiqué la méthode sportive, tout au moins comme couronnement de leur instruction. Ils n'ont d'ailleurs nullement l'intention de se défendre de ce reproche. La culture physique est une chose. L'entraînement sportif est autre chose.

Toutes ces constatations ne font que confirmer ce que je disais plus haut, à savoir que la méthode doit être éclectique et que le salut n'est pas,une fois de plus, dans les solutions extrêmes, mais dans la solution moyenne. Un vieux professeur de sciences,qui aime son métier et ses élèves, m'écrit,après lecture de la chronique passée au *Mercure* du 1er mai : « J'ai lu avec le plus vif intérêt l'article que vous avez passé au *Mercure* et j'en retiens la fin pour la bonne bouche : l'effort équilibré, la juste moyenne entre les muscles et les facultés intellectuelles... Là est la sagesse dans le *ne quid nimis* des anciens. Raison capitale pour que vous ne soyez pas entendu... le bon sens est classé et muni de sa fiche, c'est le plus vil des réactionnaires...» Eh oui, il est entendu qu'en France nous aimons nous ranger dans les partis extrêmes et que « l'Union Sacrée » paraît ne devoir être que de courte durée. Et pourtant, en éducation physique, je continue à la prôner et crois,dur comme fer, que la meilleure méthode d'éducation physique à donner à nos enfants doit être un amalgame de la méthode suédoise et de la méthode sportive.

Je n'insiste pas sur cette question. L'heure ne devrait plus être aux discussions sur la valeur de telle ou telle méthode. De ces discussions entre les fervents des diverses méthodes qui, il faut bien le reconnaître, apportent tous de sérieux arguments à l'appui de leur thèse, il ne sort rien de vraiment profitable. Il en est de même de certaines statistiques qui n'impressionnent que ceux qui ignorent qu'elles ont été établies à la suite d'expériences portant toujours sur un nombre très limité de sujets évoluant d'ailleurs dans un milieu spécial. Avant d'établir des statistiques, il faudra d'abord diffuser une méthode et la faire appliquer dans tous les milieux et à tous les âges. Qu'on nous donne vite, bien vite, *la méthode française*. Lorsqu'elle sera appliquée par tous et d'une façon judicieuse (je reviendrai dans un prochain article sur la question des instructeurs), nous aurons vite fait de voir ses faiblesses, ses inconvénients et d'y apporter les modifications indispensables.L'usage amène le progrès. La guerre a fait faire à l'aviation des progrès immenses parce qu'on a dû se servir d'appareils divers, par tous les temps, dans toutes les circonstances, avec des charges extrêmement variées...

Le *Fait de la Semaine* constatait dans son numéro de mars 1913,à propos de l'éducation physique : « Il n'y a pas encore, hélas,d'opinion publique sur la question, nous voulons dire de ces grands courants

d'idées et d'instincts qui obligent les pouvoirs à prendre une décision pratique, à créer des institutions ou des réformes... » Tout vient à son heure et il faut reconnaître qu'actuellement le courant existe, même très puissant ; mais il est à craindre que, ne trouvant pas une force intelligente qui puisse le canaliser, le diriger, il se borne à déferler dans tous les sens, faisant beaucoup plus œuvre destructive qu'œuvre créatrice.

RENÉ BESSE.

LES REVUES

La Revue intellectualiste : Hommage à M. Paul Adam. — *La Revue hebdomadaire :* les Chinois, d'après M. A. Duboscq. — *La Revue mondiale :* la « Loma », projet de mimique universelle. — *La Nouvelle Revue française :* son but présent ; une vue de M. André Gide sur l'Allemand. — *La Minerve française :* un poème de M. Léo Larguier. — Memento.

La Revue intellectualiste (Rédaction : M. G.-A. Masson, 25, rue Boislevent, Paris) a inauguré sa publication par un « cahier consacré à Paul Adam ».

Paul Adam est, dans notre temps, un homme de la Renaissance, synthétisateur de connaissances et d'émotions. Il a, de ces hommes d'autrefois, la hardiesse souveraine, la grande allure, le faste intellectuel, le désir et le sens de la fusion des formes interchangeables des arts, l'ivresse lucide de créer, l'aisance dans la complexité, la puissance de travail et l'ambition d'embrasser toutes choses pour trouver l'Unique. Ce sont là jeux de prince. Il s'est placé d'emblée au point de vue le plus altier, exigeant tout de soi et concevant notre profession comme une noblesse, un sacerdoce, un honneur. C'est par là, même en dehors de son œuvre, qu'il a été et reste un fier exemple. Il faut le placer parmi les très rares qui dominent les mesquineries de l'époque et de la mode, ont un grand idéal, le servent et l'affirment. Cela s'est certifié dès ses débuts, avant même qu'on pût savoir qu'il oserait, après Balzac, Zola et Péladan, le dernier grand cycle de fresques écrites en un temps où la division du travail a morcelé la littérature autant que la science. Le symbolisme voyait à peine ses premières tentatives accueillies par cette hostilité des médiocres qui est l'éternel brevet de talent des novateurs, que Paul Adam avait déjà publié coup sur coup dix romans variés et superbes dont les défauts eux-mêmes étaient pleins de feu, et dont chacun contenait assez d'idées, d'élans, de trouvailles pour dépiter les rivaux et tenter les voleurs. Il encourait déjà le reproche d'avoir trop d'idées, le seul que ceux qui en manquent aient jamais pu lui faire en l'honorant inconsciemment. Puis il passa pour un homme n'ayant pas la place qu'il méritait : mais quand tout le monde dit cela d'un homme, celui-là a une place grande et belle, infiniment plus enviable que si tout le monde s'accordait à dire que la place qu'il occupe n'est pas méritée. Et enfin Paul Adam devint un maître de la jeunesse, et elle s'aperçut alors qu'il était encore aussi jeune qu'elle : et il est parvenu dans l'âge mûr à faire, de l'assentiment universel, figure de grand Français.

La page qu'on vient de lire est de M. Camille Mauclair. Elle

exprime à souhait l'opinion que les vrais lettrés de ce temps peuvent avoir du romancier de *la Force* et du critique aigu des mœurs qui a donné *Les lettres de Malaisie*. Il y aurait un curieux travail à faire sur *La bataille d'Uhde* : le livre étudié en fonction des événements militaires de ces derniers ans. On pourra vanter de riches dons d'artiste chez M. Paul Adam. Son intelligence les domine tous. Si beaux soient ses livres, peut-être leur est-il supérieur encore. Il est socialement inventif. Tels articles de sa plume, au cours de la guerre, ont répandu des idées qu'il aurait pu appliquer, si le gouvernement avait su appeler tous les hommes de valeur à le seconder. Par principe, l'écrivain est écarté des affaires publiques. Ceux qui les conduisent, ou plutôt les suivent, redoutent en lui l'observateur qui doublerait toujours le conseiller.

Le mot de Gourmont est toujours actuel : « Paul Adam est un spectacle magnifique. » S'il entre à l'Académie, — ce qu'il faut souhaiter, puisque sa candidature est un fait et puisque son roman : *Stéphanie*, l'a devancée par un gage, — la vieille maison des vieillards de tout âge sera singulièrement rajeunie et il y pourra agir en faveur des Lettres libres, de la nouveauté et de l'audace.

Sur le style de M. Paul Adam M. J.-H. Rosny aîné émet ces justes constatations :

C'est un style original. On le reconnaît bien parmi les styles contemporains et il ne rappelle pas le style des ancêtres. Cela ne signifie pas qu'il ne porte pas l'empreinte de tels maîtres. Mais il faut être un barbacole très naïf pour croire qu'il puisse exister une manière d'écrire absolument neuve : Chateaubriand se raccorde à Rousseau, à Bossuet et à bien d'autres ! Flaubert n'a pas lu en vain Chateaubriand, Shakespeare, Hugo, même Lamartine, etc. Le vers et la prose de Hugo sont très composites, et reflètent des influences multiples. Baudelaire, si original dans l'ensemble, fait souvent de véritables devoirs de style où se reflètent maints précurseurs. On retrouverait de même dans Paul Adam des influences salutaires ou indifférentes, encore que cet écrivain ait une manière d'écrire aussi originale qu'Hugo, Chateaubriand, Flaubert.

§

Je me souviens [d'] avoir fait demander à un homme du peuple, dans un quartier excentrique de Pékin, ce qu'il pensait de la guerre. C'était en octobre 1918.

— De quelle guerre ? demanda-t-il.

On précisa.

— Je ne lis pas les journaux, répondit-il, et n'en ai pas entendu parler.

Cela, M. André Duboscq le rapporte dans « Les Chinois », un article très intéressant que publie **La Revue hebdomadaire** (14 juin). Avant octobre 1918, environ un an plus tôt, un directeur de journal parisien donnait pour consigne à son rédacteur en chef

de faire son journal « comme s'il n'y avait pas la guerre... sauf le communiqué, bien entendu ». L'insouci d'un Chinois du peuple quant à l'énorme convulsion de l'Occident est tout à fait normal. La Chine lettrée s'est au contraire fort intéressée au conflit des races européennes. Si la délégation chinoise a refusé de signer le traité de Versailles, c'est un fait d'importance capitale. Il permet de croire que l'Allemagne cherchera à récupérer en Asie l'influence qu'elle n'a plus en Afrique et que ses émissaires ont accompli déjà de bon travail dans cette voie.

C'est affaire aux Chinois, — écrit M. A. Duboscq, — de régler entre eux leurs querelles intestines, mais il faut que l'Europe et l'Amérique sachent d'une part à quel point le chaos politique de la Chine sera gênant pour elles, le jour prochain où, une fois la paix d'Europe signée, elles voudront développer leurs rapports économiques avec ce pays laborieux ; d'autre part elles ne peuvent ignorer que de bons esprits, parmi les Chinois, sollicitent ouvertement leurs conseils et leur appui pour arranger leurs propres affaires.

La Chine, de son côté, doit bien comprendre que ce n'est pas sa politique intérieure, telle que nous la voyons présentement, politique de partis s'il en fut, qui l'aidera à faire face aux dangers du dehors. Le voisinage immédiat d'un peuple avide et insatiable, qui malgré tout l'inquiète, devrait l'inciter à s'unir et à réprimer les tendances séparatistes qui peuvent se faire jour chez elle. Ces tendances, dont j'ai cherché à évaluer l'importance dans la mesure du possible parce que plus que personne nous avons intérêt, nous Français, voisins des Chinois en Indo-Chine, à ce qu'elles ne grandissent pas, ne m'ont jamais, en vérité, paru sérieuses ou du moins inquiétantes.

Ce que j'ai trouvé plus digne d'attention, c'est la manœuvre constante des Japonais, les yeux tournés du côté de la Chine, leur politique économique sur laquelle tend à se greffer, le cas échéant, une politique territoriale peu conforme aux principes que la sagesse des nations voudrait instaurer dans le monde.

M. André Duboscq suggère par ces dernières lignes la possibilité d'un avenir proche assez inquiétant.

§

La Revue Mondiale (15 juin) lance « La Loma ou Mimique universelle », invention de M. Jean Lhomme, née de cette observation : « Notre aveuglement laisse encore inemployée l'énorme puissance du geste, que la nature mit à notre disposition pour obtenir l'entente inter-humaine. »

Le système de M. Lhomme débute par une exception :

Le nom de Loma est donné à ce premier essai de mimique universelle, d'après le nom de son auteur, ainsi qu'il fut fait pour beaucoup d'inventions : (Quinquet, Chassepot, Gillette). Ce mot servira comme signe de reconnaissance introductif à tout « colloque muet ». Il constituera à la fois un « mot de passe » et un « signe d'appel ».

De même qu'au téléphone on émet le son « allô, allô » (abréviation du

mot « allons »), de même, quelqu'un voulant savoir d'un individu quelconque s'il peut s'entendre avec lui par gestes « criera » tout d'abord le mot : Loma (1).

Cette « sonorité » signifiera : « Connaissez-vous la mimique universelle ?» Lorsque par le signe d'affirmation, « tête baissée, puis relevée » (signe *qu'on croit* universellement connu), l'interpellé aura répondu « oui » de manière muette, la conversation, — ou, pour mieux dire, « le *gestement* ou la *gesterie* », — pourra commencer.

M. Lhomme prévoit, en outre, l'usage de « cris inarticulés » : « la fusée qui s'élance, la mouche qui vole, le train qui démarre, le canon ou le fusil qui tonne... ».Il interdit l'emploi d'« un seul mot ». « On ne devra même pas avoir l'air de parler *à la muette* », dit-il.

Voici un aperçu de la « grammaire de la Loma » :

Tout en simplifiant ces signes le plus possible, il faudra pourtant en posséder trois dont la seule fonction sera de rendre compréhensible toute « gesterie » (conversation par gestes).

Une seule pensée étant souvent rendue par plusieurs mouvements successifs, il faut établir un maintien spécial qui indique la fin dudit geste ; une sorte de tiret-virgule.

Cette posture, qu'on pourra baptiser « finiche (de l'anglais « finish »), sera celle dont les écoliers se servent dans leur langage muet : ils agitent légèrement les trois premiers doigts de la main droite sur la gauche tendue à plat, comme s'ils effaçaient une inscription à la craie sur une petite ardoise horizontalement placée devant eux.

Un second geste, non moins utile, est celui qui remplacera le point final. Dans leurs télégrammes, les Anglais ajoutent chaque fois le mot « stop », quand une phrase est terminée. On appellera donc le « stope » le mouvement suivant qui révèlera qu'on est à la fin d'une phrase gestée. Par reproduction symbolique, on frappera perpendiculairement de la main droite sur la main gauche posée à plat, comme d'un petit coup de couperet. Ce mimisme signifiera : « J'ai fini une phrase ».

Les mouvements *d'approbation* et *d'improbation* s'effectueront par un seul mouvement de la tête. Un geste très clair sera adopté pour exprimer *l'interrogation* : le dessin même du point d'interrogation exécuté par l'index droit, en commençant à la joue gauche et en tournant autour de la tête pour revenir jusqu'au cou (!). *L'interrogation négative* sera exprimée de même façon, mais alors on hochera la tête horizontalement (!!).

M. Lhomme recommande la création d'un « gesticulaire officiel ». Il serait établi par une « Académie internationale de mimique ».

Parmi les délégués de France, — aussi hétéroclite que puisse paraître la liste de noms suivante, — se trouveront désignés : le professeur de grammaire Brunot, de l'Institut, et le tragédien Silvain, de la Comédie Française ; Mme Isadora Duncan, les linguistes Meillet et Dauzat, tous les auteurs

(1) Ce mot est très sonore ; il peut être énoncé pareillement par tous individus de tous pays. L'accent *tonique* chez les étrangers portant sur l'avant-dernière syllabe, il faut qu'en France on prononce : *lôma*.

de pantomimes, Salomon Reinach, le critique d'art, les caricaturistes Forain et Sem, les mimes Séverin Mars, Paul Frank et Félicia Mallet (!). Enfin, à côté du plus illustre des philosophes, M. Bergson, siégerait le plus comique de nos chanteurs, M. Dranem. Si l'un analyse les manifestations du rire au point de vue psychologique, l'autre sait comment les faire apparaître chez un public mis en joie.

Dans le comité américain, à côté des disciples de Walt Whitman, poète des villes et des foules, on trouvera de même Charlie Chaplin, le génial Charlot des films amusants.

L'inventeur de la Loma termine ainsi :

Puisqu'on rêve de Société des Nations, n'est-ce pas le moindre des desiderata à exprimer que ses futurs sociétaires puissent s'entendre entre eux ?

Pour que les peuples de l'Univers, enfin délivrés des horreurs des combats, se comprennent rapidement et travaillent en commun, avec plus d'allégresse, au mieux-être de la civilisation, comme symbole d'une plus effective solidarité, voici que vient la Loma, la « chanson de gestes » de la Nouvelle Humanité !

§

La Nouvelle Revue Française reparaît depuis le 1er juin. Son directeur, M. Jacques Rivière, expose un programme fort sage :

Notre dessein est de travailler dans la mesure de nos moyens à faire cesser cette contrainte que la guerre exerce encore sur les intelligences, et dont elles ont tant de mal à se débarrasser toutes seules.

La *Nouvelle Revue Française* veut devenir l'organe spéculatif, au sens le plus général du mot, dont la France a plus que jamais besoin. Elle se propose, avant tout d'attendre et d'accueillir les produits naturels de notre inspiration. On trouvera dans ses pages le minimum de volonté et d'intention, le maximum de réalité et d'évidence.

MM. Paul Claudel, André Gide, Paul Valéry, L.-P. Fargue, G. Duhamel, H. Ghéon, Marcel Proust, A. Thibaudet collaborent à ce numéro qui est excellent.

Nous détachons ce qui suit des « Réflexions sur l'Allemagne » que M. André Gide a extraites de ses « cahiers du temps de guerre » :

Jacques Rivière, lorsque je vais le voir en Suisse, où il achève son temps de captivité, me parle, à propos du livre qu'il se propose d'écrire, de l'extraordinaire volonté allemande... Il me semble que c'est déprécier quelque peu ce mot : volonté, et que *ténacité* suffirait. Je sais bien que les exemples qu'il me donne tendent à prouver surtout que l'Allemand se donne « à volonté » les sentiments qu'il estime opportun d'avoir. Mais pour le reste, je veux dire : cette obstination de bœuf qui lui permet de venir à bout de formidables besognes et d'écrire des livres si épais — je me souviens du mot de S... que j'allais voir à Zurich deux ans avant la guerre (nous ne parlâmes que de la guerre, qu'il prévoyait fatale ; oh ! qu'il connaissait

bien les Allemands !). Ils sont, me disait-il, « incomparablement plus bêtes, plus informes, plus inexistants que le Français ne peut les croire. Mais, et à cause de cela même, ils ne sont jamais distraits. Songez à tout ce qui se passe dans la tête d'un Français, en travers de son travail, quel que soit ce travail. L'Allemand, lui, ne songe à rien ; il n'a pas d'existence personnelle ; il est tout à sa tâche. Il est capable, certains soirs, de faire une noce à tout casser, de se saouler comme une brute ; mais le lendemain matin il se retrouvera devant son comptoir, ou dans son bureau comme si de rien n'était. »

Ils ne sont jamais distraits. Que de fois je me suis souvenu de ce mot. Il me paraît qu'on n'a jamais dit sur l'Allemand rien de plus juste. Et quelle explication, pour nous Français, qui sans cesse nous laissons distraire par délicatesse, par sensibilité, curiosité du cœur, de la chair et de l'esprit, et par cette générosité native, irrépressible qui prend le pas sur nos intérêts.

§

La Minerve Française (15 juin) insère un fort beau poème de M. Léo Larguier : *Le Songe*. C'est, jusqu'à présent, une des œuvres les plus accomplies que la guerre ait inspirées à un combattant. Tel est l'exorde de cet hymne grave et magnifique :

Sous les pins poussiéreux de la triste Champagne,
Vieux soldat que la guerre avait partout roulé,
Quand tonnaient les canons de la lourde Allemagne,
J'ai longtemps habité dans un bois reculé
Une hutte de craie et de grossières planches,
Et, les nuits de grand vent, les aiguilles des branches
Egratignaient son toit par endroit écroulé.

J'ai vécu là des jours que l'espoir abandonne.
Des colonnes passaient... Un nuage léger
Poudrait le seuil désert, la plaine monotone
Et les fruits écailleux du funèbre verger.
Asile dangereux, haute retraite pure,
J'y relisais, parfois, quand le matin s'azure,
Tes beaux vers déchirés, ô *Maison du Berger !*

Puis je posais mon livre, écoutant le tonnerre
Des mortiers outrageant le couchant printanier.
Je pensais : Désormais, je ne veux que me taire.
Je suis un artisan qui ne sait manier
Que le doux écheveau d'une humble laine noire,
Je ne tisserai pas le grand voile de gloire,
Ne comptez pas sur moi pour cacher le charnier.

Certes, je pourrais prendre un crêpe funéraire,
Des étendards troués, quelque manteau sanglant,
Et faire avec cela, pour masquer l'ossuaire,
L'accrochant aux cyprès, un lourd rideau flottant,
Eveiller les frissons et les rumeurs épiques
Des MARSEILLAISES sur ces champs catalauniques
Où je fus un hagard et grave combattant.

§

MEMENTO. — *Je sais tout* (15 juin) : — « Nos énergies nationales : les frères Michelin », par M. William Sérieyx. — « La grève des bourgeois »,

par M. Clément Vautel. — « La grande aventure », un beau poème de Mme Jane Ca

L'Opinion (14 juin) : — « L'espoir allemand », par M. J. Bardoux. — Viri : « La nation armée nouvelle ». — « Une fête nègre », par M. André Billy.

Les Tablettes (15 juin) : — « Nocturne », par Mme Lucie Hochsteyn. — « Diva Mare », par M. André Nourisson. — Des vers anonymes d'une belle tenue : « A Jason. Invocation à l'amour. La statue de Narcisse », et ces trois strophes pures :

LE FAUNE

Tu caresses du doigt ta barbe étroite et jaune,
Et tu rêves, ô Faune,
A quelque hamadryade alanguie au vieux tronc
D'un bouleau rond.

Tu marches dans le bois d'un pas aigu ; la mousse
Est pour toi nue et douce :
Tu guettes la blancheur d'un sein, ou la blancheur
De quelque fleur.

Ton pied double bifurque et ton œil fruste louche ;
Et ta vineuse bouche
D'un geste sensuel baise dans le matin
L'air féminin.

La Nouvelle Revue (15 juin) : — « Le père Audu ou le Village assassin », les deux premiers actes d'un drame villageois en prose, de M. René Fauchois.

La Vie (15 juin) : — Suite de l'enquête sur « un ministère de la santé publique ».

Les Humbles : — « Le cœur de l'ennemi », poèmes actuels traduits de l'allemand par M. Ivan Goll. Ce sont des pièces inspirées par la guerre à des poètes allemands. Voici la plus claire de toutes. Elle est signée Stefan Zweig :

INSCRIPTION SUR UNE STATUE DE LIEBNECKHT

Seul
Comme jamais homme
Ne fut seul par cette tempête du monde,
Seul il dressa le front
Au-dessus de soixante-dix millions de crânes casqués !
Il cria
Seul
En voyant la Terre sombrer,
Il cria par les sept Ciels de l'Europe,
Où Dieu était mort et sourd,
Il cria cette grande parole rouge :
Non !
(*Ecrit en 1916.*)

L'Alsace républicaine (juin) : — M. Ch. Schmidt : « Strasbourg et le roi de Prusse ». — « Reubell », par M. R. Guyot. — « La cathédrale de Strasbourg », poème de M. Auguste Ehrhard.

La Revue de Paris (15 juin) : — « Poèmes » de Mme de Noailles. — « La promotion de l'amiral », par M. Morley Roberts. — « La philosophie de l'Histoire et le temps présent », par M. René Hubert. — « Les lettres et la vie », de M. Fernand Vandérem, est presque toute consacrée au mouvement poétique.

L'Encrier (n° 1, du 15 mai, n° 2 du 15 juin au 15 juillet), directeur : M. Roger Dévigne, 22 quai de Béthune, est une revue « faite d'idées grandes et de petits moyens » qui défend « l'art pur et la pure beauté ». M. Marcel Pays y réclame « L'Art aux Artistes » et Mme Adeline Lauret y publie « La chanson des nuées ». La revue paraît « sur 16 pages ». Elle en aura le double et sera bi-mensuelle « dès le 500e abonnement ».

Littérature (juin) : — « Les mains de Jeanne-Marie », par Arthur Rimbaud. — « Mort morale », de M. Max Jacob. — « Les Otaries », par M. P. Drieu la Rochelle.

La Revue du mois (10 juin) : — M. L. Duhem : « De Maxwell et de la manière allemande de l'exposer ». — « La question des races et la science », par M. Jules Sageret. — « Les chances de Paix durable », par M. Th. Ruyssen.

Revue des Deux Mondes (15 juin) : — « Lettres d'exil » d'Emile Ollivier. — Le début d'un nouveau roman de Mme A. Corthis : « Pour moi seule ». — « Séjour à Marrakech », par MM. J. et J. Tharaud. — Et qu'on me permette de recommander spécialement, cette fois, la « Revue dramatique » de M. René Doumic, l'auteur le plus gai de cette grave maison.

Revue de l'Enseignement des Langues vivantes (mars, avril, mai) : « Du temps que la guerre était joyeuse », par M. Camille Pitollet.

Le Crapouillot (16 juin) : « On redanse », par M. J. Galtier-Boissière. — « Les amies », poème de M. F. Carco. — « Drame de la misère », par M. G. Fabri. — « Chansons », par Paul Drouot. — « Les mises en scène de Peintres », par M. Valdo Barbey.

Notre Voix (15 juin) : Grève et Révolution », par M. Genold. — « A l'Humanité en marche », poème et dessin de M. Gabriel Belot. — « La bataille », poème de M. P.-J. Jouve. — « Préludes », par M. Paul Desanges.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

THÉATRE

Théatre du figuier : *Récitations de poèmes* : Mme Lara. M. de Max. *La Tragédie d'Alexandre*, pièce en 9 scènes, en prose, de M. Paul Demasy (24 mai). — Comédie des champs-élysées : *Etude du mouvement moderne au théâtre avec réalisations scéniques* par Mme Lara (27 mai). — Un mot de Mlle Delna.

Nous avons un nouveau théâtre. C'est le Théâtre du Figuier, dirigé par M. Eugène Figuière, l'éditeur, et M. Jean Hervé, le comédien de l'Odéon. Le Théâtre du Figuier, dit le programme, « n'est pas une entreprise commerciale. Il se propose de créer, de révéler de la beauté, mais il ne le peut qu'en étroite collaboration avec un public susceptible de se passionner pour toute manifestation esthétique ». L'inauguration a eu lieu le 24 mai. J'avais reçu une invitation : « Bien connu comme appartenant à ce public d'élite qu'aucune manifestation d'art ne laisse indifférent, vous êtes invité à honorer de votre présence cette première représentation. » Quand on vous parle de cette façon, il n'y a pas à résister.

On a commencé par des récitations de poèmes. C'est redevenu très à la mode. Tous les vendredis, il y a séance à l'Odéon. On ne compte plus les cercles littéraires, les petites entreprises théâtrales qui en donnent çà et là. Le public ne manque pas. Les salles, petites ou grandes, sont toujours pleines. Tout le monde est content : les poètes de faire dire leurs vers, et les auditeurs de se donner des petits airs de lettrés. Moi aussi je trouverais cela charmant. Mais une chose me gâte toujours ces cérémonies : ce sont les récitants, comédiens et comédiennes. Ces gens, déjà insupportables souvent dans les œuvres dramatiques, le sont encore plus quand ils se mêlent de dire des vers. Le moindre poème est pour eux un rôle, et il faut qu'ils le jouent, avec force déclamation et gesticulation. J'ai toujours envie d'aller les trouver sur la scène et de leur dire, après les avoir salués le plus respectueusement du monde : « Mesdames, Messieurs, je vous en prie, si vous tenez à dire des vers, dites des monologues, et laissez la poésie tranquille. » Ne pensez-vous pas que j'aurais un beau succès ? J'ai d'ailleurs cette opinion que la vraie poésie est rarement propre à être dite et qu'un poème qui contient une action ou qui comprend des personnages n'est en rien de la poésie. C'est, pour moi, vraiment autre chose, la poésie. C'est la rêverie, l'émotion, un tableau rapide, un élan de l'âme, une vision intérieure, une chimère de l'esprit ou du cœur, quelque chose d'aérien, d'insaisissable, un regret, un désir, léger, profond, furtif, presque irréel, merveilleusement vrai et humain, cependant, que certains hommes, avec des mots, savent exprimer divinement. A côté de cela, qu'est le reste ? De la versification ! Vous voyez si j'ai de quoi me plaire aux récitations de poèmes, où la vraie poésie est quelquefois rare, où il n'y a surtout que de la déclamation ? Je mets à part, dans cette inauguration du Théâtre du Figuier, M. Duard, de l'Odéon, qui n'est pourtant pas un comédien remarquable, et qui a fort bien dit, — quelle exception ! — un poème de M. Henri Martin Barzun : *L'Universel*, et Mlle Suzanne Teissier, très originale dans une de ses œuvres : *le Spectre de la famine*. Notez que je n'aime beaucoup, à dire vrai, ni l'une ni l'autre de ces deux œuvres. *L'Universel* est un poème ultra-moderne sur l'électricité, et c'est une question qui ne me passionne pas, à tort bien certainement. *Le Spectre de la famine* est d'un romantisme macabre, imagé et violent, qui rentre dans la littérature... que j'évite. Mais enfin, cela a de la force, de la singularité, et, je le répète, les récitants ont été excellents. Mais que dire de Mme Lara ? Cette artiste est à la Comédie Française. Il avait paru récemment qu'elle l'abandonnait, en claquant même assez fort la porte. Je me rappelle avoir lu sur ce sujet un article de journal, dans lequel on allait jusqu'à parler de bolchevisme théâtral. Il paraît que Mme Lara a renoncé à son départ,

puisqu'on voit encore son nom sur les affiches de la Comédie. Les gens de théâtre ont si bien l'habitude des fausses sorties, qu'ils en font même à la ville. En dehors de son service à la Comédie Française, Mme Lara se multiplie, depuis quelque temps, dans les manifestations d'art et de théâtre d'avant-garde, comme on dit, dans les récitations de poèmes. Voilà plusieurs fois que je l'entends, et je crois bien que, dans ce genre, je n'ai plus rien à apprendre sur son talent. C'est, en effet, chaque fois, la même niaiserie, la même prétention, la même affectation d'intelligence. Ce n'est pas tout. Mme Lara peut dire les poèmes les plus différents de forme ou d'inspiration : c'est toujours le même poème qu'on entend. Après tout, c'est une originalité comme une autre. J'exagère d'ailleurs en disant qu'on entend. Le vrai, c'est qu'on n'entend rien, qu'un petit bruit de voix imprécis, lointain et maniéré. Mme Lara ne récite pas. Elle lit. Elle se sert, en lisant, d'un face à main. Elle paraît, elle salue, elle dit le titre du poème, puis elle commence : *Ptit, ptit, ptit, ptit...* Elle s'incline en avant, puis se redresse : *ptit, ptit, ptit, ptit...* Elle se penche à gauche, ensuite à droite : *ptit, ptit, ptit, ptit...* Elle minaude, sourit, jette des regards supérieurs : *ptit, ptit, ptit, ptit...* Le face à main va des yeux au papier et du papier aux yeux: *ptit, ptit, ptit, ptit...* Mme Lara se penche de nouveau, de nouveau se redresse : *ptit, ptit, ptit, ptit...* De nouveau elle s'incline à gauche, puis à droite ; *ptit, ptit, ptit, ptit...* Le face à main recommence à aller et venir des yeux au papier et du papier aux yeux : *ptit, ptit, ptit, ptit...* Mme Lara lit toujours, heureuse, ravie, faisant des grâces. Soudain, le petit débit s'arrête. Mme Lara a fini et se retire. Qu'a-t-elle lu? De quoi s'agissait-il ? Etait-ce une ode, une suite de sonnets, une élégie, des ballades, un drame en cinq actes ou une fable ? du comique, de l'épique ou du langoureux ? de la prose rythmée, des vers libres ou des vers réguliers ? On n'en sait absolument rien. La seule impression qu'on a, c'est qu'on vient d'entendre la même chose qu'à la récitation précédente, où c'était déjà la même chose qu'on avait entendue auparavant, laquelle était également la même chose... « Au fond, me disait, à une récente récitation de ce genre à l'Odéon un vieux monsieur abusé par le talent de Mme Lara, au fond, tous ces nouveaux poètes se ressemblent beaucoup. » Mme Lara venait, une nouvelle fois, de beaucoup m'amuser. J'étais de bonne humeur. Je regardai le vieux monsieur : « Vous oubliez, lui dis-je, que nous sommes en république et que tous les Français sont égaux. »

Un autre grand artiste, pour les récitations de poèmes, c'est M. de Max. Lui aussi se prodigue, en tous endroits, pour les séances de ce genre. On le connaît. Il est célèbre. Il est aujourd'hui à la Comédie Française. Il joue Néron, il joue Polyeucte. Il prête à ces

héros son air fatal, ses contorsions, ses afféteries, ses brusques sautes de voix sans rime ni raison, et cet organe à la fois nasillard et guttural qui ferait la fortune d'un comique. Il faut l'entendre dire des vers. C'est un beau spectacle. On le voit dans toutes les positions, dressé, penché, accroupi, passant de l'air d'une statue à celui d'un gnome rabougri. Un moment, on l'entend à peine, et tout à coup il éclate à tout briser. Une mimique sans arrêt accompagne sa récitation. Il pleure, il ricane, grimace, supplie, menace, chantonne, parodie, psalmodie, danse, se tend et se détend, désordonné, maladif et caricatural. C'est Hamlet. C'est aussi Polichinelle. M. de Max, comme Mme Lara, était au programme du Théâtre du Figuier. Il a récité un poème de M. Alexandre Mercereau : *le Sonneur des Ages*. Je n'exagère pas : il a positivement mimé le personnage, un vieil homme chancelant, cassé, gémissant, tremblotant. Tantôt on le voyait à peine, tout ramassé sur lui-même. Soudain, il dominait, dressé de toute sa hauteur, comme un diable cadavérique surgi d'une boîte. Il a imité le geste du sonneur tirant la corde de la cloche. Il a chantonné en cadence pour imiter les battements de celle-ci. Il a balancé son corps pour en imiter les balancements. Il a crié comme un sourd, puis murmuré à peine. En un mot, il a été, comme à son habitude, parfaitement ridicule. Naturellement, on n'a rien su exactement du poème de M. Alexandre Mercereau. Il s'agissait d'un sonneur. Cela, on le voyait bien aux singeries de M. de Max. Mais les détails, la forme, la valeur poétique ? Aucun moyen. Tout était déformé, outré, mélodramatisé. Au lieu de poésie, on avait du théâtre. Au lieu de récitation, de la déclamation. Il en va de même, à des degrés différents, avec tous les gens de théâtre, en matière de récitation de vers. Ou niaiserie, ou cabotinage. Prenez Mme Vera Sergine, par exemple. Il ne lui suffit pas d'avoir une voix extrêmement désagréable. Il faut encore qu'elle rugisse comme si on la violentait. Prenez Mme Louise Silvain. Elle récite en trémolos, elle fait des effets d'écharpe, avec tous les gestes de son mari : la poésie s'accommode mal de ce comique. Mme Segond-Weber n'a pas un genre très différent, avec un penchant, dont elle abuse, pour les poses plastiques. Je ne vous dis rien de Mlle Delvair, que tous les auteurs redoutent et qui se voue, pour cette raison, au classique ; de Mlle Colonna Romano, insignifiante comme une enfant de dix ans ; de Mlle Madeleine Roch, véritable épouvantail, avec une voix plus caverneuse encore que celle de M. Paul Mounet. La seule idée de les entendre dire des vers ferait maudire la poésie. En réalité, tous ces gens-là, sauf quelques très rares exceptions, n'ont aucune intelligence littéraire, pour certains même aucune intelligence tout court. Ils n'entendent surtout rien à la poésie, ils n'en sentent pas un mot. Crier, se démener, gri-

macer, faire des effets, prendre des poses, minauder, affecter des airs inspirés, faire de grands gestes, c'est tout ce qu'ils savent. Avant tout, le théâtre, et le pire théâtre. Dans un poème à dire comme dans un personnage d'une pièce ils ne voient qu'une chose : un rôle. Je vais sans doute bien étonner les admirateurs de ces grands artistes et ces grands artistes eux-mêmes : on peut dire les vers et émouvoir profondément, assis sur une chaise, les mains derrière le dos, sans un mouvement. C'est même, à mon avis, la seule façon de les dire, en laissant à la poésie toute son émotion, ou toute sa fantaisie, ou toute sa simple rêverie, sans y rien ajouter d'une démonstration extérieure, qui la fausse ou la déforme toujours. Mme Moréno, M. Lugné-Poe sont deux exemples de ce grand talent. Mme Moréno jouait dans *Phèdre* le rôle d'Aricie, simple, sans gestes, sans cris : on oubliait qu'on était au théâtre. Je l'ai entendue réciter des poèmes de Baudelaire, adossée à un mur, sans un mouvement du corps ni le moindre éclat de voix : on ne peut décrire cette perfection. Il faut d'ailleurs dire que les rares comédiennes qui savent dire les vers ont été formées par des écrivains et pas du tout par des comédiens.

J'arrive maintenant à la partie sérieuse du spectacle : *la Tragédie d'Alexandre*, pièce de M. Paul Demasy. Avant qu'elle commence, M. Eugène Figuière a fait un petit discours, pour remercier tous ceux qui ont prêté leur concours à la nouvelle entreprise. Il a raconté notamment sa visite à Mme Cora Laparcerie et à M. Jacques Richepin pour obtenir d'eux la salle de la Renaissance. Il a trouvé là le meilleur accueil. « Pour la belle littérature, tout ce que vous voudrez, lui ont dit Mme Cora Laparcerie et M. Jacques Richepin. Notre théâtre est à vous ! » Ces belles paroles ont réjoui tous ceux qui connaissent les pièces que joue Mme Cora Laparcerie et celles qu'écrit M. Jacques Richepin.

La Tragédie d'Alexandre est une œuvre très estimable. M. Paul Demasy a écrit, paraît-il, de nombreuses pièces encore inédites. A le juger sur celle-ci, son début sur la scène, il a incontestablement des qualités d'auteur dramatique et, qui plus est, d'écrivain. Le sujet, c'est Alexandre à vingt ans, déjà rival de son père Philippe. Tous deux se méconnaissent, se trompent l'un sur l'autre. Alexandre croit que son père veut l'écarter, et, tourmenté du besoin d'agir, il caresse le dessein de l'abattre. Philippe, orgueilleux, en secret, de son fils, fonde sur lui, sans les révéler, les plus grandes espérances, voit en lui, dans l'avenir, l'épanouissement de ce qu'il n'a pu être lui même. Ce sujet tout psychologique, ce drame tout intérieur, M. Paul Demasy l'a traité avec une sobriété, une force qu'on ne voit pas souvent aujourd'hui. La scène principale, entre Philippe et Alexandre, quand le père et le fils se découvrent mu-

tuellement, a été justement très applaudie. Quelle leçon, par surcroît, pour les auteurs de versifications sur des sujets analogues jouées, par exemple, à la Comédie-Française ! *La Tragédie d'Alexandre* est en prose ! Philippe, Alexandre, ces personnages de tragédie, s'expriment en prose ! Le spectateur est ravi de s'intéresser là où des contrefacteurs de Corneille et de Racine l'eussent fait bâiller.

M. Chambreuil, que j'ai vu souvent autrefois à l'Odéon et qui a des qualités de grand comédien, a été remarquable dans le rôle de Philippe, et M. Jean Hervé a joué avec fougue l'épileptique et ambitieux Alexandre.

Il me faut reparler de Mme Lara. Des lecteurs peu galants diront peut-être que j'aurais pu tout dire en une fois. Pas du tout. Je suis un homme d'ordre, je procède par ordre. D'ailleurs, si ces lecteurs avaient eu, comme moi, le plaisir d'entendre deux fois Mme Lara, à trois jours d'intervalle, c'est comme moi, en deux fois, qu'ils eussent voulu faire partager ce plaisir. J'ajouterai ceci : Mme Lara, telle que je l'ai montrée plus haut, c'est seulement une lectrice, une interprète. C'est maintenant de Mme Lara elle-même, dans sa personne originale, que j'ai à parler. Elle a des vues, paraît-il, pour rénover la mise en scène, et je crois bien, Dieu me pardonne, pour rénover aussi la diction. Je dis : je crois bien, car, je l'avoue, sur tout cela, je ne suis sûr de rien. La conférence que Mme Lara a donnée sur ces matières m'a, en effet, laissé dans le vague. J'en suis même encore à rêver sur le seul titre : **Etude du mouvement moderne au théâtre.** Mme Lara aurait surtout, selon moi, d'assez belles dispositions pour rénover la langue française, et pour se faire entendre plus particulièrement des étrangers les plus lointains, à qui le français n'est pas très familier. Pendant qu'elle parlait, toujours minaudant, se prenant la tête dans les mains pour soutenir le poids de ses pensées et toujours imitant de son mieux les airs de l'intelligence, j'ai noté quelques-unes de ses expressions. A défaut de ce qu'elle a voulu dire, on saura du moins un peu de ce qu'elle a dit. Voici ces éloquentes citations : *Alors que le poème a énoncé l'évocation. — Des œuvres différemment opposées. — Définitives définitions. — Suggestion subjective. — La zone qui sera la limite de son activité exacte.* — Et tout le reste aussi limpide. On sent quelle profondeur les moindres choses prennent à être exprimées de cette façon et quelle qualité de cervelle il faut avoir pour y réussir. Pour moi, je comprends maintenant que Mme Lara ait voulu quitter la Comédie-Française. Il n'est que trop vrai que ce théâtre ne sait pas utiliser ses meilleurs artistes. Je regardais dernièrement les affiches. On fait jouer à Mme Lara, dans *Ruy Blas*, le rôle de la reine, dans *Gringoire* celui de Loyse. C'est une véritable injure à son talent,

un parti-pris évident de ne pas lui donner l'emploi qu'elle mérite. Ses vrais rôles, ce serait Cathos ou Madelon des *Précieuses*, ou Armande des *Femmes savantes*. Elle y serait merveilleuse de naturel.

La conférence de Mme Lara était suivie de **Réalisations scéniques** qui la complétaient le mieux du monde. Trois planches sur deux tréteaux, et dessus des gens qui disent quelque chose, cela peut être tout le théâtre, je ne l'apprendrai à personne. Une fois de plus, nous avons été bien loin de cela, avec M. Georges Polti et M. Paul Méral, auteurs qui ont fourni aux dites réalisations.

Il faut que je vous rapporte **un mot de Mlle Delna** qu'on m'a raconté et qui peint bien le savoir et la modestie de beaucoup de nos gens de théâtre les plus notoires. Il y a quelque temps, Mlle Delna se trouvait à Londres, dans un banquet officiel, offert aux Français de marque présents. Au cours de la conversation, son voisin, comme on parlait de littérature, lui demanda : « Vous connaissez Shakespeare, Mademoiselle? — Shakespeare ?..., répondit la chanteuse en cherchant. Non ! je ne le connais pas..., mais il me connaît certainement. »

MAURICE BOISSARD.

LETTRES ALLEMANDES

Kasimir Edschmid : *Die sechs Mündungen;* Leipzig, Kurt Wolff, M. 3,50. — Kasimir Edschmid : *Das rasende Leben;* Leipzig, ib. id., M. 0,80. — Kasimir Edschmid : *Timur;* Leipzig, ib. id., M. 2,50.

Voici trois volumes de nouvelles, parus tous trois pendant la guerre. Ils ont pour auteur un jeune écrivain rhénan, originaire de Darmstadt, et qui, si nos renseignements sont exacts, continue d'y habiter. M. Casimir Edschmid s'est conquis en peu d'années une des premières places dans la littérature allemande d'aujourd'hui. Evidemment, ce n'est pas encore grand'chose; mais la notoriété dont il jouit est de bon aloi, car il ne la doit qu'à son talent. Ne cherchez pas son nom parmi les signataires de manifestes. Il s'est tenu « en dehors de la mêlée », au point qu'on peut même se demander si les événements qui ont bouleversé le monde depuis cinq ans ont eu une influence quelconque sur sa production. Est-ce cette réserve qui lui valut dans son pays d'unanimes sympathies ? Dès l'apparition de son premier recueil, en été 1915, le *Forum* disait de lui qu'il était de ceux qui sont « les plus riches d'avenir », et la *Gazette de Francfort* l'appelait « un poète de poids qui se place, dès son premier livre, à côté des premiers écrivains de son temps ». Pour la *Gazette de Voss*, ses nouvelles offraient « les symptômes d'un esprit nouveau ». Dans la *Neue Rundschau* on pouvait même lire que « les fantaisies de Casimir Edschmid ont une valeur artistique

qui ne saurait être dépassée »... « On s'étonne, renchérissait le *Berliner Tageblatt*, de ces dons supérieurs d'écrivain ; c'est un écrivain qui sait son métier, un homme cultivé. »

Cette phraséologie laudative est-elle justifiée ? Certes, M. Edschmid est un esprit très cultivé. Il appartient à cette génération d'Allemands qui, peu d'années avant la guerre, semblaient avoir surmonté les tares de leur race. Fils de marchands ou d'industriels, de fortune bien assise, ils s'étaient initiés très jeunes à la vie cosmopolite et le mépris avec lequel ils parlaient des institutions politiques de leur pays pouvait faire croire que leur façon de sentir commençait à devenir européenne. Charles Maurras a traité les Allemands de candidats perpétuels à notre civilisation. Il y a dix ans on pouvait même s'imaginer naïvement qu'il y avait parmi ces « candidats » quelques admissibles. Maintenant nous avons beaucoup de raisons pour être infiniment plus sévères.

M. Edschmid est en tous les cas un esprit orné qui a des lectures, et, lors même qu'il ne les ferait pas connaître, on devinerait ses prédilections, à travers ses ouvrages. Mais il s'est chargé lui-même de nous renseigner. Il y a deux ans, il a fait paraître, dans la *Gazette de Francfort* (31 juillet 1917), un article intitulé « Les Livres », où l'on devinait l'intention de détourner le public des préoccupations de la guerre, pour l'aiguiller vers les œuvres d'imagination. Dans un préambule, M. Edschmid avouait son dessein de recommander « des choses qui décrivent d'autres mondes, qui ont sur elles d'autres odeurs ». Puis venait une liste qui remplissait plusieurs colonnes. Une vraie macédoine, où l'on trouvait pêle-mêle les écrivains les plus disparates, où, sans souci des époques et des nationalités, quelques obscurs auteurs allemands étaient accouplés aux noms les plus illustres. Ne nous montrons du reste pas ingrats, car il y a, sur la liste de M. Edschmid, Francis Jammes, Flaubert, Balzac, Jules Verne, les *Confessions* de Rousseau, les *Mémoires* du Cardinal de Retz, Casanova et Rétif de la Bretonne, mais aussi les *Lettres* de Vincent van Gogh ! Signalons en passant un goût prononcé pour les Aventures de voyages et les romans policiers. Ce trait nous aidera plus loin à mieux comprendre l'auteur.

Naturellement, dans son énumération M. Casimir Edschmid ne s'oublie pas lui-même. Il faut, selon lui, recommander au grand public les jeunes auteurs qui soulèvent sa colère et il cite, pour appuyer son argumentation, une lettre irritée qui lui est parvenue du front. (Nous sommes en 1917.) En voici quelques lignes :

> Je trouve vos livres abominables. Mais, quoi que je fasse, ils me préoccupent sans cesse. Je ne sais pas pourquoi j'y reviens toujours, bien que je les déteste. Dans ma colère, j'ai donné votre prénom à mon chien.

L'impression d'agacement qui est ici signalée a certainement été

éprouvée par la plupart des lecteurs de M. Edschmid. Elle ne tient pas aux sujets que l'auteur traite avec prédilection. D'autres avant lui ont cherché à créer du mystère par le simple agencement des mots, à établir d'invisibles correspondances entre les passions de l'homme et les phénomènes de la nature. L'intensité d'expression ne rompt pas forcément l'harmonie de l'œuvre d'art. Le premier livre de l'auteur s'intitule : **Die sechs Mündungen** et il explique ce titre de la façon suivante : « Ces nouvelles s'appellent les six embouchures, parce qu'elles affluent de côtés différents, dans le triple accord infini de nos ultimes sensations : celle du renoncement, celle du deuil profond, celle de la mort énorme. » Cette phrase gagnerait à être écrite avec une logique un peu plus rigoureuse. Mais il paraît que l'expressionnisme allemand consiste surtout à rendre les impressions par une terminologie impropre.

Cent tournures de phrases maladroites, dont on ne sait pas si elles sont voulues, obscurcissent le récit. L'auteur, à force d'intensifier, tombe dans le galimatias. Les mots se heurtent et se chevauchent, de telle sorte que c'est avec un véritable malaise physique que l'on tâtonne le long des lignes pour retrouver le fil du récit. On a l'impression qu'il faudrait réécrire tout cela dans une autre langue pour lui donner toute sa saveur. Car, ne l'oublions pas, M. Edschmid est doué d'un véritable talent de conteur. Il ferait des merveilles, si, au lieu d'écrire, il travaillait pour le cinématographe. Son imagination ardente et colorée s'entend à faire revivre les époques les plus diverses. Deux de ces récits : « la Forêt des lépreux » (Jehan Bodel, sire d'Arras) et « la Duchesse » (épisode de la vie de Villon) montrent avec quelle conscience il a étudié notre moyen âge. Son troisième volume, **Timur**, débute par un récit exotique, intitulé *le Dieu*, qui est certainement son chef-d'œuvre et qui se déroule à Taïti. Vision de feu et de sang, de même que cette vie imaginaire de Tamerlan, le conquérant manchot et boiteux, dont les forfaits pouvaient tenter particulièrement un Allemand d'aujourd'hui. Ici M. Edschmid se laisse aller à son imagination, sans se soucier de la vérité historique ; il se vautre dans l'horreur et met au compte de Timour-Lengh des atrocités que la chronique avait ignorées jusqu'à ce jour.

Signalons enfin le petit volume publié en 1916 et qui appartient à une collection intitulée *Der Jüngste Tag*, ce qui se traduit, non point par « le jour du jugement », comme on pourrait le croire, mais par « le dernier jour ». Singulière collection, fondée en pleine guerre, où l'on trouve, à côté d'auteurs allemands et autrichiens, une traduction des *Prières* de Francis Jammes et de la *Croisade des Enfants* de Marcel Schwob. M. Edschmid y a donné **Das rasende Leben**, dont le titre correspond assez bien à son tempérament. Dans la première nouvelle (le volume en comprend deux), il met en scène

un personnage qui a le culte du souvenir et qui, au milieu d'œuvres d'art, se plaît à raconter ses aventures. Il lui oppose son propre précepte de la *vie effrénée* :

Il ne faut pas avoir de souvenirs. Jamais ! Non ! Et, moins que toute autre chose, constituer de pauvres fétiches et enfermer dans des objets les événements de sa vie. Il ne faut pas placer de confessionnaux dans sa demeure. Ils vous forcent à vous mettre à genoux. Une fois ou l'autre.

Il faut jeter les objets loin de soi. Très loin. Et dépouiller les événements, comme d'une main nonchalante on enlève de la poitrine la mousse du savon, le matin, le soir et tous les jours, pour qu'ils ne nous humilient pas tôt ou tard, de telle ou telle façon.

Car la jouissance de l'aventure, c'est l'incertitude qui flotte autour de nous : savoir que l'on a fait pêle-mêle beaucoup de choses, mais sentir derrière soi une atmosphère sans attache et sans couleur (?). *La vie déchaînée et effrénée.*

Nous ne savons pas comment M. Casimir Edschmid accommodera ses préceptes avec l'exécution du traité de Versailles. La guerre n'a pas eu d'influence sur ses conceptions esthétiques. Elle n'a pas non plus modifié son éthique. Ce visionnaire qui complique ses images jusqu'à les rendre inintelligibles, ce dilettante qui se complaît à recréer les civilisations passées, a eu beau se détourner des champs de bataille, pour se consacrer exclusivement à son art, l'ardeur du sang le tourmente, au point qu'il ne peut évoquer autre chose que des carnages. Quand, par hasard, il s'attache au spectacle de la vie moderne, c'est encore une vision de conquérant qui se dresse devant ses yeux. L'idéal du cow-boy d'Amérique, qu'il glorifie dans la première nouvelle des *Sechs Mündungen*, devient alors le sien. Décidément, la guerre a rebarbarisé la littérature allemande.

HENRI ALBERT.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Louis Batiffol : *L'Alsace est française par ses origines, sa race et son passé ;* Paris, Flammarion, 4 fr. 55. — Jules Duhem : *Vues générales sur la question d'Alsace-Lorraine ;* Paris, Editions Bossard, 3 fr. 60. — Julien Rovère : *L'affaire de Saverne ;* Paris, Editions Bossard, 1 fr. 80. — Maurice Barrès : *De la Sympathie à la fraternité d'armes, les Etats-Unis dans la guerre,* Félix Alcan, 1 fr. 70. — Sévère Bâcon : *La question du Banat,* Comité national de l'Unité Roumaine, 22, avenue de l'Opéra, 2 f. — Anonyme : *Actes et documents concernant la question roumaine,* ib., 1 fr. 50 — St. Stanoyevitch : *Histoire Nationale succincte des Serbes, des Croates et des Slovènes,* Bloud et Gay, 3 fr.

M. Louis Batiffol vient de publier une édition refondue, allégée et élaguée de ses *Anciennes Républiques alsaciennes*. Sous un nouveau titre qui n'est pas extrêmement heureux, nous retrouvons les principaux chapitres de l'ouvrage paru l'an passé dans la « Bibliothèque de Philosophie scientifique » et dont le succès fut retentissant. C'est que l'auteur y avait développé une théorie véritablement originale,

appuyée sur des documents d'archives d'une authenticité certaine. Contrairement à la thèse généralement admise par les historiens allemands il soutenait qu'au dix-septième siècle la France n'avait pas conquis violemment l'Alsace. « Si les troupes françaises avaient occupé le pays, c'était pacifiquement, à la demande des Alsaciens, sur leur insistance même après les premiers refus de Louis XIII. » La politique traditionnelle de la Monarchie, qui devait étendre les frontières jusqu'au Rhin, ne procédait qu'avec une extrême prudence, de telle sorte que, malgré les sympathies véritables, pour la France qui s'était affirmée en Alsace surtout depuis les débuts du seizième siècle, Richelieu n'envisageait aucune annexion entre les Vosges et le Rhin. Ce sont les Alsaciens qui lui forcèrent la main, en implorant le secours de la France.

Il faut suivre, dans le volume de M. Batiffol, tous les détails de ces négociations qui aboutirent à un véritable protectorat français sur l'Alsace, mais il faut noter aussi que, dans toutes ces circonstances, ce sont les Alsaciens qui affirmaient leur volonté, alors qu'à Paris on se montrait réservé et hésitant. A quels sentiments obéissaient les dirigeants alsaciens ? Le patriotisme allemand n'existait nulle part et l'idée de patrie se confondait avec l'attachement à la province. Pour se soustraire aux empiètements des princes germaniques, pour pouvoir traiter d'égal à égal avec le Saint-Empire, les villes avaient constitué la Décapole. Rempart précieux, pendant près de quatre siècles, contre l'anarchie grandissante. Mais, quand l'anarchie devint définitive, quand les guerres de religion déchirèrent l'Allemagne, l'Alsace comprit que son intérêt lui commandait de demander la protection de la France. Elle choisit le parti de l'ordre et de la civilisation. On a pu juger diversement la politique de Louis XIV à son égard. L'annexion de Strasbourg en pleine paix, quarante ans après le traité de Westphalie, est présenté par les historiens allemands comme une entreprise de brigandage. Pour les Alsaciens ce fut un événement heureux et le fruste Friese, historien de la ville de Strasbourg, pouvait écrire, plus d'un siècle plus tard, dans un langage archaïque : « *Die Uibergabe an Frankreich war Strassburgs Glücke* » (La remise à la France fut le bonheur de Strasbourg). Puisse un même goût de l'ordre ramener peu à peu sous l'égide française les populations de la rive gauche du Rhin qui jouissent actuellement des bienfaits de notre administration !

Mais M. Batiffol, après avoir rempli sa tâche d'historien, a voulu participer à une œuvre de propagande, en reprenant ses arguments dans le nouveau volume qui s'intitule : **L'Alsace est française par ses origines, sa race, son passé**. « La présente rédaction, dit-il, qui tient compte des événements de 1918 et s'étend davantage sur la période contemporaine, a eu pour objet de mettre en relief

les conclusions relatives aux sentiments français des Alsaciens à travers l'histoire, en vue de la conclusion plus facile de ces conclusions, notamment à l'étranger. » Nous retrouvons donc ici toute la partie centrale des *Républiques alsaciennes* et les chapitres consacrés à l'évolution vers l'ordre français du seizième au dix-huitième siècle sont à peu près identiques. Il importait peu, en outre, pour démontrer la solidité d'une thèse, d'affirmer péremptoirement que les Alsaciens sont d'origine celtique. Les populations autochtones de la Souabe et de la Suisse alémanique le sont aussi. En Alsace, le fait important, c'est la constance des caractères ethnographiques. Malgré les nombreuses infiltrations germaniques, la race ne s'est point altérée. Le fond primitif des habitants est resté identique, parce qu'il tient au sol même. Le sol, en déterminant le genre de vie, détermine aussi les formes sociales. Du nord au sud, dans toutes les parties de l'Alsace, malgré le morcellement politique, nous trouvons donc, dès le moyen âge, les mêmes mœurs, les mêmes habitudes, doublées d'une même aspiration à la liberté. En aucun pays du monde on ne vit, en si petit espace, un si grand nombre de cités constitutionnelles. Schœpflin y compte au treizième siècle 74 villes fortes, 1.000 villages et 200 châteaux. Dans ce chapelet de villes et de villages qui festonnent en bordure la chaîne des Vosges la vie sociale ne change guère. Les villes, dont les murs servent parfois de refuge aux villages, sont toutes à peu près semblables, avec leur constitution, leur autonomie bourgeoise, leur indépendance. On peut voir dans cette similitude l'effet d'un même sol, d'une même terre féconde, d'une même atmosphère radieuse : là est la vraie unité du pays d'Alsace. La Révolution a pu amener sa fusion politique, son unité morale était faite bien avant qu'elle n'adhérât à la déclaration des droits de l'homme. On a appelé les Alsaciens des démocrates avant la lettre. Mais il faudrait d'abord s'entendre sur les mots. Cette bourgeoisie jalouse de ses prérogatives, perpétuellement en lutte avec une noblesse venue d'outre-Rhin, cette bourgeoisie formait une véritable caste, très fermée à l'étranger et qui n'accordait le droit de cité qu'en s'assurant de nombreuses garanties. Dans chaque ville elle ne constituait qu'un tiers des habitants, les « manants » fournissant l'appoint des deux autres tiers. Appelez cela un régime démocratique si vous voulez.

Pour le développement de l'Alsace au cours du dix-neuvième siècle nous avons d'autres documents que ceux de M. Louis Battiffol. Il n'en est pas moins regrettable que l'auteur ne se soit pas attaché davantage à la psychologie du pays pendant l'occupation allemande. Il aurait pu écrire un parallèle intéressant à ses *Républiques alsaciennes*, en montrant comment le pays, en s'appuyant précisément sur son passé d'indépendance, a trouvé des ressources d'énergie dont

il avait besoin, pour résister victorieusement aux empiètements de l'ennemi d'outre-Rhin.

Dans ses **Vues générales sur la question d'Alsace-Lorraine**, M. Jules Duhem, parlant de la période au cours de laquelle « l'instinct national se réveilla dans la jeune génération », écrit très justement :

N'attendant plus la revanche, réservant l'avenir, cette classe de jeunes hommes résolut de sauver son patrimoine moral. A dater de 1904, son action fut infiniment féconde. Elle défendit le passé, les morts, les souvenirs nationaux... Ces jeunes, nés Allemands, instruits dans les écoles allemandes, résistaient à l'Allemagne parce qu'ils la connaissaient. Ils furent les ouvriers de cet effort qui restitua l'Alsace à elle-même.

Ces ouvriers, dont nous avons montré la tâche en analysant ici même le volume de M. Fr. Eccard, l'*Alsace sous la domination allemande*, s'occupaient peu du « droit » qui, tôt ou tard, devait réintégrer l'Alsace dans la communauté française. Leur activité puisait sa force dans les réalités du sol. En France, pendant toute la guerre, on s'est appliqué à démontrer que le retour des deux provinces serait une œuvre de justice. Il fallait prouver à nos alliés que nos revendications n'étaient pas inspirées par l'esprit de conquête. L'étude de M. Jules Duhem, dont un premier jet a paru ici même, a été traduite en anglais pour les besoins de la propagande. Elle répond du reste exactement au but qu'elle s'était proposé. Il n'en est pas moins vrai que nous aurions eu beau réclamer notre droit pendant plusieurs générations encore, comme nous avions fait au cours des quarante-cinq années qui précédèrent la guerre — et plusieurs centaines d'ouvrages dans le genre de celui de M. Duhem, dont celui de *Patiens* (commandant Moch) fut le plus remarqué, attestent cette activité, — si les Britanniques n'avaient pas été en contact direct avec l'Allemagne, sur l'Yser, sur la Somme, sur cent champs de bataille, toutes nos démonstrations n'eussent point accompli le miracle que seul la défaite allemande a pu réaliser. Ce qui prouve, une fois de plus, que l'éloquence des champs de bataille sera toujours supérieure à celle du plus beau livre.

L'éminent historien des *Survivances françaises dans l'Allemagne napoléonienne* a été frappé des traits communs que présentait l'affaire de Saverne avec les incidents qui se déroulèrent à Cologne du 2 au 8 août 1848. Mais le dernier épisode important de l'avant-guerre en Alsace présentait un caractère infiniment plus complexe que l'échauffourée entre civils et militaires dont la région rhénane fut le théâtre au milieu du siècle dernier. Saverne, qui, aux yeux de certains publicistes de l'Allemagne actuelle, apparaît aujourd'hui comme la première phase de la déroute du militarisme prus-

sien, était d'abord une affaire allemande, laquelle se termina par le triomphe momentané du pouvoir militaire. Les deux séances du Reichstag, le 3 décembre 1913 et le 23 janvier 1914, avaient mis en lumière le néant des institutions impériales : à quelques semaines de distance, sans honte ni vergogne, la même assemblée parlementaire s'était plu à émettre des votes absolument contradictoires. En Alsace ce fut une autre affaire, et l'Allemagne y perdit, pendant les trois mois au cours desquels les incidents se succédèrent, toutes les sympathies qu'elle s'était conquises dans les milieux indigènes, par une patiente mainmise sur les classes populaires. Le sous-préfet de Saverne était un Alsacien, M. Mahl, fils de riches paysans de l'arrondissement, le seul indigène qui devînt jamais *kreisdirector*, et comme il soutenait les intérêts des civils, méconnus par les militaires, il fut englobé dans la disgrâce qui frappa tous ceux qui osèrent tenir tête à la classe omnipotente des officiers prussiens.

On voit par ces quelques indications toute la complexité des problèmes que souleva l'**Affaire de Saverne**. M. Julien Rovère a eu le rare mérite de les débrouiller et de les éclairer d'une lumière française. Dans un petit opuscule de 75 pages il a rappelé l'essentiel de ce qu'il faut retenir, aussi bien des incidents eux-mêmes, des procès qui s'y rattachèrent que des polémiques de tribune et de presse qui en furent la conséquence. Pour les esprits clairvoyants, au lendemain de Saverne, la guerre semblait déjà inévitable. Il n'était pas inutile, au lendemain de la défaite allemande, de dire exactement pourquoi.

HENRI ALBERT.

§

Le petit volume publié par M. Maurice Barrès : **De la sympathie à la fraternité d'armes; les État-Unis et la guerre**, est un recueil d'articles échelonnés de 1915 à 1918 et qui ont suivi pas à pas la marche outre-Atlantique de l'idée d'intervention, pour arriver au débarquement en France des forces énormes que l'Amérique pouvait jeter dans la balance. Il semble bien, d'ailleurs, qu'on s'était fait là-bas une idée assez singulière du dualisme France-Allemagne, idée plutôt basse, et qu'aidait certainement la population d'origine germanique, si nombreuse là-bas, et qui plaçait l'Etat et le gouvernement du Kaiser sur un véritable piédestal. Selon un professeur français de l'*University of California*, on peut estimer le nombre des Germano-Américains aux Etats-Unis à peu près à 26 millions, — et leur rôle était surtout d'indisposer contre nous la masse des Américains. Le revirement ne se dessina qu'après la bataille de la Marne, quand on put se rendre compte que l'Allemagne avait devant elle un sérieux adversaire. Maurice Barrès a suivi l'évolution de ce sentiment; il en a noté le progrès et les

phases diverses. La symphathie se dessina peu à peu, et, avant d'arriver à l'idée d'intervention, ce furent les œuvres humanitaires d'assistance, de secours, d'aide aux blessés, — le dévouement individuel, l'idée qu'il était juste et enviable de se mêler aux nôtres pour agir durant la grande guerre qui était la lutte contre le despotisme, la prépondérance impériale. Le Congrès enfin vota le service obligatoire et la levée d'une armée de 500.000 hommes (mars 1917). Les Etats-Unis pouvaient alors nous fournir des travailleurs, des spécialistes pour aménager le pays, le secours pour les transports des navires internés. — Entre temps Maurice Barrès a voulu étudier le caractère américain, qui se trouve encore si loin de nous. Quant aux distinctions que pensait faire le président Wilson entre le peuple allemand et la clique qui le gouvernait, nous savons trop ce qu'on en doit penser ; son séjour en Europe lui aura peut-être ouvert les yeux et montré la réalité ; mais au moins a-t-il pu entendre les clameurs de la presse d'outre-Rhin, lorsque l'ennemi fut à peu près convaincu qu'il ne se tirerait pas à bon compte de la bagarre comme il l'avait si longtemps pensé. — L'intervention américaine s'était enfin produite, sur laquelle Maurice Barrès épilogue abondamment. Mais il cherche aussi à l'expliquer par des raisons immédiates dont les principales seraient : la réprobation des méthodes allemandes ; l'idée qu'une police doit toujours exister dans le monde avec charge de mettre à la raison les malandrins et autres malfaiteurs ; l'idée enfin que le devoir des Etats-Unis était de venir au secours de la France qui l'avait aidée dans la guerre de l'Indépendance, à la fin du XVIIIe siècle. — Je ne suis pas certain qu'il n'y ait pas eu des raisons plus immédiates, mais il est inutile d'insister. L'armée américaine arriva enfin, submergea les rivages d'Europe ; l'expédition s'organisa, — hommes, matériel, argent, vivres, — et si l'intervention fut courte, du moins contribua-t-elle à faire pencher définitivement la balance. Aux derniers chapitre de son livre Maurice Barrès raconte une visite à l'armée américaine ; l'organisation des transports en France, et comment l'industrie s'est trouvée mise au service de la guerre dans l'énorme effort matériel des Etats-Unis ; la valeur de l'élément humain ; l'installation du front ; l'efficacité enfin du concours apporté. — Il pense d'ailleurs que la coopération américaine devra continuer après la guerre et que le tempérament des deux peuples est appelé à se compléter.

Le petit volume dont nous venons de parler a été édité par le *Comité France-Amérique*, qui a donné déjà nombre de publications et poursuit le rapprochement des deux peuples, — appelés à mieux se connaître, à s'estimer, — malgré quelques bévues récentes et des bavardages inconsidérés, — et dont le commerce ne peut qu'avoir des résultats bienfaisants et utiles.

Avec **la question du Banat**, M. Sévère Bocon plaide pour les Roumains qui revendiquent le pays comme une terre nationale et dont les frontières se trouvent tracées par la nature au sud et à l'ouest : le Danube contre les Slaves et la Theiss contre les Magyars. C'est pour eux comme un patrimoine national, et encore une question d'amour-propre. « A ses intérêts inexcusablement ignorés, dit l'auteur dans son avant-propos, s'ajoutent pour le peuple roumain ses sentiments de droit et de justice profondément offensés. » Le travail de M. Sévère Bocon n'est que la démonstration de ce fait. Il passe en revue le fondement ethnique des prétentions serbes ; le point de vue géographique ; le point de vue économique ; enfin l'histoire et le traité d'alliance avec la France, l'Angleterre, l'Italie et la Russie qui a reconnu le Banat comme une terre roumaine. Ses conclusions naturellement sont en faveur de la Roumanie, du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, du principe géographique, du principe historique, du principe économique, du traité d'alliance enfin, tant que la région contestée, croit-il devoir conclure, doit lui revenir définitivement. — A cette brochure se trouvent annexées de curieuses données statistiques sur le Banat, où l'on a simplement suivi les résultats officiels fournis par la Hongrie en 1910 ; une carte ethnographique à grande échelle qui donne la population des diverses races ; enfin une carte où se trouvent figurées les zones occupées par les Roumains dans les vallées du Timok, de la Mlava et du Pek, ainsi que les Serbes du Banat. Toutefois, et pour ne pas sortir de la question, qui est essentiellement celle de la partie occidentale de la province, — il est certain, et la carte annexée à ce travail en fait foi, que les populations y sont très mélangées. Serbes, Croates, Hongrois, Allemands, Bulgares, représentés par des couleurs différentes, en font une véritable mosaïque ; dans l'Est, au contraire, la population se trouve presque entièrement roumaine. Evidemment, l'Autriche n'a jamais réussi à coloniser entièrement la province ; mais les siens y sont en nombre : 800.000 Allemands et Magyars contre 1.100.000 Roumains ; les Serbes qui réclament la partie occidentale, dont ils ont eu historiquement la défense contre les Turcs, sont au nombre de 280.000, et il faut encore considérer que, de l'aveu même de l'auteur, « les Roumains ont été rejetés de la Theiss au moment de l'établissement des Hongrois, sans que, jusqu'à nos jours, ils aient pu la reconquérir ». — Une fois de plus on peut constater qu'il est à peu près impossible de mettre d'accord les intéressés et de résoudre la question sans mécontenter les uns ou les autres.

A côté de ce travail de discussion on a publié une série d'**actes et documents concernant la Question Roumaine**, — « actes officiels du Conseil National formé à Paris par les Roumains du royaume qui considèrent la paix de Bucarest comme nulle et

non avenue, et par les Roumains d'Autriche-Hongrie et de Bessarabie ». C'est la *constitution du « Conseil National roumain »*, avec des discours de divers personnages ; la *proclamation du Conseil National de l'Unité Roumaine par l'assemblée générale des Roumains des pays opprimés et du Royaume ; la Reconnaissance par le Gouvernement français de l'unité roumaine ; la protestation roumaine contre l'appel du gouvernement magyar, qui* décline toute responsabilité dans la guerre qui s'achève ; la *Reconnaissance du conseil national par le Gouvernement Britannique ;* un *Mémoire présenté à la conférence de Versailles* demandant l'occupation du pays par les troupes alliées ; la *Légion roumaine sur le front d'Occident ;* le *décret du gouvernement italien pour la création d'une Légion roumaine*, etc... Une carte ethnographique des régions habitées par les Roumains est annexée à cette brochure. — On y avait joint une carte des régions qu'ils occupent et des colonies étrangères ainsi que des documents annexes : *Protestation des Roumains contre le traité de Bucarest ; Rapport de la commission chargée de dresser la carte des territoires habités par les Roumains*, etc... Toutes pièces utiles aux besoins de la cause.

C'est en somme à la thèse contraire que se rapporte le travail de M. St. Stanoyévitch : **Histoire nationale succincte des Serbes, des Croates et des Slovènes**, dans la série des *Etudes historiques sur les Serbes de Hongrie* de la librairie Bloud et Gay. M. Charles Diehl, dans la préface du volume, a pris soin d'indiquer que ce sont « trois rameaux d'une même tige, trois peuples de même race, ayant le même langage, des aspirations semblables, un même but et un même idéal : leur réunion en un Etat unique. Ils occupaient, jusque vers la fin du IVe siècle, une partie de la Russie actuelle, et qu'on croit retrouver dans la partie du pays qui s'étend entre le Dnieper et la Vistule, et après la période des grandes migrations on les voit établis, vers le milieu du VIIe siècle, dans les territoires où ils se trouvent encore. Bientôt avait commencé la période d'organisation. Ce fut l'époque du premier Etat serbe, croate et slovène, fondé par Louis Passavsky, mais qui ne dura guère (819-822), et vers le milieu du IXe siècle un nouvel Etat croate se constituait sur le littoral de l'Adriatique, tandis que les Serbes s'organisaient dans le Zagorié et les Slovènes entre la Drave et le Danube. Ils eurent à lutter de suite, au reste, les Croates contre les Francs, et les Serbes contre Byzance et les Bulgares. Byzance surtout cherchait à les attirer, en devenir suzeraine pour les opposer à la Bulgarie, dont ce fut la grande époque avec le tsar Siméon (893-927). Il y eut d'ailleurs bien des péripéties et changements aux IXe et Xe siècles, où l'on sait que la Croatie et la Serbie devinrent des Etats indépendants. Mais la Serbie eut à soutenir de longues luttes contre l'Empire Byzantin. Les

Vénitiens, d'autre part, s'étaient établis en Dalmatie après la déconfiture de l'Etat croate (1001), mais qui put se réorganiser ensuite et, momentanément, prendre sa revanche. Les Vénitiens ensuite eurent l'avantage, en 1076, année où le pape Grégoire VII avait envoyé les insignes du pouvoir royal au prince Michel de Serbie, en somme pour reconnaître l'indépendance du pays. Mais la Croatie tomba bientôt en pleine décomposition, appela un prince hongrois et finit par n'être plus qu'une province du royaume magyar. On suit assez difficilement d'ailleurs le pêle-mêle des faits, les événements qui concernent chacun des Etats serbes durant cette période. Le royaume croate ayant perdu son indépendance se trouva lié pour des siècles à la Hongrie. La Serbie, au contraire, s'affirma du XII^e^ au XV^e^ siècles et lorsqu'au XVIII^e^ siècle elle se trouva libérée du joug turc, elle se proposa la délivrance des autres peuples de même race qui demeuraient sujets des Habsbourg, dont toute la politique avait été, d'ailleurs, de toujours chercher à les détruire les uns par les autres. On sait que Serbes, Croates et Slovènes occupent le bassin du Moyen Danube, ceux de la Morava et du Vardar, enfin le littoral de l'Adriatique, que revendique d'autre part l'Italie, héritière de Venise, et l'au delà des monts ou Zagorié (Bosnie). L'auteur, après avoir étudié successivement dans son récit l'établissement du christianisme parmi les tribus serbes, croates et slovènes, — lesquelles slovènes ont du reste le rôle le plus effacé dans cette histoire — et son influence avec les frères Cyrille et Méthode, l'état des populations serbes et croates au X^e^ et au XI^e^ siècles, le régime des Croates sous le joug étranger, tandis que les Serbes étaient à l'apogée du pouvoir politique, arrive à la lutte contre les Turcs aux XIV^e^ et au XV^e^ siècles, et à la longue période de domination musulmane. Ce furent enfin les guerres de délivrance qui commencèrent après l'échec de l'Islam sous les murs de Vienne en 1683; la lutte pour l'indépendance; la lutte enfin pour l'unité nationale, la Serbie aspirant à réunir en un seul corps d'Etat les divers pays qui occupent les Serbes, même en empiétant quelque peu, il faut bien en convenir, sur ce que revendique le voisin. On est forcé de reconnaître que c'est une thèse contraire que soutient la Roumanie. La carte ethnique, bien rudimentaire, qui se trouve en tête du volume permet effectivement de voir, avec la frontière qu'elle trace, que le Banat se trouverait coupé en deux si l'on acceptait les prétentions serbes, et qu'il n'en resterait de disponible que la partie orientale. Un carton figurant enfin la « Voïvodina serbe » se trouve aussi sur la couverture du volume et des hachures y indiquent les territoires occupés par les Serbes à l'est de la Batchka, sur la rive gauche de la Tisza, soit le Banat jusqu'à la hauteur approximativement de Témechvar. Ceux qui auront à se prononcer pour le partage de cette région auront bien du mal à ne mécontenter ni les uns ni les autres.

CHARLES MERKI.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914-1919.

Henri Lavedan : *Les Grandes Heures*, Perrin, 3 fr. 50. — Alexandre Zévaès : *Le Parti socialiste unifié et la guerre*, Edition de l'Effort, 1.50. — Charles-Léon Claudy : *Le Bonnet Rouge*, Figuière, 1.95. — *Pourquoi l'Allemagne a capitulé le 11 novembre 1918*, Imprimerie Lang, Paris. — Madame Adam : *La Vie des âmes*, Grasset, 3 fr. 50. — Maurice Barrès : *La Lorraine dévastée*, Alcan, 2 fr. 75. — René Milan : *Matelots aériens*, Plon, 3 fr. 50. — Mlle Chaptal : *Rapatriés*, Alcan, 2 fr. 75. — Dr Maurice Limousi : *De l'ambulance à l'hôpital*, Figuière, 2 fr. 50. — Raoul Leguy : *La Ronde des bleuets*, Figuière, 2 fr. — Emmanuel Bourcier : *Le Bombardier Camus*, Berger-Levrault, 0 fr. 90.

M. Henri Lavedan a eu l'heureuse idée de réunir en volumes sous le titre **Les Grandes Heures** les articles qu'il a écrits au cours de la guerre et que les événements lui inspiraient au jour le jour. M. Lavedan est de ceux qui se sont offerts, dès le début des hostilités, pour monter, en France, la garde autour du moral et maintenir les esprits « à la hauteur ». L'intention était excellente, mais c'était déjà montrer qu'on en pouvait douter. Il s'est employé, avec une ardeur louable, à calmer nos impatiences et nos inquiétudes et à nous présenter les pires événements sous un jour favorable. Dans ce livre (le quatrième de la série et qui va de mars à décembre 1917) M. Lavedan tient nos espoirs en haleine, nous incite à ne pas désespérer des offensives futures, nous réconforte par l'entrée en ligne du Portugal, des Etats-Unis, du Brésil. Il nous affirme que rien n'est perdu en Russie : « Kérensky aura raison du gouffre. » Il dit leur fait aux Hohenzollern, dont il n'ose pourtant prévoir la chute si proche, réveille l'ombre de Turenne et des grands capitaines endormis aux Invalides pour nous mettre sous leur protection et termine, sans oublier de nous engager ardemment à souscrire à l'emprunt, par un cantique en l'honneur de Jérusalem reconquise. Entre temps, pour faire diversion aux calamités, il fait miroiter à nos yeux les richesses du Maroc, nous promet l'Alsace-Lorraine, les sympathies de l'Espagne (mieux vaut tard que jamais), entonne les louanges de nos poilus, de notre « impérissable jeunesse », y mêle les images des grands Français d'autrefois et nous console de nos drapeaux en loques : « Plus ils sont troués, mieux on voit le ciel au travers. » En somme, son livre est un manuel d'héroïsme militaire et civil. J'ai entendu reprocher à M. Lavedan ce rôle emprunté de moraliste sous prétexte qu'il n'y était guère préparé par son passé. Il est évident que la foi qu'implique ce seul titre *Les Grandes Heures* jure un peu avec son léger scepticisme antérieur; mais l'argument ne me touche guère. On ne s'avise pas de réfuter saint Augustin sous le prétexte qu'il eut une jeunesse dissipée et Madeleine reste une sainte chômée en dépit de ses erreurs premières. Les exemples de conversions abondent. L'essentiel est qu'elles soient sincères. Or, j'ai bien peur que celle de M. Lavedan ne laisse place au doute, tant son ton diffère selon

qu'il parle en directeur de conscience ou en fantaisiste. Quand il célèbre le « Pinard », par exemple, son style court et scintille ; le trait éclate. On le sent inspiré. Quand il catéchise, il semble que l'entrain fléchisse. Un autre chapitre plaît par sa fougue véhémente, mais c'est celui où M. Lavedan, sous le manteau de la révolution russe, fait le procès de la nôtre. Ce n'est point tant cette condamnation du régime qui choque que de la rencontrer sous la plume d'un haut dignitaire et d'une ollègue du premier magistrat de l'Etat, et nous touchons ici du doigt l'incohérence d'une société démocratique et athée résignant ses destins aux mains d'une aristocratie pieuse et d'une élite de mandarins. C'est d'eux que M. Lavedan semble avoir reçu mandat plutôt encore que de sa conscience d'interpréter les événements. Il est bien obligé de se façonner à leurs préjugés de caste. Ceux-là ne sont point disposés à marcher vers une communion élargie. Tout ce sang obscur, qui coule pour la France, leur découvre une rhétorique neuve sans bousculer leurs horizons. Ah ! comme on sent quand ils invoquent Dieu que c'est uniquement le dieu des chapelles riches et des paroisses distinguées! Leur philosophie satisfaite ne s'accommode point de changements. Ils veulent bien la Société des Nations, mais à une condition, c'est qu'elle n'abolisse pas les frontières. Oaveuglement des salons ! « Dans cette époque immense, dit M. André Germain, qui les connaît, les cathédrales et les couronnestombent, mais leursidées mesquines restent debout. » Tout le beau monde garde, dans l'effondrement total, ses petites manies de casuistique et de charades innocentes : les jeunes filles dont les fiancés sont morts à la guerre doivent-elles se condamner au célibat ? Quelle est la sépulture qui convient le mieux aux cadavres des combattants ? Des discussions byzantines s'engagent sur la hiérarchie des blessures et leur vertu symbolique. On revient aux procédés scholastiques. Un avocat se lève pour faire valoir l'argument des morts, comme au moyen âge un avocat se levait, au nom des sauterelles poursuivies pour ravage des récoltes. Que nous sommes loin de Montaigne, de Voltaire, de Diderot ! mais Montaigne, Voltaire et Diderot sont frappés de discrédit par notre élite dirigeante. Boileau lui-même est suspect qui s'est élevé contre la guerre. La vérité, officiellement admise aujourd'hui, c'est que la guerre est chose sainte et retrempe les âmes. La France en sortira régénérée. Dans le domaine des lettres elle ne produira plus que des chefs-d'œuvre. « Pourtant, nous dit encore M. André Germain dans ses *Portraits parisiens,* publiés après quatre ans de guerre, rien n'a changé. Nos romanciers attitrés, nos prospères auteurs dramatiques ont fourni chaque hiver l'œuvre attendue, à la grande joie du public et au dégoût croissant des lettrés. » Les scandales n'ont pas cessé. Certes, M. Lavedan dénonce les tripotages et les trahisons, mais il est avant

tout académicien et homme du monde et sait garder les prudences nécessaires. Il ne prononce aucun nom, pas même ceux que les débats publics du conseil de guerre ont jetés à tous les échos. Ah ! que M. Henri Lavedan est donc trop avisé et d'esprit trop subtil pour ne pas sentir lui-même où le bât le blesse, et peut-être le joli mouvement d'humeur indignée qui le secoue, lorsqu'il entend autour de lui se gausser des « bourreurs de crâne », n'a-t-il pas d'autre source. Depuis que la guerre est terminée quels signes nouveaux de régénération : le jazz-band, le one-step, les femmes déshabillées, les fêtes nègres ? O imprudents polémistes, qui avez voulu spiritualiser la guerre et qui, croyant servir votre cause, avez déchaîné les ambitions malsaines, recueillez-en les fruits. Les vrais héros ce sont les morts et les mutilés. Les croyez-vous suffisamment payés si leur sacrifice ne doit servir qu'à perpétuer l'ancien état de choses ? Ceux des combattants qui reviennent, et à qui vous aviez fait entrevoir le paradis terrestre, ne trouvent plus qu'une France démoralisée, affolée de jouissance et se voient acculés à la révolte par les méfaits de la vie chère. La guerre sociale et fratricide, pire que l'autre, recommence. La conclusion de tout cela, c'est M. Henri Lavedan qui nous la donne, sans s'en douter. Le boulevardier a soufflé le mot de la fin au moraliste : « Ce qu'on nous disait la marche à l'Etoile risque fort de n'avoir été, en fin de compte, que la marche à la Lune. »

ERNEST RAYNAUD.

§

Le livre de M. Alexandre Zévaès, **le Parti socialiste unifié et la guerre**, établit, avec une documentation très sérieuse, que ce parti, consciemment ou non, a toujours fait le jeu de l'Allemagne contre la France. C'est en 1905 que ce parti se crée au nom de Karl Marx, pangermaniste à sa façon, et, du coup, notre socialisme qui jusqu'alors avait été patriote, même sous la Commune, devient carrément antifrançais. Dès l'année suivante, le Congrès de Limoges, sur la motion de Jaurès, Sembat et Vaillant, déclare que contre la guerre, donc en fait pour l'Allemagne, tous les moyens sont bons, même la grève générale ouvrière et l'insurrection. Au Congrès de Nancy, l'an d'après, Renaudel s'écrie sans barguigner : « Je ne suis pas patriote, je n'ai pas le sentiment de la patrie. » Toute la politique extérieure du parti est exactement celle que souhaiterait le kaiser : rupture de l'alliance franco-russe et signature d'une alliance franco-allemande, où l'on devine sans peine quelle eût été l'attitude respective des nouveaux alliés. Contre l'alliance russe, la haine des unifiés, même avant l'unification, avait été implacable : chez Pressensé, chez Jaurès, chez Sembat on trouve des éclats de voix vraiment incroyables : la chose se comprend, d'ailleurs, puisque cette alliance était le seul obstacle au rapprochement avec l'Allemagne

que souhaitent tous ces marxistes; ils ne voyaient sans doute pas que c'était le seul obstacle aussi au rapprochement de l'Allemagne et de la Russie, et que si l'alliance franco-russe se dénouait, le Tsar devenait fatalement le brillant second du kaiser, entente dont nous eussions fait les frais. Mais, sur ce point, l'aveuglement de nos socialistes a été inouï; ils ont trouvé, lors du coup d'Agadir, que les exigences de l'Allemagne étaient parfaitement raisonnables, que jamais, depuis 1871, elle n'avait cessé d'observer à notre égard la « modération essentielle » (le mot est de Jaurès qui n'ignorait pourtant pas le coup Schnæbelé, ni le coup de l'Impératrice, ni le coup de Tanger), qu'il n'y a pas de civilisation possible sans l'alliance franco-allemande (le mot est de Vaillant, et il faut en conclure qu'en 1914 la civilisation n'existait pas).

Jusqu'à la veille même de la guerre, cet étonnant état d'esprit persiste. « Si l'Allemagne s'arme, s'écrie Brizon, ce n'est pas contre la France. » « Si le Kaiser déclare la guerre, continue Guesde, nos camarades d'outre-Rhin refuseront de marcher. » Et tous répètent : « Ils refuseront ! » Pourtant leur ami Grumbach, qui connaît mieux qu'eux les socialdémocrates, puisqu'il est Allemand, les a avertis : « Ils marcheraient peut-être sans enthousiasme, mais aussi sans défaillance. » Ceci ne leur dessille pas les yeux. Cinq semaines avant la guerre, l'extrême gauche, en refusant de laisser se constituer le ministère Ribot, bondit de colère à l'idée qu'on peut croire l'Allemagne capable de nous attaquer. Quand on leur parle des énormes accroissements d'effectifs outre-Vosges, ils répondent avec Brizon : « Ce n'est pas contre nous ! » Vingt jours avant la déclaration de guerre, ces quelque cent socialistes, accrus d'à peu près autant de radicaux-socialistes, refusent les crédits militaires demandés comme indispensables à la défense nationale par un gouvernement dont Caillaux est encore le grand moteur. Quatre jours avant la déclaration de guerre, nos unifiés, Jaurès en tête, obtiennent de ce gouvernement que nos troupes reculent à 10 kilomètres de la frontière. Si, comme on le dit, l'occupation de Briey par l'ennemi a été la conséquence de cette mesure, quelle responsabilité pour ce parti !

Heureusement, sous le coup de la déclaration de guerre, le parti socialiste se montre enfin bon français. Ses chefs entrent dans le ministère d'union sacrée qui s'institue après la bataille de Charleroi. Et dans cette guerre, où tout est colossal, l'ironie est colossale, certes, de voir la France sauvée et glorifiée sous le règne d'un Parlement tenu en laisse par ces marxistes et d'un gouvernement dont ont fait longtemps partie des Guesde, des Albert Thomas et des Sembat. D'ailleurs cette attitude louable ne se maintient pas. Une minorité se forme dans le parti, de plus en plus germanophile, défaitiste et kaisériste, ne cherchant qu'à rejoindre les camarades d'outre-Rhin à

Zimmerwald et à Kienthal, puis à Stockholm et à Berne, et à force de s'agiter, elle finit par retourner le parti et par devenir la majorité. Si bien que le parti socialiste unifié est revenu exactement, en dépit de ces quatre ans d'épreuves, au point où il était à la veille de la guerre, défaitiste toujours, puisqu'il se désole de traîner le boulet de la victoire, et kaisériste encore, puisque le bolchévisme vers qui vont toutes ses complaisances n'est que la transformation du kaisérisme. En vérité, il est déplorable que dans un pays qui a produit Saint-Simon et Fourier, ou encore Proudhon et Barbès, le parti socialiste se mette à la remorque d'un Karl Marx, qui n'est qu'un Guillaume de Hohenzollern retourné.

M. Alexandre Zévaès fait remarquer en terminant qu'il a laissé bien des points de côté dans son exposé, à commencer par la collaboration de tels marxistes de marque au *Bonnet Rouge*. Les personnes qui voudraient étudier ce chapitre-là pourraient lire **Le Bonnet Rouge** de Charles Léon Claudy. Ce n'est qu'un tout petit livre, mais plein de renseignements suggestifs. Si l'Allemagne a fini par capituler, ce n'est pas de la faute de ses rédacteurs.

Justement un spécialiste de l'art militaire désireux de garder l'anonyme nous explique en une brochure convaincante et enrichie de diagrammes et de cartes **Pourquoi l'Allemagne a capitulé le 11 novembre 1918**. La simple proportion des divisions engagées et des divisions tenues en réserve suffit à l'expliquer. Le 15 juillet 1918, donc au début de la dernière offensive, de la belle, comme disent les joueurs, les Allemands disposaient sur notre front de 207 divisions dont 81 divisions de réserve, et parmi celles-ci 43 dites fraîches, c'est-à-dire ayant plus d'un mois de repos, 26 dites reconstituées, c'est-à-dire ayant 15 jours de repos, et 12 dites fatiguées, c'est-à-dire retirées du front depuis moins de quinze jours. Deux mois plus tard, le chiffre total de divisions se maintenait à 197 divisions, mais le nombre des divisions de réserve n'était déjà plus que de 68, dont 21 fraîches seulement. Deux mois encore plus tard, le 11 novembre, veille de l'armistice, sur 184 divisions, nombre total, les Allemands n'en avaient plus que 17 en réserve, dont 10 fatiguées,5 reconstituées et 2 seulement fraîches.Dans de pareilles conditions le désastre était inévitable, et l'Allemagne a dû s'avouer vaincue; elle venait de perdre 360.000 prisonniers sans compter les morts et les blessés, 6.500 canons; la résistance était impossible, d'autant que le moral des subsistants était irrémédiablement atteint. Si le kaiser avait voulu continuer la lutte, c'était dix ou quinze jours plus tard un désastre militaire qui dépassait ceux de tous les temps, 1 million d'hommes au moins obligés de capituler! On a reproché à nos gouvernants de ne pas avoir demandé à nos soldats ce dernier effort qui eût brisé à jamais l'orgueil allemand. C'est faire bien bon

marché des sacrifices que cette grande victoire eût toujours coûtés. Les gouvernants ont bien fait de tenir l'engagement qu'ils avaient pris : Pas une heure de plus qu'il ne sera nécessaire! Et le maréchal Foch a eu raison de ne pas insister ; le sacrifice qu'il a fait de sa propre gloire est digne de celui de tant des héros glorieusement tombés au champ d'honneur. D'ailleurs, je crois qu'on eût pu tirer mieux parti de la victoire, et obtenir de l'Allemagne, lors des divers renouvellements d'armistice, tout ce que nous aurions exigé d'elle si son million de reitres et de lansquenets avaient capitulé vers la fin du mois de novembre.

HENRI MAZEL.

§

La vie d'une âme peut être intense et ne se manifester ni par l'éclat du style, ni par la profondeur de la pensée, ni par l'originalité de la vision. Il faut faire son deuil de toutes ces qualités en lisant **La vie des âmes** de Mme Adam, qui d'ailleurs ne vise pas à la beauté de la forme. Sous ces phrases quelconques, à travers ces petites histoires édifiantes, dans ces analyses sommaires et convenues des âmes belge, australienne, anglaise, italienne, grecque, roumaine, polonaise, américaine, tchèque et portugaise, c'est l'âme ardente et ingénue de Mme Adam qui palpite et s'élance, une âme toute pareille à celle des grand'mères qui nous faisaient sauter sur leurs genoux, et c'est très touchant. On juge de la joie, de la dilatation psychique de cette revancharde fougueuse et passionnée à l'annonce de la victoire. On comprend l'émotion et cette indicible impression de délivrance qu'éprouvent les témoins de 1870.

Avec beaucoup de bonne humeur et d'entrain, Mme Adam, qui fut aussi anglophobe que prussophage, chante la louange du généreux loyalisme anglo-saxon. Elle défend même les tsars qui furent des amis fidèles de la France. Mais comment ne voit-elle pas que le bolchévisme est une conséqnence fatale du régime tsariste ?

Le nouveau livre de Maurice Barrès, **la Lorraine dévastée**, est le premier d'une collection intitulée « La France dévastée » que le Comité France-Amérique va publier à l'intention des visiteurs qui défileront sur les champs de bataille de la guerre occidentale. Cette suite de chapitres sur la Lorraine pendant la guerre ne manque pas de variété, ni d'intérêt. Celui intitulé « Dans un jardin de Lorraine » rappelle le meilleur Barrès. L'avant-dernier paragraphe a quelque chose de la fluidité et de l'incomparable harmonie d'une strophe de Lamartine. Mais le Barrès agaçant, le psychologue prétentieux qui a délaissé « Petite Secousse » pour la France immortelle et qui applique à celle-ci les mêmes procédés d'analyse qu'à l'artificielle et dolente enfant, surgit, hélas ! presque à chaque page. Le Président

de la Ligue des Patriotes n'a pas été sans éprouver quelque mécompte, au cours de ses pèlerinages en Lorraine.

Voici un épisode narré d'ailleurs avec beaucoup de franchise qui est émouvant :

L'autre jour, en Lorraine, traversant un village, je suis entré dans une maison, au hasard, pour demander un renseignement. C'était un pauvre petit magasin. J'y ai trouvé un gros homme debout, que j'ai prié de m'indiquer la maison du maire. Il m'a regardé lourdement : « Prenez à droite, et puis à gauche, et puis en face. » On ne comprenait rien. Alors il a dit avec lenteur : « Excusez-moi, je viens justement d'apprendre une mauvaise nouvelle. Mon fils... Un de ses camarades vient de m'avertir. » J'avais compris avec épouvante, mais j'ai tout de même dit machinalement : « Qu'est-ce qu'il y a ? » Le gros homme a mis son doigt sur son front et murmuré de la voix la plus faible : « Une balle. » Puis : « Mort. » Alors je l'ai embrassé. J'ai tenté de lui expliquer ce que je sentais si bien : que tout le monde le plaignait et qu'aux yeux de tous son fils et lui étaient couverts d'honneur. Mais il a dit : L'honneur, je m'en fous.

Cette réponse n'est pas cornélienne, elle est bien plus belle, elle est humaine. Si M. Barrès était un grand poète, un esprit libre et généreux, il préférerait cette douleur vraie à tous les patriotismes. Et les patriotes n'ont pas besoin qu'on leur explique tant de choses. Ils souffrent et ils acceptent, mais restent des hommes.

On ne peut prendre que du plaisir au livre de M. René Milan, **Matelots aériens**. C'est le troisième volume de cette série que l'auteur appelle « Les vagabonds de la gloire ». A tous les points de vue il me semble très supérieur aux deux autres. Cela tient-il à sa variété ? Au fait que M. René Milan passe de l'hydravion au dirigeable, de Corfou en Tunisie, puis de l'Ile de France aux Flandres ? En tout cas ses qualités de peintre, de poète, d'observateur insatiable s'affirment constamment au cours de ce livre. Ce n'est pas un puriste. Son style a des négligences, la construction de ses phrases est parfois incertaine. C'est ainsi qu'il dira : « Pourquoi Louis XIV, soleil de l'Europe, comprit-il après La Hougue qu'il ne serait jamais le soleil de l'univers, dont la flotte britannique lui interdisait l'accès ? » Mais l'on est emporté par le récit, toujours pittoresque et coloré, si plein d'aperçus, de réflexions, d'idées à la fois personnelles et générales, que l'on y trouve sans cesse de quoi méditer, de quoi modifier la conception forcément très limitée que l'on a de cette guerre prodigieuse. L'émotion aussi affleure à chaque instant. L'arrivée de l'armée serbe à Corfou après sa retraite, dans quel état ? sa reconstitution, la retour à la vie de ces hommes squelettes, leur volonté, les mélopées saisissantes qu'ils murmurent le soir, leur amour touchant pour les arbres qu'ils ne peuvent se décider à

abattre, tout ce chapitre sur Corfou et l'armée serbe est empoignant de la première à la dernière ligne.

Non moins prenante, la partie du livre où M. René Milan nous décrit la vie d'un dirigeable. C'est la première fois que j'ai une impression directe, vivante, de cette existence, tant de celle du navire aérien, que de celle de son équipage. Vous voyez comment le dirigeable peut dépister et traquer le sous-marin, comment il le signale. On est émerveillé de tant de précision, de tant d'organisation savante et souple. Mais il n'en ressort pas moins que le dirigeable est un organisme terriblement délicat et fragile. Il n'inspire pas une bien grande confiance et pourtant les services qu'il a rendus sont remarquables. Le livre se termine par quelques pages un peu trop brèves sur le Portugal.

C'est aussi à la collection de « la France dévastée » qu'appartient l'ouvrage de Mlle Chaptal : **Rapatriés**. Les récits de ce genre abondent et les faits cités avec complaisance ne diffèrent pas d'autres faits tout aussi pénibles et déconcertants. Il convient certes de ne pas oublier combien l'Allemagne fut souvent inhumaine, brutale et sans pitié, tout simplement parce qu'elle croyait à sa victoire, mais la douleur est chose si personnelle ; on l'abhorre et on l'oublie avec une égale facilité suivant qu'elle atteint votre prochain ou vous-même.

Elles ne sont pas ennuyeuses à lire les histoires que le Dr Maurice Limousi intitule : **De l'ambulance à l'hôpital**. Que d'écrivains se sont révélés pendant cette guerre! Pourvu qu'ils ne s'obstinent pas à écrire en temps de paix! Si peu ont vu alors qu'il était impossible de ne pas voir des choses essentielles, ou comiques, ou déchirantes, ou terribles. Le Dr Limousi a l'humeur joyeuse, un certain imprévu et pas de prétentions.

La vie militaire pendant cette guerre, celle de l'arrière bien plus que celle du front, est une mine inépuisable en situations du plus haut comique et en personnages grotesques. Il y a là de quoi inspirer de très nombreux Courteline. Et point n'est besoin de forcer la note, d'imaginer ni de grossir les faits. Il n'y a qu'à raconter ce que l'on a vu, ce que l'on a vécu. M. Raoul Leguy l'a très bien compris ; il n'a mis dans sa **Ronde des Bleuets** ni satire, ni méchanceté, ni rancœur. Mais c'est amusant et vrai. Un simple récit de l'évolution d'une compagnie de bleuets depuis sa formation jusqu'à son passage dans une unité combattante. On rit et l'on se souvient.

Je ne crois pas que personne mieux que M. Emmanuel Bourcier dans **le bombardier Camus** ait su rendre avec autant de force et de vérité les impressions que l'on peut éprouver en aéroplane. Son « type » est drôle, il vit et nous inspire de la sympathie, mais le

récit d'un de ses premiers vols, ce qu'il ressent, nous captive bien davantage.

Si on tombait ! se disait-il. Mais il n'imaginait pas la chute. Il avait beau s'affirmer la fragilité de l'avion, sentir sous sa semelle la faiblesse du plancher de poutrelles et de contre-plaqué mince, penser à l'accident possible, au capotage récent, à l'arrêt du moteur... il ne parvenait pas à sentir la défaillance physique, le trouble matériel et mental qui fige la moelle, hérisse le poil et donne le frisson. Le coucou était trop solide, seul corps massif dans l'air impondérable. Il n'y avait pas d'échelle, pas de comparaisons dans toute la hauteur entre l'engin puissant, fait pour l'azur et le vent, et cette chose plate, lointaine, multicolore, la terre, dont on était détaché, et à qui l'on n'appartenait plus, dont on était étranger, comme emmené dans un autre élément. Rien. Pas la moindre sensation du vide, pas la moindre impression de danger. Une sécurité absolue, le sentiment de la certitude, de la vie normale, régulière, le sentiment ressenti sur mer, quand le bateau isolé paraît énorme pour la mer immense, réduite à son tour d'horizon, inoffensive et presque petite, dans son immensité même.

PAUL AESCHIMANN.

A L'ÉTRANGER

Allemagne.

LE DRAPEAU DU NOUVEL EMPIRE. — L'Allemagne battue, s'étant enfin soumise aux conséquences de sa défaite, se prépare à réformer son organisation intérieure et à consolider ses finances. Le 9 juillet, l'Assemblée nationale de Weimar a ratifié, par 208 voix contre 115, le traité de paix signé à Versailles. Comme il s'agissait d'une simple formalité, elle a fait preuve d'esprit politique, en réduisant les débats à une seule séance, pour reprendre ensuite la discussion des grands projets, dont la mise en œuvre va être le premier soin du gouvernement, pendant les mois qui vont venir.

La Constitution du nouvel Empire avait été élaborée, dès les premières semaines de la révolution, par M. Hugo Preuss, qui fut ensuite pourvu d'un portefeuille dans le cabinet Scheidemann. Modifié et remanié à plusieurs reprises, ce projet de « charte fondamentale », après une première lecture à l'Assemblée nationale, avait été renvoyé à une commission spéciale qui vient encore une fois d'en bouleverser les assises. C'est qu'il n'est pas facile de conserver l'œuvre bâtarde de Bismarck en l'adaptant aux conceptions centralisatrices d'une république socialiste. M. Preuss le constate avec mélancolie. « Le premier projet, écrit-il, était beaucoup trop unitaire, bien qu'aux yeux de beaucoup de gens il ne le semblât pas assez. Le second a été ramené par le Comité des Etats (ancien Conseil fédéral) à des conceptions beaucoup trop fédéralistes, sans répondre toutefois à tous les désirs des cœurs particularistes. » La solution radicale de l'Etat uni-

taire ayant été écartée, la Constitution allemande ne pourra être qu'un compromis entre l'unité et le séparatisme. Cependant l'autorité centrale jouira d'un pouvoir autonome et n'aura plus aucun rouage commun avec la Prusse. Bismarck, pour cimenter la mainmise du gouvernement prussien sur les factieux de l'empire, avait superposé les deux institutions, le chancelier étant premier ministre de Prusse et les ministres prussiens faisant fonction de sous-secrétaires d'Etat dans les services de l'empire. Cette dualité va cesser. « Le gouvernement de l'empire, complètement détaché de la Prusse, écrit encore M. Preuss, doit être organisé d'une façon plus rigide que ne l'était l'office impérial, simple annexe de la couronne prussienne. » (*Gazette de Francfort*, 1er juillet.) C'est par cette séparation des pouvoirs que les Allemands espèrent démontrer aux Alliés que l'Allemagne nouvelle n'est plus la Prusse.

Le 2 juillet, l'Assemblée nationale a abordé la discussion du projet constitutionnel, en deuxième lecture. M. Preuss, remplacé comme ministre d'Empire, dans le nouveau cabinet Bauer, par M. David, avait accepté de prendre place au banc des ministres, en qualité de commissaire du gouvernement. C'est donc avec son concours que les débats se sont poursuivis et son successeur n'est intervenu que dans les circonstances particulièrement importantes. Le texte, après la refonte de la commission, comporte deux parties, dont voici les titres : « l'édifice et les tâches de l'empire » et « les droits et les devoirs fondamentaux de l'Allemand ». Le préambule est ainsi conçu :

Le peuple allemand, uni dans ses tribus (*in seinen Staemmen*) et animé de la volonté de renouveler et d'affirmer son empire dans la liberté et la justice, de servir la paix intérieure et extérieure, d'encourager le progrès social, s'est donné cette Constitution.

L'introduction du mot *Reich* a donné lieu à une longue discussion. M. Ablass a fait observer qu'un empire peut fort bien avoir un gouvernement républicain, ce qui est tout à fait exact. (« Veillons au salut de l'Empire. ») Quand les Allemands disent *frankreich* pour désigner la France, ils n'ignorent pas que ce pays est en république. M. Cohn, socialiste indépendant, ayant insinué qu'il fallait avant tout indiquer une rupture avec les errements de l'ancien régime, M. Ablass, qui est démocrate, lui a répondu que « l'empire allemand était une organisation dont les Allemands d'aujourd'hui ont le droit d'être fiers ».

Après ce plaidoyer rétrospectif en faveur du Kaiserisme, la cause était gagnée et la discussion ne reprenait de l'ampleur qu'à l'art. 3 qui détermine les couleurs de l'Empire. Cette question a surtout un intérêt historique. Il s'agit de démontrer, par un symbole accessible à tous, que les révolutionnaires d'aujourd'hui confondent leurs

aspirations avec celles des démocrates tudesques du commencement du siècle dernier. Les étudiants libertaires, en fondant les *Burchenschaften*, pour lutter contre les doctrines de la Sainte Alliance, choisirent les couleurs « noir-rouge-or », qui devaient incarner le rêve de la grande Allemagne unie. La première de ces corporations fut fondée à Iéna en mai 1815 et elles tinrent leurs premières assises à la Wartburg, le jour anniversaire de Luther, 18 octobre 1817. Les décisions de Karlsbad, inspirées par Metternich, deux ans plus tard, mirent brusquement fin à ces enfantillages, dont Henri Heine s'est agréablement moqué, bien qu'il y eût participé avec entrain, mais l'agitation, commencée au grand jour, fut poursuivie en secret. En 1830, en 1848, toutes les conspirations se trouvèrent sous le couvert de la grande Allemagne, et le Parlement de Francfort s'empressa de décréter que les couleurs nationales seraient « noir-rouge-or ».

Qu'est-ce donc que ce drapeau, dont les Allemands sont si fiers, au point qu'ils l'arborent à chacune de leur période de crise ? Ce sont les couleurs du vieux Barberousse, le héros légendaire qui, depuis près de mille ans, attend dans sa montagne du Kyffhaeuser que l'Allemagne veuille bien se réveiller. Les pangermanistes en ont joué naguère, pourquoi les parlementaires de Weimar ne draperaient-ils pas leur imprescriptible rancune dans les plis de cet étendard, symbole des revendications éternelles ? Bismarck n'aimait pas le romantisme. Lorsqu'il fonda la Confédération de l'Allemagne du Nord, en 1867, il mêla les couleurs prussiennes (noir-blanc) aux couleurs de trois villes libres, Hambourg, Lubeck et Brême (rouge-blanc) et le drapeau fut établi qui, quatre ans plus tard, devint celui de l'Empire. Le vieux Guillaume, qui avait horreur du rouge, eut du reste infiniment de mal à s'habituer à ce nouvel emblème.

On comprend que les masses allemandes, si indifférentes qu'elles soient devenues, en face des questions les plus importantes de la vie nationale, aient suivi avec intérêt le débat sur les couleurs de l'empire. N'y découvrent-elles pas de quoi satisfaire leurs aspirations mystiques ? Cependant, M. Th. Wolff écrit mélancoliquement en tête du *Berliner Tageblatt* (7 juillet) :

L'Allemagne pavoisera donc aux couleurs noir-rouge-or, pour le cas où il lui arrivera de nouveau d'avoir une raison quelconque de pavoiser. Les couleurs en question sont sanctifiées par des souvenirs historiques ; elles ont été chantées par Freiligrath ; elles servaient de parure à la jeunesse pleine d'espérance de la démocratie allemande. Malheureusement, pour l'étoffe des drapeaux, l'or devra être remplacé par un jaune moins brillant, ce qui, au point de vue esthétique, est assez discutable.

La droite de l'Assemblée a tenu à manifester son attachement au régime déchu en proposant le maintien de l'ancien drapeau. Une partie des démocrates a voté dans le même sens, parce que, comme

l'a dit le député Petersen, « noir-blanc-rouge est le symbole du travail accompli par le peuple et des aptitudes allemandes ». Le drapeau impérial a finalement été conservé par la marine, avec un rappel des couleurs de la République dans les quatre coins. Cela, non plus, n'est pas négligeable, car on espère, quand la Marine marchande sera reconstituée, rappeler dans les mers lointaines l'ancien prestige de l'empire déchu.

La nouvelle Constitution allemande, si l'on en croit ses promoteurs, serait la plus démocratique de l'Europe. D'après l'article 41, le président de l'empire est élu par le peuple allemand au suffrage universel. Il doit être âgé d'au moins trente-cinq ans et posséder la nationalité allemande. Le texte primitif stipulait qu'il devait jouir de cette nationalité depuis au moins dix ans, mais il a été écarté, de sorte qu'un naturalisé de fraîche date pourra, le cas échéant, présider aux destinées de la République. Parmi les prérogatives du président il faut signaler l'appel au referendum populaire. C'est ainsi que l'article 74 stipule que toute loi votée par le Reichstag et approuvée par le Comité des Etats peut être soumise à l'approbation du peuple, par la volonté présidentielle, avant d'être appliquée.

L'article 18 a été réservé, sur une proposition du Centre. Il est relatif, ainsi que le dit le texte, à « la division de l'empire en pays particuliers ». C'est certainement le plus important du projet. On notera tout d'abord que le mot « Etat confédéré » n'est pas mentionné. Des nations qui ont joué un certain rôle dans l'histoire la Saxe, la Bavière, le Wurtemberg ne subsistent plus, même comme expressions géographiques. Elles reçoivent simplement la dénomination de « pays » et leurs frontières pourront être fixées par un accord entre la population et les organes de l'empire. Toute la question de l'autonomie de certaines régions devient ainsi une question purement administrative. La nouvelle Constitution (article 88) enlève aux Etats particuliers leur service des postes, des télégraphes et des téléphones, qui, en Bavière, constituait un dernier vestige d'indépendance. Les chemins de fer sont nationalisés et l'autonomie financière des confédérés est gravement compromise par les nouveaux projets d'impôt. Il faudra suivre de près le débat sur l'article 18, quand nous aurons sous les yeux d'autres comptes rendus que ceux des agences télégraphiques. L'avenir territorial de l'Allemagne s'y rattache et nous assistons maintenant à ce singulier spectacle : les velléités d'indépendance affirmées çà et là depuis huit mois (sur le Rhin, en Westphalie, en Silésie, en Prusse Orientale) servent de prétexte au gouvernement allemand pour resserrer les liens avec l'empire, au moyen d'une autonomie factice. Les projets de Républiques rhénanes, tels qu'ils se présentent actuellement, n'ont d'autre but que d'assurer la mainmise définitive de l'empire sur les régions occupées par les Alliés.

L'unification des impôts fera disparaître les frontières entre les Etats particuliers plus rapidement encore que la simplification des rouages administratifs. M. Erzberger, ministre des Finances dans le Cabinet Bauer, dans un grand discours-programme, prononcé à Weimar, le 8 juillet, a donné un aperçu des impôts nouveaux qui devront procurer à l'empire les ressources dont il a besoin pour faire face à la situation créée par la défaite. La liquidation sera difficile et les Etats particuliers se verront enlever les principales recettes de leur budget d'avant-guerre. Les droits de succession, qui devront rendre le quintuple de ce qu'ils procuraient jusqu'à présent, sont entièrement absorbés par l'empire.

Un nouvel impôt sur les tabacs, une taxe sur les sucres, une autre sur les divertissements procureront à l'Allemagne quelques centaines de millions, mais ce sera là une goutte d'eau dans l'océan sans fond du déficit budgétaire. La grande idée de la République allemande, c'est la confiscation de la fortune. L'impôt prévu, et qui comporte une exemption à la base de 5.000 marks, atteindra 45 o/o quand il s'agira de fortunes allant de 500.000 à un million de marks et 65 o/o au-dessus de 3 millions. Le fisc espère tirer de cet impôt 60 à 80 milliards de marks. La taxe pourra être payée en une seule fois ou en versements annuels échelonnés sur 30 à 50 ans. D'après les prévisions des experts elle rapportera 20 milliards au cours de la première année, dans la suite de 3 à 4 milliards par an.

M. Erzberger a terminé son exposé par un appel pressant au travail. « Il n'y a pas d'autre salut pour notre peuple que le dur labeur quotidien, avec les yeux tournés à la fois vers le passé et vers l'avenir. La guerre nous a pris la richesse. Le monde nous a refusé la justice internationale, mais il faut que nous travaillions avec d'autant plus d'énergie et que nous employions tous nos soins au relèvement de l'Allemagne pauvre, mais juste. » Quel contraste entre ce langage et celui qu'on nous tenait encore la veille de la signature !

HENRI ALBERT.

§

Belgique.

VERS LES ACCORDS FRANCO-BELGES. — Le baron de Gaiffier d'Hestroy, notre ministre plénipotentiaire à Paris, portera dorénavant le titre d'ambassadeur du Roi des Belges auprès de la République française. Notre gouvernement proposera incessamment d'autres ambassadeurs à l'agrément des grandes puissances.

Notre première démarche de haute courtoisie internationale est donc pour la France, notre Alliée préférée. Le diplomate distingué, autant que courageux dans l'expression de sa pensée, qui nous représente à Paris est un ami déclaré et sincère de la France, ce qui

ne fut malheureusement pas toujours le cas de ses prédécesseurs.

Le baron de Gaiffier d'Hestroy prendra part à la prochaine visite à Bruxelles du Président Poincaré et des maréchaux Foch et Pétain. Cette visite, qui permettra à nos populations de manifester à nouveau de leurs sentiments d'admiration et d'amour pour la France, contrastera certainement par son enthousiasme avec l'accueil à la fois très correct et très froid qui fut réservé au Président Wilson. Quand ces lignes paraîtront, elle sera un fait accompli, mais je suis certain de ne rien préjuger. De même quand, après l'armistice, le roi Albert, escorté de nos troupes et des troupes alliées, rentra dans Bruxelles, notre pleine ferveur fut pour les poilus français, et les nôtres ne s'en montraient pas jaloux, tant apparaissent maintenant naturelles les sympathies qui nous unissent à la France.

Comme je l'écrivais dans une chronique précédente, ce rapprochement sentimental s'accorde avec l'intérêt des deux pays.

Sans doute, la situation de la Belgique demeure grave, beaucoup plus grave que ne le laisseraient supposer les dernières chroniques de M. Stéphane Lauzanne dans le *Matin*, qui n'ont pas été sans causer un certain émoi chez nous. Nous ne demandons pas à être plaints, mais il est de mauvais goût et tout à fait contraire à la vérité de représenter comme un pays de cocagne notre nation cruellement éprouvée par la guerre. La vie reste chère, trop chère, l'outillage, les matières premières font défaut et il est inexact que notre ministre des Affaires économiques ait tenu le langage que lui prête M. Stéphane Lauzanne. Ainsi que le faisait remarquer notre grand journal *le Soir*, ces chroniques n'avaient d'autre but que d'appuyer la campagne du *Matin* contre M. Clemenceau en opposant une soi-disant renaissance quasi spontanée de la Belgique au désarroi qui sévit actuellement en France. Un tel parti pris a simplement pour conséquence de fausser l'opinion publique à notre sujet, et, pour prendre au hasard dans ce tissu d'inexactitudes, je me permettrai de demander à M. Stéphane Lauzanne, moi qui reviens de Bruxelles et qui connais bien ma ville, dans quel restaurant il a pu se faire servir pour une somme modique le menu copieux et raffiné qu'il détaille complaisamment...

Ah ! ce n'est guère le moment de pareilles gaudissades ! Non, les usines que les Allemands nous ont détruites n'ont pas miraculeusement ressurgi ; nous attendons toujours qu'ils nous restituent notre outillage volé; la baisse du change continue à nous préoccuper; et la plaie du chômage n'a pas disparu ; nos alliés anglo-saxons ne cessent pas de nous inonder de leurs produits manufacturés et de prendre notre place sur nos anciens marchés extérieurs. Le tableau de la Belgique actuelle ne peut être brossé qu'avec des teintes assombries. Il y règne un esprit explicable, mais funeste, fait d'aigreur et de mé-

fiance, qui engendre la délation dans tous les domaines. Les industriels se dénoncent les uns les autres, harcèlent la justice de plaintes réciproques. Sous le couvert du patriotisme, de vieilles rancunes s'assouvissent, d'anciennes concurrences prennent leur revanche. Assurément, les traîtres qui ont sciemment trafiqué avec l'ennemi doivent être châtiés, et notre justice s'y emploie, mais il est insensé de confondre ce trafic félon avec la simple soumission aux réquisitions, cette soumission qu'allait jusqu'à recommander l'ancien gouvernement du Havre pour éviter les déportations ouvrières et la mise à sac des usines. Or, cette confusion, d'aucuns l'entretiennent fielleusement et les procureurs du roi sont débordés de plaintes dont la plupart ne reposent pas sur des motifs avouables. Contre cet esprit détestable, plusieurs hommes politiques, le ministre de la Justice, Emile Vandervelde, et le grand patriote socialiste Jules Destrée, notamment, ont eu la vaillance de protester. Le salut pour la Belgique, comme pour la France, est de se remettre rapidement à produire et les plaintes, les menaces, contre les chefs d'industrie, dont la majorité s'est du reste fort bien conduite, n'aura certainement pas cet effet...

Ceci constaté, un rayon de lumière filtre à travers les ombres du triste tableau. Le nombre de nos morts n'est que de trente-cinq mille, ce qui conserve à notre pays, de population dense, une main-d'œuvre abondante. Il est vrai que la prolongation du chômage pousse à l'exode de cette main-d'œuvre. Un inspecteur de nos Bourses du Travail me signalait récemment que la remise en train d'usines françaises avait fait déserter la Belgique par des dizaines de milliers d'excellents ouvriers.

Mais là où nos ouvriers parviennent à retrouver du travail, ils s'y mettent ardemment, avec cette conscience, cette application d'autrefois, qui en faisaient les premiers ouvriers du monde. Quant à nos industriels, nos financiers, ils sont prêts à repartir, dès que se précisera la politique économique de la Belgique.

C'est sur la coopération économique avec la France, disons-le tout de suite, qu'est dirigée leur attente. La question toutefois ne manque pas de complexité. On avait tout d'abord parlé d'Union douanière et ce vœu semble avoir été celui des deux gouvernements. Mais ce système entraînerait la Belgique dans la voie du protectionnisme qui conduit à l'opposé du progrès industriel et contredirait notre tempérament de nation exportatrice.

Cependant, la victoire de la France serait négative si, au bout de quelques années, elle ne prenait un essor de production lui permettant d'acccepter la libre concurrence et de détruire nombre des barrières douanières qui abritaient sa routine industrielle. En cela, la Belgique peut l'aider. Elle peut l'aider grâce à son expérience du progrès, sa faculté de tirer un maximum de réalisation d'un mini-

mum de possibilité, sa hardiesse d'entreprendre, sa connaissance des marchés mondiaux, son sens pratique éprouvé, la prestation de sa main-d'œuvre hors de pair.

Il est évident, par contre, que certaines de nos industries, complètement détruites, pour se reconstituer et retrouver leur essor d'avant-guerre, auront besoin d'être protégées pendant une période transitoire. Qui n'aperçoit là une base de compromis ? Une intense et étroite collaboration franco-belge rapprochera le moment où les deux pays pourront librement affronter leurs concurrents du dehors.

M. Henri Charriaut, le distingué publiciste français, qui a étudié la question et connaît admirablement la Belgique, fut le premier, voici plusieurs mois, à prédire que si l'Union douanière complète ne se concluait pas, elle serait du moins remplacée par une série d'accords. Si je suis bien renseigné, cette prédiction est en bon train de réalisation, et l'on étudie, avec une bonne volonté commune l'établissement de droits préférentiels entre les deux pays, c'est-à-dire des traitements exceptionnels qui constitueraient autant de dérogations en faveur de la France et de la Belgique aux clauses dites de la nation la plus favorisée qu'ils pourraient introduire dans leurs traités de commerce respectifs avec les autres puissances. En d'autres termes, sinon sur tous les points, du moins sur un grand nombre, il y aurait collaboration intime entre la France et la Belgique.

A n'en pas douter, les flamingants feront entendre leurs criailleries à ce sujet. Mais ces braillards interviennent pour si peu dans l'économie industrielle du pays, ils ne sont qu'une si faible minorité au sein même de la race flamande que cette opposition ne sera qu'une agitation de surface.

Les nécessités économiques sont au tout premier plan de nos préoccupations actuelles. Elles ne nous font pas négliger le souci d'honneur national et de nécessité stratégique qui nous portent à réclamer la révision du traité spoliateur de 1839. La thèse que j'exposais ici a prévalu. D'aucuns avaient cherché à circonscrire les débats entre la Belgique et la Hollande. La question est plus haute. C'est l'Europe, issue du Congrès de Vienne, qui nous a imposé ces spoliations en faveur de la Hollande, qui, pour se les faire attribuer, n'avait eu d'autre mérite que de sacrifier à l'esprit antilibéral et antifrançais qui régnait alors. Au monde nouveau, issu de la victoire à laquelle nous avons contribué, nous demandons de réparer cette iniquité. La Conférence de la Paix a admis notre point de vue. Elle a invité des délégués hollandais à venir s'expliquer avec nos délégués devant ses représentants qui décideront en dernier ressort. La légitimité de notre revendication est admise en principe.

En terminant, je suis heureux de constater qu'un Belge, demeuré

au pays pendant l'occupation, l'excellent poète Marlow, dans sa fort intéressante chronique du « *Mercure* », se trouve parfaitement d'accord avec moi : oui, pas d'ambition extravagante, mais l'embouchure de l'Escaut et l'enclave du Limbourg qui sont le patrimoine de notre pays et dont le retour à la mère patrie est une nécessité vitale pour la Belgique.

GUSTAVE FUSS-AMORÉ.

§

Italie.

LA CRISE DE MAI-JUIN 1919. — La chute — un peu brusque — du Cabinet Orlando a fait comprendre aux Français un fait dont ils ne s'étaient peut-être pas assez doutés jusqu'alors : que l'Italie n'était pas satisfaite de la Conférence de la Paix. Sont-ils nombreux, chez nous, ceux qui se représentent exactement l'impression que les discussions de Paris ont produite sur nos alliés ? Il semble que non : partout on est mal renseigné ; partout on est indifférent à ce qui se prépare : et le jour où les résultats de la politique suivie apparaîtront dans toute leur netteté, on ouvrira des yeux tout ronds...

L'opinion publique italienne est mécontente, très mécontente : voilà ce que les partisans d'une alliance franco-italienne doivent bien se mettre dans la tête.

Comment est-on arrivé à une pareille crise ? Comment ceux qui sont partis avec tant d'enthousiasme en mai 1915 sont-ils, après quatre ans de luttes, si tristes et si désenchantés ? C'est une question qu'il serait difficile et délicat d'exposer dans ses détails. Quelques rapides notes permettront cependant aux esprits clairvoyants d'imaginer ce que devra être, peut-être, la politique future de l'Entente à l'égard de l'Italie.

Un récent livre de M. Jules Chopin sur « l'Unité de la politique italienne » soutient que l'Italie a des tendances impérialistes, et que par conséquent cette constatation dicte notre attitude. Mais c'est ce qu'il faut démontrer : que l'Italie est impérialiste. Soyons justes et examinons froidement les événements... Quiconque a vécu en Italie durant les mois pénibles de la neutralité italienne sait parfaitement que ce ne sont pas de vains marchandages qui ont poussé l'Italie à entrer en guerre. L'émoi de l'opinion publique, lorsqu'elle sut ce que proposaient certains hommes politiques, eut les répercussions les plus grandioses. Que l'on sache bien une fois pour toutes, en France, que c'est la *piazza* qui a imposé la guerre, que sans les manifestations imposantes de Rome, de Milan et des grandes villes italiennes, le ministère Salandra serait resté sans forces... Or, la piazza n'avait pas fait de calculs. Elle était allée d'instinct vers ceux dont l'indépendance était gravement menacée : et les malheurs de la Belgique et de la France envahies avaient profondément secoué les cœurs ita-

liens. Il ne faut pas oublier cet enthousiasme avec lequel l'Italie s'est unie à l'Entente. On savait très bien que pas un bataillon italien n'aurait voulu marcher contre la France, alors qu'au contraire la guerre contre l'Autriche deviendrait facilement populaire... Tant que la guerre a duré, l'opinion publique, la presse, dans ses organes essentiels, étaient pleines de sympathies pour la France. Ceux qui avaient défendu la politique du « parecchio » ne pouvaient que se taire.

Arrive l'heure des négociations. La situation du gouvernement italien n'est pas semblable à celle des autres gouvernements. En France il y a eu unanimité au moment de la mobilisation générale ; personne n'a protesté : le danger était tellement imminent ! Mais, en Italie, l'ancien parti interventiste était sans cesse harcelé par les neutralistes de mai 1915, et c'est un miracle que la retraite d'octobre-novembre 1917 n'ait pas eu de tristes conséquences sur le moral d'un pays qui était divisé sur la question fondamentale : celle de la nécessité de la guerre. La victoire des armes ne suffisait pas. Il fallait pouvoir montrer les gages de cette victoire, les avantages pour l'avenir. Sans quoi, on ruinait l'autorité et le prestige de ceux qui avaient voulu la guerre.

L'Italie, pays pauvre, a besoin d'un solide appui financier. Economiquement elle est à peu près ruinée : n'ayant pas ou presque pas de gisements de fer et de houille, toute sa vie industrielle dépend de l'importation de ces matières premières. Elle est, à ce point de vue, dans une situation d'infériorité.

Pour ne pas faire regretter à l'Italie d'être entrée en guerre, il fallait panser ses blessures avec autant de sollicitude que celles des autres pays. L'Italie n'a pas autant souffert que la France, qui voit son industrie du Nord complètement ruinée. Mais elle a beaucoup souffert ; et cela lui est d'autant plus douloureux que tout un parti voulait lui éviter ces malheurs en ne la faisant pas sortir de la neutralité.

Le grand mal est que l'Italie a eu l'impression — très forte — qu'on s'occupait à peine d'elle, et qu'on ne tenait pas assez compte des sacrifices qu'elle avait faits. Et de cette impression désagréable les anciens neutralistes ont tiré tout le profit possible. Les anciens interventistes, qui se sont sentis abandonnés par les Alliés — dont ils attendaient tant, peut-être trop, — ont dû tristement laisser la place aux autres. La crise ministérielle qui a porté M. Nitti au pouvoir a été faite, non contre M. Orlando, mais contre l'Entente. Cela ne veut pas dire que M. Nitti ait moins de sympathie que M. Orlando ou M. Salandra pour la France et l'Angleterre. On a écrit beaucoup de bêtises, dans la presse française — et même italienne — sur le compte de M. Nitti. Cet intelligent Calabrais, plein de jeunesse, d'habileté et de confiance en lui-même, n'a pas de préjugés. Il n'est

ni giolittien, ni salandrien. Ceux qui ont levé les bras au ciel en jugeant néfaste son arrivée au pouvoir ont manqué de prudence. M. Nitti n'a pas encore donné sa mesure; attendons qu'il l'ait donnée pour porter un jugement quelconque sur lui. Il a eu bien des torts, et en premier lieu celui d'appeler auprès de lui MM. Schantzer et Tedesco, dont les sentiments sont bien connus. Mais il a dit lui-même, avec fierté, que ce n'était pas à son âge qu'on acceptait la tutelle d'un vieillard de quatre-vingts ans.

Quoi qu'il en soit, on peut être certain que sa politique, comme celle de M. Tittoni, sera très réaliste, et que ni l'un ni l'autre ne s'embarrasseront de formules de rhétorique. Ils ont derrière eux une opinion publique très montée contre l'Entente ; ils doivent s'efforcer de calmer les esprits et de convaincre les Alliés de certaines vérités. Leur besogne est difficile : ils auront beaucoup de mérite, même s'ils n'obtiennent qu'un demi-succès.

Les historiens essaieront un jour de démêler ce qu'il y a eu de bon et de mauvais dans la diplomatie de MM. Orlando et Sonnino. Le brusque retour de M. Orlando à Rome, a-t-il été très opportun ? Au lieu de ce coup de tête, il aurait peut-être fallu, les mois précédents, plus de souplesse et d'énergie. Ce voyage, aller et retour, n'a d'ailleurs fait que précipiter les événements. Depuis plusieurs semaines, l'Italie se sentait mal à son aise : elle avait conscience qu'on ne lui donnait pas à la conférence de la Paix la place à laquelle elle avait droit. C'est ce qui lui a été le plus pénible. On a cru en France que la question de Fiume était la question essentielle : et on a trouvé étrange que, pour un port, les passions se fussent à ce point exaspérées. Non, Fiume n'est qu'un mot, n'est qu'un symbole. L'Entente donnerait demain Fiume et toute la Dalmatie à l'Italie que'elle serait, malgré tout, triste et découragée. Car elle n'a pas encore compris et ne comprendra pas de sitôt, — pourquoi ses Alliés ont traité avec tant de bienveillance des peuples qui, il y a quelques mois à peine, luttaient contre l'Italie ; et pourquoi, dans une controverse aussi grave, les Croates ont rencontré autant de sympathies que les Italiens. Pourtant, jusqu'à la fin de la guerre, les Croates ont été les ennemis féroces des Italiens.

Un Croate est pour un Italien à peu près ce qu'un Allemand est pour un Français : jusqu'à la formation de l'unité italienne, les soldats croates ont été les plus implacables serviteurs de l'absolutisme autrichien en Lombardie et en Vénétie. Les plenipotentiaires n'ont peut-être pas assez bien compris cet état d'esprit : et ils ont *froissé*, *blessé* le peuple italien. Il était sans doute possible de réaliser les aspirations yougoslaves sans porter atteinte à la fierté italienne, et sans creuser entre la France et l'Italie un fossé qu'il faudra bien du temps pour combler.

Deux mois de négociations pénibles ont mis beaucoup d'amertume au cœur des Italiens. Il leur a semblé qu'on leur disputait tout : fer, charbon, colonies : l'empire colonial de la France, déjà si important, s'accroît encore ; et celui de l'Italie reste embryonnaire, disent-ils. Beaucoup de journaux — et pas seulement les nationalistes — ont parlé du « calvaire » italien. Le mot n'est pas en rapport avec la chose. Mais le fait reste : les Italiens auraient voulu être traités avec les mêmes égards que les autres grands peuples d'Europe ; et aujourd'hui ils n'enregistrent que des déceptions. L'Italie comptait sur *l'amitié* et sur *l'appui* des nations auxquelles elle s'était jointe ; elle a cherché en vain cette amitié et cet appui : la tristesse qu'elle en a ressentie jouera un grand rôle dans la politique de demain. Que sont devenus, hélas ! les enthousiasmes de mai 1915 ?

Tous ceux qui pensent que l'alliance, solide et intime, entre la France et l'Italie est un facteur nécessaire de la diplomatie française, n'éprouvent aucune joie à apprendre que les enthousiasmes de 1915 sont bien tombés, et que la France n'a plus, nulle part, la bonne presse d'autrefois.

Un journal comme le *Corriere della Sera*, qui a soutenu pendant des mois la nécessité de l'intervention, et qui, ensuite, a proposé une solution à l'amiable du conflit italo-yougoslave où son libéralisme lui valait l'épithète de « rinunciatario », ce grand journal, à qui l'Entente doit beaucoup, — a essayé de montrer à cette Entente qu'elle faisait fausse route. Les articles rappelaient avec mélancolie les espérances de l'Italie, sa volonté de vaincre, son réveil après la terrible retraite ; et après tout cela il fallait mendier les compensations dont elle avait besoin pour sortir de l'impasse. Tandis que les autres peuples vainqueurs avaient pu, eux, imposer leur volonté.

Presque tout le monde a réussi à s'entendre avec Wilson, disait amèrement le *Corriere* du 10 juin 1919, en donnant des entorses aux fameux quatorze principes. Les Polonais, les Yougoslaves, les Tchèques et les Anglais ont obtenu de lui indulgences plénières ; Clemenceau et le Japon ont obtenu de fortes indulgences partielles. C'est malheureusement à l'Italie, devenu le paratonnerre de Wilson, qu'ont été réservées toutes les décharges de son intransigeance. Les autres ont pu passer en franchise. *Seule l'Italie est en quarantaine.* A l'Italie on conteste toute parcelle de territoire qui est en dehors des frontières linguistiques. A la Yougoslavie on pardonne l'occupation, après sept mois d'armistice, de la ville allemande de Klagenfurt. L'une est traitée comme une adversaire, comme *une espèce de tête de turc ;* l'autre, comme le pupille pour lequel le tuteur a toutes les indulgences. Comment cette inégalité de traitement pourrait-elle ne pas nous offenser et nous blesser ?

Ce commentaire est d'une très grande modération, comparé à ceux

de la plupart des journaux ; il n'y a plus un quotidien qui ne fasse les plus grandes réserves sur la politique de l'Entente.

Les Français comprendront que cet état d'esprit peut amener de pénibles surprises.

Un Italien, grand ami de la France, disait dernièrement qu'il y avait entre les deux pays *quelque chose de cassé*. A cela il n'y a qu'un remède : c'est une grande bonne volonté réciproque.

JEAN MUROL.

§

Portugal.

LA CONFESSION DE PAIVA COUCEIRO. — Sera-t-il permis, sans scandaliser de bonnes âmes, de confesser ici Paiva Couceiro ? Oui, l'homme fantôme, responsable de tous les coups de fusil monarchiques, tour à tour fusillé lui-même et cependant présent en quinze ou vingt cités portugaises à la fois, l'homme insaisissable aux plus roués reporters, s'est, comme un doux agneau divin, laissé appréhender et confesser. *Habemus confitentem reum !* Et cette confession, que nous livre D. Félix Lorenzo, est si parfaitement authentique qu'il serait criminel de la retenir à Madrid, d'en priver le public français, de moins en moins informé des « choses » du Portugal, du moins de ses « choses » politiques.

Si héros mérite d'être appelé qui fait le sacrifice de sa vie à une idée — vraie ou fausse, — Henrique Paiva Couceiro n'est-il pas un héros, ou, si l'on préfère, le héros — peut-être le seul — du 5 octobre ? Jeune encore — quoique grise la chevelure, — le visage assombri — l'on imagine qu'à cause de la flamme intérieure qui le consume, — favorisé des dons de la fortune, que lui manquait-il pour être heureux ?

Que n'ajoutons-nous : que lui manque-t-il pour, demain, — puisque l'on nous affirme que les grands hommes du républicanisme historique cheminent à un rapide déclin — devenir le premier rôle de la farce lusitanienne ? Rien que, comme tant d'autres, de se plier à la réalité. Et c'est parce que Paiva Couceiro entend rester lui-même, qu'il ne veut point se plier, que, affrontant la haine, l'exil, la mort obscure des carrefours, ou glorieuse des batailles, il est, en public, injurié sans mesure par ceux-là mêmes qui, dans le privé, rendent hommage à sa vaillance, à son honnêteté, à son esprit de sacrifice. Et voici, à ce propos, un souvenir. Un jour, ses adversaires politiques voulurent l'amnistier. Ils espéraient que, voyant l'inutilité, le don quichottisme d'une abnégation stérile, il transigerait avec la nécessité. Vains rêves ! Paiva, cependant, entra à Lisbonne. Comme, une après-midi, il montait, lent et pensif, à sa demeure, sise sur l'une des collines ulisiponiennes, un groupe, sans cesse accru, de

populares le suivit, en attitude hostile. Lui semblait ne pas se rendre compte. Soudain, strident, éclate un provocateur *viva a republica!* En face de la multitude furieuse, que fait Paiva ? Il se retourne, croise les bras, profère un *viva a monarchia !* provocateur, et attend... Quelques instants après, la solitude régnait autour de lui. Un tel homme, conclura-t-on, ne transigera jamais ! Ce n'est point si sûr. Mais laissons-le parler :

Vous savez l'origine de ce que les républicains appellent ma « rébellion ». Ce fut mon invincible répugnance à accepter l'imposition violente (*a imposição violenta*) d'un régime qui brise et contredit l'histoire et les traditions de grandeur de mon pays. Le Portugal a été, à l'époque de D. João I (1), une nation aussi démocratique que l'Espagne. La pure liberté régnait et les municipes, autonomes, parlaient aux Roys avec hauteur et indépendance. Survint l'absolutisme. Mais, naturellement, il ne put subsister et le régime démocratique continua à se développer à la cadence des Temps (*ao compasso dos tempos*). Quels avantages pouvait nous offrir la République que n'eût pas apportés une évolution monarchique ? Toutes les idées me semblent respectables et je ne mets pas en doute la bonne foi des républicains, mais je pense que tout ce que la République pourrait tenter serait à même d'être réalisé dans le cercle du sentiment historique de notre nationalité. La monarchie portugaise serait restaurée aujourd'hui avec un programme adapté aux dernières transformations sociales, reconnaissant et implantant les innovations qu'en matière de législation ouvrière créera la Conférence de la Paix et en acceptant, cela va de soi, en toute franchise, le syndicalisme, qui est le système de l'Avenir. Ceci quant à sa solidarité mondiale. Dans le gouvernement intérieur du pays elle rétablirait simplement l'ordre, détruit par la République, et régirait notre peuple en s'inspirant de ce sentiment de morale chrétienne — je parle de *morale*, sans m'arrêter à l'aspect religieux — qui, au fond de l'âme nationale, est quelque chose d'enraciné indestructiblement.

Ne vous semble-t-il pas, lecteur, que ce couplet est celui même que, sauf variantes, — car le laconisme n'est pas son fait, — nous serine, depuis des lustres, ce Nostradamus provençal qui songea, naguère, à substituer au culte désuet du Nazaréen la pure religion de la Beauté grecque? Et voici, maintenant, ce que Paiva — qui, lui, a mis sa peau à l'épreuve de son idéal monarchique — pense des républicains portugais. Cela ne diffère guère — *mutatis mutandis* — de M. Charles Maurras non plus :

La République n'existe pas. Ce n'est qu'une anarchie. Vous voyez comment, chaque vingt-quatre heures, l'on improvise un homme d'Etat.

(1) Fils naturel de Pierre Ier de Portugal et roi de Portugal de 1383 à 1433. — On sait que les néomonarchistes aiment à chercher assez loin en arrière leurs exemples de prééminence du régime qu'ils prônent. Et, en effet, dans la nuit de l'Histoire, quelques point lumineux découverts font parfois une belle illusion d'optique...

Comme il n'y avait pas de partis, mais seulement des personnes — éloignées les unes des autres pour différents motifs, tels Costa, Almeida et Camacho, — il ne reste que des masses sans direction ni foi, qui se sentent désorientées en voyant la façon dont les sollicitent un certain nombre d'ambitieux, lesquels se renouvellent à chaque instant. Et il y a plus que cela. Il y a un mouvement bolchéviste, qui a déjà attiré l'attention des nations occidentales, surtout de la France et de l'Angleterre, dont les représentants à Lisbonne se sont vus dans la nécessité de formuler de discrètes observations. Que l'on songe à ceci, qui est curieux. Durant la guerre européenne, on a brandi contre les monarchistes portugais une arme déloyale. On a dit que nous étions des germanophiles. Et même, beaucoup de gens l'ont cru, oubliant que ç'avait été la monarchie qui avait conclu l'alliance avec l'Angleterre et qu'avant la Révolution les leaders républicains signèrent un manifeste au pays qui constituait une diatribe féroce, non seulement contre l'Angleterre, mais contre l'Entente. Et maintenant, voyons comment se conduisent les extrémistes portugais...

Evidemment, si l'on juge du Portugal d'après la feuille bolchévique *A Batalha*, que la *Federaçâo Typographica* a réussi à faire publier seule — à l'exclusion de feuilles même extra-radicales, comme *O Mundo* — devant le refus des autres journaux de se solidariser avec ce torchon d'anarchie, l'on serait tenté de donner raison à Paiva Couceiro. Mais, de ce que, dans *A Batalha*, l'on pouvait lire, en le mois de juin et de paix 1919, une interview du principal rédacteur avec le chef de la police de Lisbonne, où ce plumitif soutient son droit d'écrire en faveur des Allemands et contre le traité de Paix et de propager le bolchévisme dans les casernes, qu'est-ce que cela prouve, sinon que le Portugal ne doit pas plus être identifié avec *A Batalha* que, chez nous, la France ne doit l'être avec le *Journal du Peuple*, *La Vague* ou *Le Populaire*? Il est trop facile, pour les besoins d'une cause désespérée, de confondre ainsi les espèces et de conclure du particulier au général. D'autre part, s'il est indéniable que la guerre a créé, en Portugal, une situation économique inquiétante, et que cette situation est loin d'avoir été réglée à Versailles, qu'elle y a même — surtout en ce qui concerne la question coloniale — été compliquée comme à plaisir, qui ne voit le parti que les deux grands ennemis de la République portugaise devaient tirer et tirent en effet d'un imbroglio dont souffrent des pays autrement puissants que le Portugal, la France en premier lieu? Mais ces deux grands ennemis — on comprend qu'il s'agit du Royalisme et du Bolchévisme — du régime républicain, au lieu de contribuer, par une collaboration loyale et patriotique à l'œuvre urgente du retour graduel à la normalité, attisent, de toutes leurs forces divergentes, l'incendie social et, bien que se réclamant d'un credo en apparence contradictoire, méritent au même titre l'abomination des esprits libres, sincèrement amis de la forme républicaine, seule

capable de rétablir l'ordre, la prospérité et la joie de vivre en la belle Lusitanie.

Paiva Couceiro, interrogé sur les causes de l'échec de son algarade réactionnaire de l'automne dernier, a fourni des explications que, naturellement, l'on n'accueillera que « *cum grano salis* », mais qui ne laissent pas, en leur appel comique à certain facteur d'interprétation psychologique, d'être édifiantes :

J'ai proclamé — déclare-t-il — la monarchie dans le Nord sans opposition. On sait qu'en sa majorité le Nord du Portugal est monarchiste. Ni à Porto, ni en aucune autre ville du Nord ni du Centre, notre cri ne rencontra la moindre opposition. Nous ne fîmes d'ailleurs que hisser le drapeau bleu et blanc. Mais ce n'était pas suffisant. Qui connaît le Portugal sait que Lisbonne s'y impose toujours à la nation. Pour triompher, il nous fallait : ou la protection internationale, ou l'appui de Lisbonne. Nous n'eûmes pas la première de ces garanties, identiques en substance, parce qu'évidemment l'Europe pensera ce qu'elle voudra de la République portugaise, mais, l'ayant reconnue, se doit de la respecter. Pour dominer Lisbonne, nous occupâmes donc Monsanto avec une bonne partie de notre armée. Néanmoins, les masses ouvrières bien armées, soutenues par les forces de marine et la grosse artillerie de la flotte, réussirent à s'emparer de nos tranchées, encore que vaillamment défendues. Or, perdre Lisbonne, c'était perdre la partie. Nous le savions, bien que moi j'eusse résisté quand même. C'est alors que la monarchie, restaurée dans le Nord, s'effondra avec la même facilité, la même rapidité qu'elle s'était dressée victorieuse. Pourquoi? Ici, il importe d'être psychologue. Certains monarchistes s'aperçurent qu'il leur convenait de se réconcilier avec le régime victorieux... Ce furent eux qui changèrent le décor...

Cette interprétation psychologique de « changement de décor » n'est-elle pas réjouissante? Et qu'adviendrait-il, si la « réaction interne », en laquelle seule a foi désormais Paiva Couceiro, se manifestait, à l'expérience, inopérante? Mais, voilà, Paiva Couceiro propose un expédient d'un genre nouveau. La « *partida da porra* » devient le « *partido do plebiscito* ». Plus de massacres sommaires, désormais, mais l'appel au peuple. Il paraît que Paiva songeait à cela, lorsque, trois mois après la proclamation de la République, il inaugurait — en septembre-octobre 1911 — sa première « *incursão* ». D. Manuel II n'a donc qu'à bien se tenir, au long de ses parties de tennis en Albion. Car D. Henrique tient à ce que l'on sache que, « si le pays se déclarait pour l'acceptation du régime monarchique », ce ne serait pas fini. Car, alors, et « également par voie de consultation plébiscitaire », on le mettrait à même de se choisir un Roy! Qu'adviendrait-il, alors, « *coitado de mim* »! Peut-être à Madrid, dont il foule le glorieux pavé, M. Paiva Couceiro a-t-il eu l'occasion de se documenter sur la tragicomédie carliste et la façon peu amène dont le Prétendant, D. Jaime, est traité, tour à tour, par

MM. Vázquez de Mella et Melgar. Peut-être même a-t-il lu, dans *España*, les savoureuses réflexions de M. Francisco Grandmontagne à ce propos (1). Qu'adviendrait-il, Dieux immortels, si, par la vertu d'un autre « changement de décor », à la maison de Bragance — cette hybride fondation d'un fils naturel de João I — devait bientôt succéder « *Sua Magestade Paiva Primeiro, por a graça de Deus Rei de Portugal.....e dos sete mil bravos!* » Alors, alors, nous nous écrierions, plus stupéfaits que l'auteur même des *Lusiades*, mais moins convaincus que Camoens, cependant, en face d'une telle merveille :

Eis-aqui, quasi cume da cabeça
De Europa toda, o reino Lusitano,
Onde a terra se acaba, e o mar começa,
E onde Phebo repousa no Oceano...

CAMILLE PITOLLET.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Esotérisme

Léon Denis : *Le monde invisible et la guerre*; Libr. des sciences psychiques. 3 »

Histoire

Jean Edouard Spenlé : *L'Allemagne des Hohenzollern, 1415-1918* ; Berger-Levrault. 3 90

A. de Winter : *La Belgique champ de bataille de l'Europe ;* Van Oest. 3 »

Littérature

Mgr Baudrillart : *Discours de réception à l'Académie française*; Bloud. 1 35

Jules Bertaut : *Louis Barthou*, biographie critique, avec un portrait, une suite d'opinions et une bibliographie; Sansot. 1.35

Louis Brun : *Hebbel, sa personnalité et son œuvre lyrique* ; Alcan. 16 50

Gustave Flaubert : *Premières œuvres*, tome III : *L'Education sentimentale.* première version ; Fasquelle. 7 »

Emile Georges : *En marge des vieilles gazettes ;* Imp. Gout, Orléans. « »

Pierre Girard : *Le carnet de l'éclaireur Harry* ; Delachaux et Niestlé, Neuchatel. 1 35

Les Historiettes de M. le chanoine de Fabry, recueillies par l'abbé Maxime d'Ayroux, préfacées et annotées par Auguste Puis. Avec 3 grav.; Plon. 6 »

Maurice Maeterlinck : *Les sentiers dans la montagne;* Fasquelle. 7 »

Les plus belles pages d'Henry du Roure mort au champ d'honneur ; libr. de la Démocratie. 3 50

Marcel Proust : *Pastiches et mélanges ;* Nouv. Revue française. 5 25

Marcel Prévost : *Réponse au discours de réception de Mgr Baudrillart ;* Bloud. 1 35

(1) Voir le délicieux article : *Jiame, el Macaneador,* dans *España,* n° 218, 12 juin 1919.

Ouvrages sur la guerre actuelle

Andrée d'Alix : *Le rapatriement.* Préface de M. le chanoine Griselle ; Bloud. 4 55

Jean Azaïs : *L'abri 56 A. 2*, suivi de *In speculo mortis* ; Art et littérature. 3 50

Nicolas Basilesco : *La Roumanie dans la guerre et dans la paix.* Tome I : *La Roumanie dans la guerre.* Tome II : *La Roumanie dans la paix ;* Alcan. Ensemble. 15 »

Albert Bessières : *Le Chemin des Dames* ; Bloud. 3 25

Capit. Paul Bléry : *En mission en Roumanie ;* Figuière. 3 50

Mme H. Carton de Wiart : *L'enfant belge et la guerre :* Van Oest. 0 75

Lieut. col. de Chambrun et capit. de Marenches : *L'armée américaine dans le conflit européen ;* Payot. 10 »

André Charpentier : *Quelques remarques d'un de là-bas ;* la Veilleuse. 1 »

Dans un camp de prisonniers français en Allemagne, par une infirmière française. Préface de M. Ed. Camus ; Bloud. 3 25

Albert Dauzat : *Légendes, prophéties et superstitions de la guerre* ; Renaissance du livre. 5 »

Capitaine Humbert : *La division Barbot ;* Hachette. 4 55

E. Letard : *Trois mois au premier corps de cavalerie.* Avec une lettre du général Conneau ; Plon. 4 50

Capit. John Merton : *Lettres d'amour sous le feu.* Illustr. de R. Diligent ; Cahiers britanniques. 1 50

Pierre Nothomb : *Étapes du nationalisme belge* ; Van Oest. 4 55

Roger Pillet : *Réfugiés,* préface par Henri Focillon ; Maison des Deux-Collines, Lyon. « »

Facundo Quiroga : *Les Allemands en Belgique, 1914-1918 ;* Belin. 5 »

Joseph Reinach : *Les cinq sources de la victoire ;* Van Oest. « »

Léon Souguenet : *Témoignage. Souvenirs d'un journaliste français de Belgique* ; Van Oest. 4 »

Charles Dirau Tékéian : *L'action franco-arménienne pendant la guerre ;* Leroux. 2 »

Pédagogie

Léon Laffitte : *Mathématiques et concours :* Fleury. 2 »

Philosophie

Henri Bergson : *L'énergie spirituelle ;* Alcan. 6 50

Frédéric Queyrat : *L'émulation et son rôle dans l'éducation* ; Alcan. 2 75

Poésie

Roger Allard : *L'appartement des jeunes filles.* Orné de gravures au burin par F. E. Laboureur ; Camille Bloch. « »

Charles Bauby : *Les reflets du miroir* ; Ass. des jeunes littérateurs et artistes français, Perpignan. 3 50

Adrien Chevalier : *Avant et après l'orage ;* Sansot. 3 »

Paul Costel : *Les hurlements de l'enfer* ; Figuière. 3 50

Georges Docquois : *Le poème sans nom* ; Fasquelle. 7 »

Gabriel Ducos : *La cantilène de ceux qui peinent et qui souffrent* ; Ficker. 4 50

Louis de Faucher : *Échos d'amour, rêves de mort* ; Darsac. 3 50

Fernand Gregh : *Triomphe* ; Garnier. « »

Pierre Izambard : *Là... et là-bas.* Dessins de A. Gumery ; Editions et librairie. 3 »

René Kerdyk : *Les oiseaux tristes ;* la Sirène. « »

Edmond Pasquier : *Les ronces du cœur.* Préface d'Auguste Dorchain ; Sansot. 3 50

Georges Turpin : *La fontaine des douleurs ;* Maison franç. art et édition. 3 »

Politique

Basribeg de Duhagjin : *Le monde oriental et le problème de la paix* ; Perrin. 4 55

Baron Beyens : *L'avenir des petits États* ; Van Oest. 4 50

Paul Darcy : *La république pangermaniste et l'Autriche.* Préface de M. Alfred Dumaine ; Editions et librairie. 3 50

B. Kritchensky : *Vers la catastrophe russe* ; Alcan. 4 55

Programme d'action du parti socialiste ; lib. de l'Humanité. 0 20

Questions Coloniales

Pierre Daye : *La politique coloniale de Léopold II* ; Van Oest. 0 75

Questions médicales

Dr Albert Deschamps ; *Les maladies de l'esprit et les asthénies* ; Alcan. 20 »

A. Porot et A. Hesnard : *Psychiatrie de guerre*. Préface du Médecin Inspecteur Simonin ; Alcan. 6 50

Roman

Léon Baranger : *Le maître de la force*. Illustr. de R. Diligent ; Edition franc. illust. 4 50

Binet-Valmer : *Le mendiant magnifique* ; Flammarion. 7 »

Charles Briand : *Le Sang* ; Renaissance du livre. 4 55

Léon Chaucerel : *Le mercredi des cendres* ; Renaissance du livre. 3 50

Paul Colin : *Le cadran solaire* ; Cahiers indépendants, Bruxelles. 5 »

Georges Van Lokeren : *Le Pierrot* ; Fasquelle. 7 »

Mélot du Dy : *Les Trois grâces* ; les Livres du géant, Bruxelles. « »

Marcel Proust : *A la recherche du temps perdu*. I : *Du côté de chez Swann*. II. *A l'ombre des jeunes filles en fleurs* ; Revue française. Chaque volume. 7 50

Edmond Sée : *Confidences* ; Flammarion. 7 »

Jérome et Jean Tharaud : *Une relève* ; Emile Paul. 4 50

Sociologie

Paul Gaultier : *Notre examen de conscience* ; Union française. 4 »

L. de Launay : *Problèmes économiques d'après-guerre* ; Colin. 4 50

Théâtre

Mathias Morhardt ; *Le théâtre de Mademoiselle* ; Attinger.

Mon ami Pierrot. 1 50

Variations sur plusieurs thèmes. 1 »

Le songe d'un après-midi d'été. 2 »

Prométhée. 2 »

A. Pasture : *la Vestale*, essai dramatique ; Durandal, Bruxelles. 1 50

Varia

Dr Octave Tabary : *Guide des victimes de la guerre. Pensions, gratifications* ; Libr. de l'Humanité. 2 50

MERCVRE.

ÉCHOS

Le cinquantenaire de Louis Bouilhet. — La Huchette et Mme Bovary. — « Terre de Belgique ». — La navigation aérienne en 1839. — Iceluy Citron. — L'enquête du Faubourg. — Les grandes fausses nouvelles de la guerre. — Une rectification nécessaire. — « Réaliser ». — L'Institut intermédiaire international. — A propos de Toqué. — Cromorne. — Erratum.

Le cinquantenaire de Louis Bouilhet. — Il y a eu cinquante ans le 19 juillet que Louis Bouilhet, le poète de *Melœnis* et de la *Conjuration d'Amboise* est mort à Rouen. Cet ami fidèle de Flaubert fut un bon poète, un pur artiste, qui fut peut-être trop hanté par le désir de faire du théâtre. Car il n'aimait que cela. Il l'a dit d'ailleurs : « L'alexandrin de théâtre, voilà le difficile. Toucher au chef-d'œuvre en faisant mouvoir, parler, penser, souffrir des êtres de chair et d'os, voilà ce qui est supérieur. Les poètes ne donnent toute leur puissance que lorsqu'ils touchent les planches. »

On ne joue pourtant plus guère ses grands drames. De temps à autre, aux Concours du Conservatoire, un jeune premier ranime les vers de Louis Bouilhet. Et parfois on fait en les écoutant des constatations singulières et des rapprochements curieux. Comment ne pas évoquer *l'Aiglon* quand François II, neurasthénique, s'écrie :

Malheureux héritier de héros séculaires,
Je n'en ai pas la force et j'en ai les colères,
Et quand, dans mon sommeil, l'un d'eux vient m'avertir,
Je sens là comme un roi qui ne veut pas sortir.

L'Odéon se serait honoré en donnant à son public *la Conjuration d'Amboise*. Et dans le Paradis des Gens de Lettres où il repose Flaubert eût été si content !

§

La Huchette et « Madame Bovary ». — Sous ce titre notre érudit confrère M. Georges Dubosc, à qui les flaubertistes doivent déjà l'identification exacte de la plupart des personnages de *Madame Bovary*, a publié la note suivante dans *Le Journal de Rouen* du 6 juillet :

— Lu sur une affiche, au coin des Halles du Vieux-Marché :

« Etude de Me Robert Legrix, notaire à Ry.

Vente d'une propriété d'agrément et de rapport à St-Denis-le-Thiboult, dite *La Huchette* ». (Voir : *Madame Bovary*, par Gustave Flaubert.)

Et l'affiche énumère les avantages de cette maison de maître : au rez-de-chaussée, cabinet de travail, cuisine, salle à manger... au premier, cinq chambres à feu.

La Huchette, au hameau de Villers, c'est bien en effet le nom du domaine de Rodolphe Boulanger, le gentilhomme campagnard, amant d'Emma Bovary dans le roman célèbre.

« La Huchette, écrivait Flaubert, c'était un domaine près d'Yonville, dont il venait d'acquérir le château, avec deux fermes qu'il cultivait lui-même sans trop se gêner. Il y vivait en garçon... »

Ailleurs encore, il décrira la maison « dont les deux girouettes à queue d'aronde se découpent en noir sur le crépuscule pâle ». Et en même temps s'évoquent devant nous les grandes scènes du livre : le duc parfumé des Comices, les courses à cheval de Rodolphe et d'Emma dans la forêt, les rendez-vous nocturnes dans la prairie.

En réalité, Rodolphe s'appelait Louis Campion. Il adorait Mme Bovary et ne l'abandonna point. Après son empoisonnement et sa mort tragique il venait même pleurer... avec le mari. Complètement ruiné, il partit pour les Etats-Unis, et, découragé, se suicida un jour en plein boulevard des Italiens.

Avec ses souvenirs littéraires, « La Huchette », sur la grande route de Rouen à Gournay sera vendue de gré à gré...

« Hénaurme ! ! ! Les affaires ! ! ! Les affaires... aurait dit Flaubert. »

Rodolphe qui se suicide ; La Huchette vendue par un notaire qui cite *Madame Bovary* sur l'affiche ; tout se rejoint ! Il ne nous reste plus qu'à apprendre que ce notaire est un parent de Léon !

§

« Terre de Belgique ». — Sous ce titre vient d'être mis en souscription, en vue de la formation d'un Fonds de restauration des Œuvres d'Art dévastées en Belgique, un livre de grand luxe, sous le patronage de la princesse Louise d'Angleterre, duchesse d'Argyll ; du cardinal Mercier, archevêque de Malines ; de M. Paul Deschanel, du Premier Ministre de Belgique, du ministre des Sciences et des Arts de la Belgique, de M. Adolphe Max, bourgmestre de Bruxelles ; du ministre de l'Intérieur de Belgique, de M. Cooreman, Premier Ministre de Belgique pendant la guerre ; de M. Henry Carton de Wiart, Ministre d'Etat de Belgique ; de M. Ernest Solvay, ministre d'Etat de Belgique ; du duc et de la duchesse de Belfort, du général de Castelnau, du prince Prospero Colonna, syndic de Rome, du maréchal Sir Douglas Haig, de M. Ed. Herriot, maire de Lyon, de M. Paul Lambotte, directeur des Beaux-Arts de Belgique, du général

Leman, du général Pershing, de M. Foullet, président de la Chambre des Représentants de Belgique ; de la duchesse de Rohan, de la duchesse de Sutherland, de Mme Emile Verhaeren et de Mme Ed. Carton de Wiart.

L'ouvrage est publié sous la direction de MM. Charles Bouvier et Elie Moroy, qui ont rédigé les introductions de chacune de ses parties, ainsi qu'un grand nombre de notices sur les écrivains et artistes belges.

La première partie est composée de textes inédits, dessins originaux, pages musicales dédiés en hommage à la Belgique par MM. Gustave Ador, Maurice Barrès, Albert Bartholomé, René Bazin, Maurice Bouchor, René Boylesve, général de Castelnau, J.-K. Chesterton, prince P. Colonna, Francis de Croisset, Lucien Descaves, Georges Duhamel, Paul Dukas, Camille Erlanger, John Galsworthy, Gustave Geffroy, André Gide, Ph. Godet, Fernand Gregh, Ed. Haraucourt, Ed. Herriot, Henry Kistemaeckers, Ernest Lavisse, Ch. Le Goffic, général Leman, Le Sidaner, Pierre Loti, Paul Margueritte, Camille Mauclair, A. Mithouard, Robert de Montesquiou, M. Pottecher, J.-F. Raffaelli, Henri de Régnier, Joseph Reinach, Henri Robert, J.-H. Rosny, aîné, F. Roybet, Camille Saint-Saëns, André Suarès, Octave Uzanne, Benjamin Vallotton, G. Verga, etc., etc.

Les parties sur les Lettres, les Arts et la Musique en Belgique comprennent, outre les essais et notices de MM. Charles Bouvier et Elie Moroy, des proses, poèmes, fragments, dessins, eaux-fortes, lithographies, pages musicales inédits ou originaux de tous les écrivains et artistes belges contemporains.

Une partie spéciale est réservée « à la gloire d'Emile Verhaeren ». Elle comprend : *Verhaeren en Touraine*, souvenirs inédits, par F. Vielé-Griffin ; *les Funérailles de Verhaeren*, prose inédite, par A.-F. Herold ; *Essai sur Verhaeren*, étude inédite, par René Ghil ; *Derniers souvenirs sur Verhaeren*, prose inédite, par Louis Dumur ; *l'Inspiration de Verhaeren*, par Charles Bouvier et Elie Moroy ; *A ceux qui viennent*, poème inédit de Verhaeren ; reproduction d'une page autographe ; eau-forte originale de Verhaeren, par Théo van Rysselberghe.

Terre de Belgique, qui formera un in-quarto de plus de 400 pages, est mis en souscription par MM. Attinger frères, 30, boulevard Saint-Michel, Paris, ou 7, place Piaget, à Neuchâtel (Suisse), aux prix suivants :

Edition spéciale, sur grand papier du Japon avec originaux, nos 1 à 10, 1.500 fr. ;

Edition de grand luxe, sur grand papier de Hollande, nos 11 à 35, 750 fr. ;

Edition de luxe, sur vélin d'Arches, nos 36 à 335, 500 fr. ;

Payables dès maintenant en un seul versement avec escompte de 10 0/0 ; ou en deux versements successifs par moitié, le premier en souscrivant, le deuxième à réception du volume.

§

La navigation aérienne en 1839. — Il n'est bruit, à présent, que de traversées maritimes plus ou moins longues en avion ou en dirigeable. La traversée de la Manche n'est déjà plus qu'un jeu d'enfant, celle de l'Océan a été tentée avec succès et on envisage la possibilité d'utiliser la navigation aérienne comme moyen de transport pour les voyageurs particulièrement pressés ou désireux de jouir de sensations nouvelles.

Ces préoccupations ne datent pas d'hier, elles remontent loin, à bien près d'un siècle, témoin les quelques lignes que voici, que nous traduisons d'un livre de Peter Parley, publié à Londres chez Tegg en 1839, et qui a pour titre : *Récits sur la Grande-Bretagne et l'Irlande.*

Depuis mon retour en Amérique j'ai entendu parler d'un navire aérien qui a été exposé en Angleterre. Ce navire, qui ne mesure pas moins de 160 pieds de long, 50 de haut et 40 de large, a été construit, dit-on, en vue d'établir des communications directes entre les capitales d'Europe par la voie des airs.

Son équipage doit comprendre 17 hommes en plus desquels il pourra transporter plusieurs passagers.

La partie du ballon qui doit contenir les gaz est très grande ; au-dessous, à la nacelle, sont fixées de larges hélices ou ailes qui ont un aspect très curieux.

Dans un ballon ordinaire on jette du lest quand on désire monter et on laisse échapper le gaz quand on doit descendre. La constitution de ce navire aérien est très différente. Il y a un mécanisme qui permet de rendre la nacelle plus lourde ou plus légère en augmentant ou en diminuant son volume, de la même manière que fait un poisson quand il désire plonger ou nager dans l'eau.

Je n'ai pas encore entendu dire que ce navire aérien ait entrepris un voyage à travers la Manche.

§

Iceluy Citron. — Voici que le poète Fagus ouvre une nouvelle voie aux recherches sur la question de la généalogie du chien Citron. Il nous signale, pour compléter l'article de M. Léon Deffoux (*Mercure de France*, 16-II-1919), et l'enquête de l'*Intermédiaire des Chercheurs* (LXXIX-46, mars 1919), ces lignes du *Chevalier d'Harmantal*, par Alexandre Dumas :

Buvat... ayant classé les deux premiers livres qu'il venait d'inscrire et d'étiqueter, en prit un troisième et continua :

— *Bibi*, ou *Mémoires inédits de l'épagneul de Mademoiselle de Champmeslé*. Peste ! Voici un livre qui doit être fort intéressant... Mademoiselle de Champmesle, une grande actrice ! *Orné* du portrait de la maîtresse de l'auteur, une fort belle femme, ma foi ! des cheveux magnifiques.

CE CHIEN A DU CONNAITRE M. RACINE...

Ceci se passe vers 1718, et le père Buvat est le scribe de la Bibliothèque du Roi qui révéla la conspiration de Cellamare. Il faut qu'au plus tôt quelque « citronien » (on dit bien : Stendhalien) nous retrouve ce livre, afin que nous connaissions si Bibi entretient des rapports — et de quelle nature — avec iceluy Citron...

Et ce n'est pas tout : il y a Labès (λάβης) : car enfin, puisque *Les Plaideurs* descendent des *Guêpes*, pourquoi Citron ne descendrait-il pas de Labès ? C'est égal : Aristophane, Racine, Agrippa d'Aubigné, Henri IV, Alexandre Dumas : mais c'est tout une académie... cynique ! Il n'y manquerait plus que Mirbeau, de par « Dingo »... mais cela, c'est l'Académie Goncourt et, d'ailleurs, Dingo descend plutôt de Mowgli et « c'est une autre histoire », comme dit Rudyard Kipling ! Pourtant, en cherchant bien, et pendant qu'on y est...

§

L'enquête du « Faubourg ». — Après l'*Intransigeant*, qui avait ouvert une enquête sur ce sujet : « Qui voudriez-vous voir à l'Académie française remplacer Edmond Rostand » ? une gazette hebdomadaire, *Le Faubourg*, avait posé à ses lecteurs la question suivante :

« Si vous pouviez supprimer un Académicien, lequel choisiriez-vous ? »

Cent quatre-vingt-une personnes ont pris part au scrutin. Les votes se

sont égarés sur un grand nombre d'académiciens présents, passés ou futurs. Richelieu lui-même a eu une voix et aussi M. Vallery-Radot. Une actrice, Mlle Jane Renouardt, a envoyé cette réponse pleine de bon sens : « Si j'avais un académicien à supprimer, je prendrais le plus âgé. C'est la loi de la nature. »

Alphonse Séché a déclaré que, n'étant point candidat, il ne voyait pas la nécessité de tuer un académicien. « Reposez-moi la question quand je serai mûr pour l'immortalité », a-t-il dit.

Finalement M. Anatole France a été élu par 32 voix contre 30 à M. Masson. Et le directeur du *Faubourg*, M. Leo Poldès, commentant ce scrutin, a expliqué qu'il n'était pas d'hommage plus noble, plus sincère, plus respectueux que celui qui était ainsi rendu à l'auteur du *Mannequin d'osier*.

§

Les grandes fausses nouvelles de la guerre. — Au cours de la guerre, les Allemands, surtout dans les pays d'Orient, ont su lancer d'extraordinaires fausses nouvelles. Les journaux alliés, pris à ces pièges, se firent souvent l'écho de ces dépêches favorables à nos armes, qui étaient ensuite démenties à grand fracas. C'est ainsi que dans la région du Caucase, de Tiflis, à Batoum, de Mossoul à Tauris, le bruit a couru, fin février 1918, de la prise de Constantinople par les Alliés.

Un journal russe, le *Kavkazkoie Slovo*, du 25 janv./7 fév. 1918, a donné quelque crédit à cette information en publiant sous forme de dépêche les paroles qui furent échangées par fil direct entre le secrétaire du commissaire des contrées de Turquie, le Dr Zavrieff, et le représentant du comité du Caucase à Rostoff-sur-lé-Don, M. Gouzienko.

M. Gouzienko déclarait : « Aujourd'hui, le professeur Thomas, membre de la mission anglaise, vient d'annoncer aux journalistes de ce pays la nouvelle de la prise de Constantinople, nouvelle que lui a communiquée son gouvernement. Ceci prouve donc la percée des Dardanelles. Les Anglais ont répandu des gaz noirs et asphyxiants qui se sont étendus sur une distance de vingt verstes à l'intérieur du pays, n'épargnant rien sur leur passage et détruisant toute vie humaine. La ville a été prise le 22 janvier 1918.

Le professeur Thomas déclare en outre que les Turcs ont proposé aux Anglais et aux Alliés la paix séparée, sans conditions.

Les Anglais ont demandé à Novo-Rossysk qu'on leur préparât du charbon pour leur ravitaillement, ce qui permet de supposer que la flotte anglaise a l'intention de venir mouiller dans ce port.

Dr Zavrieff : Est-il possible que ce bruit soit confirmé ?

M. Gouzienko : Jusqu'à présent, moi aussi, je ne peux pas y croire, mais on m'a dit que le professeur Thomas, conseiller de la mission anglaise en Russie, restait ici, pour le moment... Il existe également une dépêche officielle du professeur Thomas annonçant, en gros caractères, la prise de Constantinople, — cette nouvelle vient directement de Constantinople. — Je n'ai pas pu voir personnellement le professeur Thomas.

Tel est le texte, exactement traduit, de la dépêche que publia le *Kavkazkoie Slovo*. Elle est assez typique comme nouvelle sensationnelle, de source allemande, créée et lancée pour discréditer les télégrammes des Alliés. Notre correspondant nous assure que dans le Caucase et sur le front russe, en Perse, les Persans et les Tartares répétaient, en se rencontrant :

« Osman propal ! » (La Turquie est perdue.)

Mais quelques jours après, les journaux persans de Tauris, d'inspiration

germano-turque, démentaient avec enthousiasme cette grande nouvelle à quoi les Russes et les Chrétiens avaient accordé un large crédit.

§

Une rectification nécessaire. — Sous ce titre, nous recevons la note ci-dessous de la 21e Section de la Fédération Française des Travailleurs du Livre :

Un rédacteur du *Mercure de France* rendant compte de la formation d'un syndicat des journalistes, lesquels demanderaient un minimum de 600 francs par mois, croit bon d'ajouter : « Ce chiffre ne paraîtra pas extraordinaire quand on saura que, dans les quotidiens du moins, il n'est pas un linotypiste qui ne gagne moins de 35 francs par jour. »

Sans vouloir pousser plus loin le parallèle esquissé par le *Mercure de France* entre les rédacteurs et les linotypistes, nous nous bornerons à regretter que le rédacteur en question soit si mal renseigné.

Les linotypistes ne gagnent pas encore 35 francs par jour. Le tarif syndical est actuellement de 23 francs le jour et 26 francs la nuit. Et les linotypistes ne demandent pas l'augmentation incessante des salaires ; ils désirent plutôt, comme tous les ouvriers, du reste, que le prix de la vie diminue.

Si le *Mercure de France* veut aider à la campagne promise par la presse quotidienne dans ce sens, il aura droit à notre indulgence pour son information erronée et à notre reconnaissance ensuite.

LE BUREAU SYNDICAL.

Il est parfaitement exact qu'un typographe touche 23 francs pour *sept heures* de travail de jour dans un journal et huit heures dans les imprimeries, 26 francs pour le travail de nuit ; mais ce que la 21e Section de la Fédération française des Travailleurs du Livre ne dit pas, c'est que le typographe peut toucher 4 francs de l'heure supplémentaire de jour et 5 francs de nuit.

§

« Réaliser »

Paris, le 3 juillet 1919.

Monsieur le Directeur,

Au cours de l'article publié par M. Vincent O'Sullivan dans le *Mercure de France* du 1er juillet 1919, page 20, sous le titre : *En marge de la littérature américaine*, je relève cette phrase :

« Certes, ils (les jeunes gens et les jeunes filles d'Amérique) sont loin de *réaliser* que la seule instruction qui compte, c'est l'instruction qu'un homme a le pouvoir de se donner à soi-même... »

Si je ne m'abuse, *réaliser*, dans la pensée de l'auteur, signifie *comprendre*. Or, cela n'est pas français. Et si je me permets d'appeler pédantesquement votre attention sur la fausse signification qui est donnée ici à ce mot, c'est parce que, au cours de mes lectures, je retrouve cette même faute souvent reproduite. Le dernier roman de M. Estaunié, *l'Ascension de M. Baslèvre*, qui vient de se terminer dans la *Revue de Paris*, en offre deux ou trois exemples. J'en pourrais citer d'autres. Incontestablement, le sens du mot « réaliser » évolue vers une signification nouvelle. Je vous la signale tout simplement, car je n'ai pas la prétention de croire que mon observation puisse modifier quoi que ce soit.

Mais je n'arrive pas à « réaliser » pourquoi le bon vieux mot comprendre est délaissé ; je « réalise » très bien au contraire d'où nous vient ce nou-

veau sens. C'est un anglicisme. En anglais, *to realize* signifie, comme en français : rendre réel, effectif ; convertir en espèces. Il signifie aussi : se faire une idée de, bien comprendre, concevoir, se figurer.

Avez-vous « réalisé » ?...

Veuillez agréer, etc...

ABBÉ BATTEUX.

§

L'Institut intermédiaire international. — Le 19 janvier 1918 le Palais de la Paix à la Haye réunissait dans ses salles une assemblée solennelle sous la présidence du ministre d'Etat, le Jonkheer Dr A. P. C. van Karnebeek. De cette assemblée, composée exclusivement de Néerlandais, faisaient partie des spécialistes en droit international, le ministre des Affaires Etrangères à leur tête, hommes d'Etat, savants, fonctionnaires, représentants du commerce et de l'industrie, de la navigation et de la haute finance.

Ainsi fut fondé « l'Institut intermédiaire international », ayant pour but, comme le dit l'article 2 de ses statuts, « de fournir des renseignements pour toute affaire d'intérêt international ne présentant pas un caractère secret ou particulier, soit sur le droit des gens, le droit national ou international et son application, soit sur des questions économiques et statistiques ou de politique commerciale ». Ces renseignements sont fournis gratuitement, quelques cas spéciaux exceptés. Les frais que comportent le bureau et l'administration sont couverts par des capitaux également exclusivement hollandais que les fondateurs ont mis à la disposition de la nouvelle institution.

La fondation est organisée comme suit :

1° Le Conseil Protecteur, avec le Jhr. Dr Loudon, ancien ministre des Affaires Etrangères, comme président d'honneur ; le Jhr. Dr A. P. C. van Karnebeek, ministre d'Etat, comme président, et le Jhr. Dr A. F. de Savornin-Lohman, ministre d'Etat, comme président suppléant, est composé d'une soixantaine de membres.

2° Le Conseil d'Administration, composé de vingt personnes, avec comme président le Dr B. C. J. Loder, conseiller à la Haute Cour des Pays-Bas à La Haye. On se rappelle que M. Loder a tout récemment représenté les intérêts des Pays-Bas à la Conférence de Paris au sujet de la Société des Nations, ainsi que le Jhr. van Eysinga, qui fait également partie du Conseil d'administration.

3° Le comité exécutif, composé de dix personnes, également sous la présidence de M. Loder, est en contact régulier avec le directeur, M. Torley Duwel, pour lui donner des avis et des ordres dans l'exercices de ses fonctions.

Il faut noter que l'Institut ne s'occupe pas de politique. Un exemple fera mieux sortir son champ d'activité.

Lorsque, par exemple, un Danois désire se procurer le texte d'une loi ou le texte d'une sentence judiciaire de quelque autre pays, l'Institut agit comme intermédiaire et fournit au Danois les renseignements désirés au moyen des correspondants de l'Institut. Si le Directeur soupçonne que la demande adressée à l'Institut a ou peut avoir des dessous politiques, il doit s'abstenir de répondre. Tous ceux qui ont jamais éprouvé les difficultés pour se procurer les données nécessaires en vue d'un travail d'ordre inter-

national peuvent se faire une idée de la grande utilité de la nouvelle institution.

Jusqu'à présent l'Institut possède des correspondants pour les pays suivants : Belgique, Espagne, Etats-Unis d'Amérique, France, Grande-Bretagne, Norvège, Suède et Suisse.

L'Institut publie un bulletin trimestriel dont le premier numéro vient de paraître. Cette publication, qui présentera une image fidèle du but que se propose l'Institut, prouvera en même temps que l'Institut est une fondation essentiellement hollandaise et libre de toute influence étrangère.

L'Institut a ses bureaux 3, Oude Scheveningsche Weg, à la Haye, vis-à-vis du Palais de la Paix.

§

A propos de Toqué.— C'est par erreur que nous avons affirmé, dans nos échos du 1er juillet, que Toqué n'avait pas collaboré au *Mercure de France*. Si le nom de Toqué ne figure pas, en effet, dans nos sommaires, nous y trouvons celui de Régis Huard, qui était, paraît-il, son pseudonyme. Régis Huard, *alias* Toqué, a signé dans le *Mercure* du 16 janvier 1914 un article intitulé : *Claude Bernard auteur dramatique.*

A ce propos, la revue *Fantasio* écrit :

Toqué, à l'en croire, n'aurait jamais eu d'autre goût et d'autre ambition que la littérature. Et s'il s'est laissé embaucher par l'Allemagne, c'était pour observer librement nos ennemis et préparer les matériaux d'un grand ouvrage qu'il méditait d'écrire, après la guerre, touchant la domination allemande dans nos provinces envahies.

Certes, il se vante. Ce n'était pas de la littérature que de faire sauter les nègres du Congo, et ce n'en était pas non plus que de travailler au *Bonnet Rouge*.

Une fois, pourtant, il convient de le reconnaître, Toqué a donné un travail, sinon important, du moins assez curieux, d'histoire littéraire.

Cette étude, qu'on n'a pas rappelée récemment, a paru dans le *Mercure de France*, au début de l'année 1914, sous la signature de Régis Huard, pseudonyme de Toqué. Elle concerne une tragédie en cinq actes et en prose, *Arthur de Bretagne*, que Claude Bernard avait composée dans sa jeunesse et que Toqué venait de découvrir.

Toqué-Régis Huard était alors le Français qui avait lu cet *Arthur de Bretagne*. Que ne s'est-il contenté de cette honorable exception, au lieu de devenir le Français qui a rédigé l'ignoble *Gazette des Ardennes* ?

Nous avons d'autre part dans nos cartons deux articles de Régis Huard. L'un est intitulé : *Les Parias de la brocante*. C'est une étude assez amusante sur les petits métiers parisiens. Cet article nous est arrivé accompagné d'une lettre du 7 avril 1914, sur papier des *Hommes du Jour*, signée « Régis Huard » et donnant comme adresse de l'auteur : Villa Alice, 23, rue Lenain, Laon (Aisne).

Le second article a pour titre : *La Corinne de Mme Staël est-elle un plagiat ?* La lettre qui l'accompagne est du 25 mai 1914 ; elle est également signée Régis Huard et porte la même adresse que la précédente. Elle se termine par ces mots :

Depuis un an, j'étudie les plagiats et j'ai fait notamment en ce qui concerne Victor Hugo des découvertes assez piquantes. *Idem* pour Murger, Dumas, Sienkewik (*sic*). Je vous soumettrai ces articles au fur et à mesure qu'ils seront au point.

Nous avons trouvé épinglé à ce manuscrit la note du lecteur. La voici :

L'auteur examine la question de savoir à quel point Corinne est inspirée d'un roman allemand, *Ardinghello,* paru en 1787 et traduit en français en 1798. Ce travail est intéressant, mais insuffisant. L'auteur n'a pas recherché l'original allemand, mais s'est contenté de la traduction. Bien mieux, comme cette traduction ne porte pas le nom de l'auteur allemand, il élève des doutes sur l'existence de celui-ci. Or, l'auteur d'*Ardinghello,* Heinse, est bien connu. On trouve sa biographie dans les dictionnaires.

« Il eût été curieux, se demande l'auteur de l'article, de savoir sur quels documents précis M. R. D. s'appuie pour attribuer la paternité d'*Ardinghello* à l'Allemand Heinse et fixer précisément à 1787 la date de parution. »

Or, je lis entre autres dans le dictionnaire biographique et bibliographique de Dantès :

« HEINSE, litt. allemand, élève de Wieland, etc... *Ardinghello*, 1787, ib. 2, 8° ; trad. française p. Faye, 1800, 12°... etc. »

D'autre part, Mme de Staël ayant très probablement lu l'original allemand, il est d'autant plus nécessaire de s'y reporter qu'il n'est pas certain que la traduction française soit littérale et complète.

§

Cromorne.

Paris, 22 juillet.

Mon cher Vallette,

Un organiste du *Journal des Débats* s'amuse d'une phrase de *Nach Paris !* où je compare le grondement lointain du canon à des sons d'orgues. Certains des jeux que je nomme, comme le prestant, seraient aigus et non graves. Soit. Cependant les détonations de l'artillerie légère de campagne ne sont pas nécessairement graves ; elles peuvent même prendre, selon les circonstances atmosphériques, des sonorités presque aiguës.

Mais ce qui excite plus particulièrement la verve de l'organiste des *Débats*, c'est que j'ai écrit : *la* cromorne. Cromorne, nous apprend-il, est « une transcription de l'allemand *Krummhorn*, cor tortu ». *Krummhorn* est masculin, sans doute, mais *Horn* signifiant à la fois corne et cor, le mot a pu passer en français aussi bien au féminin qu'au masculin. Littré marque « cromorne » comme masculin et cite un texte de Legoarant portant *le* cromorne. Le Dictionnaire encyclopédique Armand Colin donne cromorne du féminin. Boissière fait également du mot un substantif féminin. Que les lexicographes commencent par se mettre d'accord et les romanciers écriront avec plus de sécurité.

Bien à vous.

LOUIS DUMUR.

§

Erratum. — La phrase latine qui termine la partie du roman *Nach Paris !* publiée dans notre dernier numéro (p. 299) doit être lue : « At Germani in summa feritate *versutissimi*... », au lieu de : *versatissimi*.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers.— Imp. du Mercure de France, G. Roy (Marc TEXIER, successeur), 7, rue Victor-Hugo.

URODONAL

nettoie le rein

lave le foie et les articulations, dissout l'acide urique, active la nutrition et oxyde les graisses.

Rhumatismes, Goutte, Gravelle, Artério-sclérose, Sciatique, Obésité

L'OPINION MÉDICALE :

J'affirme que l'*Urodonal* est le meilleur dissolvant de l'acide urique et je le prescris dans tous les cas indiqués.

Dr ENRICO PERINETTI,
Fiorenzuola d'Arda.

Toutes pharmacies et Etablissements Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris. Le flacon, franco 8 francs. Les trois flacons, franco, 23 francs 25.

Chemins de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée

Excursions dans la forêt de Fontainebleau
par le service d'autos-cars P.-L.-M.

Rappelons qu'un service d'excursions P.-L.-M. par auto-cars fonctionne chaque jour dans la forêt de Fontainebleau.

Ce service, en correspondance directe avec les trains de et pour Paris, comporte 2 circuits : l'un de matinée pour la partie Nord de la forêt, l'autre l'après-midi pour la partie Sud de la forêt.

Indépendamment de ces 2 circuits, il est mis en marche, les jeudis, dimanches et jours fériés, un 3e circuit comprenant les parties Nord et Sud de la forêt avec arrêt à Barbizon pour le déjeuner. Pendant les mois de juillet, août et septembre, ce 3e circuit aura également lieu le samedi.

Il est recommandé de se munir des billets d'excursions nécessaires et de louer ses places à l'avance au guichet n° 17, côté départ, de la gare de Paris P.-L.-M.

EXTRAIT DU CATALOGUE
DES EDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

Histoire — Critique — Littérature

Hortense Allart de Méritens
Lettres inédites à Sainte-Beuve 3.50

L'Arétin
Les Plus belles Pages de l'Arétin 3.50

Aurel
Jean Dolent ..... 1 »
La Semaine d'Amour 3.50

Henri Bachelin
Jules Renard et son Œuvre 0.75

J. Barbey d'Aurevilly
L'Esprit de J. Barbey d'Aurevilly 3.50
Lettres à Léon Bloy 3.50
Lettres à une Amie 3.50

J.-M. Barrie
Margaret Ogilvy 3.50

Charles Baudelaire
Lettres, 1841-1866 ..... 3.50
Œuvres posthumes 3.50

Léon Bazalgette
Walt Whitman. L'Homme et son œuvre 7.50

Christian Beck
Le Trésor du Tourisme :
L'Italie Septentrionale 3.50
Rome et l'Italie Méridionale. 3.50
La Suisse 3.50

Dimitri de Benckendorff
La Favorite d'un Tzar 3.50

Paterne Berrichon
Jean-Arthur Rimbaud 3.50
La Vie de Jean-Arthur Rimbaud 3.50

Albert de Bersaucourt
Etudes et Recherches 3.50
Les Pamphlets contre Victor Hugo 3.50

Louis Bertrand
Gustave Flaubert 3.50

Ad. Van Bever et Paul Léautaud
Poètes d'aujourd'hui, *Morceaux choisis*. 2 vol. .... 7 »

Ad. Van Bever et Ed. Sansot-Orland
Œuvres galantes des Conteurs italiens, I, II, chaque vol. 3.50

Léon Bloy
L'Ame de Napoléon 3.50
Au seuil de l'Apocalypse... 3.50
Celle qui pleure 3.50
La Chevalière de la Mort... 2 »
Dans les Ténèbres 3.50
Les Dernières Colonnes de l'Eglise 3.50
Exégèse des Lieux Communs, I, II, chaque volume 3.50
Le Fils de Louis XVI 3.50
L'Invendable 3.50
Méditations d'un Solitaire en 1916 ..... 3.50
Le Mendiant ingrat ..... 5 »
Mon Journal (pour faire suite au *Mendiant Ingrat*)... 3.50
Pages choisies 3.50
Le Pèlerin de l'Absolu 3.50
Quatre Ans de Captivité à Cochons-sur-Marne 3.50
Le Sang du Pauvre 3.50
Au Seuil de l'Apocalypse.. 3.50
Le Vieux de la Montagne.. 3.50

Léon Bocquet
Albert Samain 3.50

Bottom
Ainsi parlait Jéroboam .... 2 »

Wacyf Boutros Ghali
Le Jardin des Fleurs 3.50

Georges Brandès
Essais choisis 3.50

Georges Buisseret
L'évolution idéologique d'Emile Verhaeren 0.75

Mélanie Calvat
Vie de Mélanie 3.50

Gaston Capon
Les Vestris 3.50

Louis Carlo et Ch. Régismanset
L'Exotisme 3.50

Jane Carlyle
Jane Welsh Carlyle 3.50

Thomas Carlyle
Lettres de Thomas Carlyle à sa mère 3.50
Lettres d'Amour de Jane Welsh et de Thomas Carlyle, 2 vol. ..... 7 »
Olivier Cromwell, sa Correspondance, ses Discours. I, II, III, chaque volume 3.50

Eugène Carrière
Ecrits et Lettres choisies.. 3.50

Félix Castigat et Victor Ridendo
Petit Musée de la Conversation 3.50

Fernand Caussy
Lacies 3.50

F.-A. Cazals et Gustave Le Rouge
Les Derniers jours de Paul Verlaine 3.50

Charles Cestre
Bernard Shaw et son œuvre 3.50

Chamfort
Les plus belles pages de Chamfort 3.50

Paul Claudel
Connaissance de l'Est 3.50
Art poétique 3.50

Jean des Cognets
La Vie intérieure de Lamartine 3.50

Charles Collé
Journal historique inédit... 7.50

Vicomte de Colleville
Un Cahier inédit du journal d'Eugénie de Guérin .... 2 »

J.-A. Coulangheon
Lettres à deux femmes 3.50

Marcel Coulon
Témoignages, I, II, III, chaque volume 3.50

Cyrano de Bergerac
Les plus belles pages de Cyrano de Bergerac 3.50

Eugène Defrance
Catherine de Médicis 3.50
Charlotte Corday et la Mort de Marat 3.50
La Conversion d'un Sans-Culotte 3.50
La Maison de Madame Gourdan 3.50

Paul Delior
Remy de Gourmont et son Œuvre 0.75

Eugène Demolder
L'Espagne en auto 3.50

René Descharmes et René Dumesnil
Autour de Flaubert, 2 vol.. 7 »

Henry Detouche
De Montmartre à Montserrat (*illustré*) 3.50

Diderot
Les plus belles pages de Diderot 3.50

Pierre Dufay
Victor Hugo à vingt ans... 3.50

Georges Duhamel
Civilisation, 1914-1917 ..... 3.50
Paul Claudel 3.50
Les Poètes et la Poésie 3.50
La Possession du Monde... 3.50
Vie des Martyrs, 1914-1916. 3.50

Edouard Dujardin
La Source du Fleuve chrétien 3.50

Louis Dumur
Les Enfants et la religion. 0.50

Majoration temporaire : 100 0/0

EXTRAIT DU CATALOGUE

DES EDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

Georges Eekhoud

Les Libertins d'Anvers.... 3.50

M. Esch

L'Œuvre de Maurice Maeterlinck..... 0.75

Paul Escoube

Préférences..... 3.50

Gauthier Ferrières

François Coppée et son œuvre..... 0.75

André Fontainas

Histoire de la Peinture française au XIXe siècle..... 3.50

Paul Frémeaux

Dans la chambre de Napoléon mourant..... 3.50

Ernest Gaubert et Jules Véran

Anthologie de l'Amour Provençal..... 3.50

André Gide

Oscar Wilde..... 1 »

Prétextes, *Réflexions sur quelques points de Littérature et de Morale*... 3.50

Nouveaux Prétextes..... 3.50

A. Gilbert de Voisins

Sentiments..... 3.50

Comte de Gobineau

Pages choisies..... 3.50

Edmund Gosse

Père et Fils..... 3.50

Jean de Gourmont

Henri de Régnier et son œuvre..... 0.75

Muses d'Aujourd'hui..... 3.50

Remy de Gourmont

Le Chemin de Velours, *Nouvelles Dissociations d'idées*..... 3.50

La Culture des Idées..... 3.50

Dante, Béatrice et la Poésie amoureuse..... 0.75

Epilogues. *Réflexions sur la vie*, I, II, III, IV (Dialogues des Amateurs), V (Nouveaux Dialogues des Amateurs), VI, chaque volume..... 3.50

Esthétique de la langue française..... 3.50

Lettres à l'Amazone..... 3.50

Le Livre des Masques, *Portraits symbolistes*, I, II, chaque volume..... 3.50

Pendant la Guerre..... 3.50

Pendant l'Orage..... 2 »

Le Problème du Style..... 3.50

Promenades littéraires, I, II, III, IV, V, chaque volume..... 3.50

Ch.-M. Des Granges

La Presse littéraire sous la Restauration..... .50

Maurice de Guérin

Les plus belles pages de Maurice de Guérin..... 3 »

Frédéric Harrison

John Ruskin..... 3.50

Lafcadio Hearn

Le Japon..... 3.50

Henri Heine

Les plus belles pages de Henri Heine..... 3.50

A.-Ferdinand Herold

Le Livre de la Naissance, de la Vie et de la Mort de la Bienheureuse Vierge Marie..... 6 »

Alexandre Herzen

Pages choisies..... 3.50

Albert Heumann

Le Mouvement littéraire Belge..... 3.50

Robert d'Humières

L'Ile et l'Empire de Grande-Bretagne..... 3.50

Francis Jammes

Feuilles dans le vent..... 3.50

Ma Fille Bernadette..... 3.50

H. Jelinek

La Littérature tchèque contemporaine..... 3.50

Virgile Josz

Fragonard, *Mœurs du XVIIIe siècle*..... 3.50

Watteau, *Mœurs du XVIIIe siècle*..... 3.50

Rudyard Kipling

Lettres du Japon..... 3.50

Paul Lafond

L'Aube Romantique..... 3.50

Laclos

Lettres inédites..... 3.50

Madame Lafarge

Correspondance, 2 vol..... 7 »

Jules Laforgue

Mélanges posthumes..... 3.50

Wanda Landowska

Musique ancienne..... 3.50

G.-Le Cardonnel et Ch. Vellay

La Littérature contemporaine (1905)..... 3.50

Edmond Lepelletier

Histoire de la Commune de 1871 I, II, III, chaque volume..... 7.50

Paul Verlaine, sa Vie, son Œuvre..... 3.50

Emile Zola, sa Vie, son Œuvre..... 3.50

Loyson-Bridet

Mœurs des Diurnales. *Traité de Journalisme*..... 3.50

Jean Lucas-Dubreton

La Disgrâce de Nicolas Machiavel..... 3.50

Émile Magne

L'Esthétique des Villes.. . 3.50

Madame de Chatillon..... 3.50

Madame de la Suze..... 3.50

Madame de Villedieu..... 3.50

Le Plaisant Abbé de Boisrobert..... 3.50

Scarron et son milieu..... 3.50

Voiture et les origines de l'Hôtel de Rambouillet... 3.50

Voiture et les années de gloire de l'Hôtel de Rambouillet..... 3.50

Henri Malo

Les Corsaires..... 3.50

Les Corsaires Dunkerquois et Jean-Bart, I, II, chaque volume..... 3.50

Ferdinand de Martino

Anthologie de l'amour arabe 3.50

Henri Massis

La Pensée de Maurice Barrès 0.75

Masson Forestier

Autour d'un Racine ignoré. 7.50

Édouard Maynial

Casanova et son temps.... 3.50

La Jeunesse de Flaubert... 3.50

La Vie et l'Œuvre de Guy de Maupassant..... 3.50

Henri Mazel

Ce qu'il faut lire dans sa vie. 3.50

Jean Mélia

Les Idées de Stendhal..... 3.50

Stendhal et ses commentateurs..... 3.50

La Vie amoureuse de Stendhal..... 3.50

Adrien Mithouard

La Tourment de l'Unité.... 3.50

Jean Moréas

Esquisses et Souvenirs.... 3.50

Réflexions sur quelques Poètes..... 3.50

Variations sur la Vie et les Livres..... 3.50

Eugène Morel

Bibliothèques, 2 vol. in-8. 15

Charles Morice

Eugène Carrière..... 3.50

Majoration temporaire : 100 0/0.

EXTRAIT DU CATALOGUE

DES EDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

Gabriel Mourey
Le Village dans la Pinède. 3.50

Alfred de Musset
Correspondance..... 3.50
Les plus belles pages d'Alfred de Musset..... 3.50
Lettres d'amour à Aimée d'Alton..... 3.50
Œuvres complémentaires. 3.50

Gérard de Nerval
Correspondance..... 3.50
Les plus belles pages de Gérard de Nerval..... 3.50

Alfredo Niceforo
La Génie de l'Argot..... 3.50

Charles Oulmont
La Poésie française du Moyen-âge..... 3.50

Léon Paschal
Esthétique nouvelle fondée sur la psychologie du génie 7.50

Péladan
Les Idées et les Formes.... 3.50

Hubert Pernot
Anthologie populaire de la Grèce moderne..... 3.05

Edmond Pilon
Francis Jammes et le Sentiment de la Nature..... 0.75
Muses et Bourgeoises de jadis..... 3.50
Portraits de Sentiment..... 3.50
Portraits tendres et pathétiques..... 3 50

Camille Piton
Paris sous Louis XV..... 3.50
Paris sous Louis XV (II)... 3 50
Paris sous Louis XV (III)... 3.50
Paris sous Louis XV (IV)... 3.50
Paris sous Louis XV (V)... 3.50

Pierre-Paul Plan
Jean-Jacques Rousseau raconté par les gazettes de son temps..... 3.50

Georges Polti
Les trente-six situations dramatiques..... 3.50

J.-G. Prodhomme
Ecrits de Musiciens..... 3.50

Rachilde
Dans le Puits..... 3.50

Arthur Ransonne
Oscar Wilde..... 3.50

Ernest Raynaud
Baudelaire et la religion du Dandysme 0.75

Henri de Régnier
Discours de Réception à l'Académie française..... 1 »
Figures et Caractères..... 3.50
Portraits et Souvenirs..... 3.50
Sujets et Paysages..... 3.50

Rétif de la Bretagne
Les plus belles pages de Rétif de la Bretonne..... 3.50

Cardinal de Retz
Les plus belles pages du Cardinal de Retz..... 3.50

Arthur Rimbaud
Lettres de Jean-Arthur Rimbaud..... 2. 0
Une Saison en Enfer..... 3 »

William Ritter
Etudes d'Art étranger..... 3.50

Rivarol
Les plus belles pages de Rivarol..... 3.50

E. de Rougemont
Villiers de l'Isle-Adam..... 3.50

André Rouveyre
Exécution secrète d'un peintre par ses confrères. 1 »
Visages des Contemporains. 3.50

John Ruskin
La Bible d'Amiens..... 3.50
Sésame et les Lys..... 3.50

Saadi
Le Jardin des Fruits..... 3.50

Jules Sageret
Les Grands Convertis..... 3.50

Saint-Amant
Les plus belles pages de Saint-Amant..... 3 »

Saint-Evremond
Les plus belles pages de Saint-Evremond..... 3.50

Saint-Simon
Les plus belles pages de Saint-Simon..... 3.50

Sainte-Beuve
Lettres inédites à M. et Mme Juste Olivier..... 3.50

P. Saintyves
Les Reliques et les Images légendaires..... 3.50

Léon Séché
Alfred de Musset. I. L'Homme et l'Œuvre, les Camarades; II. Les Femmes. 2 vol..... 7 »
Alfred de Vigny, I: La Vie littéraire, politique et religieuse; II: La Vie amoureuse. 2 vol..... 7 »
Les Amitiés de Lamartine.. 3.50
Le Cénacle de Joseph Delorme, 2 vol..... 7 »
Le Cénacle de la Muse Française..... 3.50
Delphine Gay..... 3.50
Hortense Allart de Méritens 3.50
La Jeunesse dorée sous Louis-Philippe..... 3.50
Lamartine (1816-1830)..... 3.50
Madame d'Arbouville..... 3.50
Sainte-Beuve. I. Son Esprit, ses Idées; II. Ses Mœurs. 2. vol..... 3.50

Alphonse Séché et Jules Bertaut
L'Évolution du Théâtre contemporain..... 3.50

Octave Séré
Musiciens français d'aujourd'hui..... 3.50

Nahum Slousch
La Poésie lyrique hébraïque contemporaine..... 3.50

Joseph de Smet
Lafcadio earn..... 3.50

Georges Soulié
Essai sur la littérature Chinoise..... 3.50

Robert de Souza
La Poésie populaire et le Lyrisme sentimental..... 3.50

André Spire
Quelques Juifs.....

Stendhal
Les plus belles pages de Stendhal..... 3.50

Casimir Stryienski
Soirées du Stendhal-Club.. 3.50

Casimir Stryienski et Paul Arbelet
Soirées du Stendhal-Club (2e *série*)..... 3.10

Tallemant des Réaux
Les plus belles pages de Tallemant des Reaux.... 3.50

Archag Tchobanian
Les Trouvères arméniens.. 3.50

Tei-San
Notes sur l'Art japonais: La Sculpture et la Ciselure.. 3.50

Adolphe Thalasso
Anthologie de l'Amour asiatique..... 3.50
Le Théâtre Libre..... 3.50

Théophile
Les plus belles pages de Théophile..... 3.50

Tolstoï
Vie et Œuvre, Mémoires, 3 vol..... 10.50

Tristan L'Hermite
Les plus belles pages de Tristan L'Hermite..... 3 50

Jules Troubat
Sainte-Beuve et Champfleury 3.50
La Salle à manger de Sainte-Beuve..... 3.50

Octave Uzanne
Le Célibat et l'Amour..... 3.50
Parisiennes de ce temps... 3.50

A. Van Gennep
La Question d'Homère..... 0.75

Jean Variot
L'Œuvre d'Elémir Bourges. 1 »

E. Vigié-Lecocq
La Poésie contemporaine 1884-1896..... 3.50

Alfred de Vigny
Les plus belles pages d'Alfred de Vigny..... 3.50

Léonard de Vinci
Textes choisis..... 3.50

Tancrède de Visan
L'Attitude du Lyrisme contemporain..... 3.50

Oscar Wilde
De Profundis, précédé de Lettres écrites de la prison et suivi de la Ballade de la Geôle de Reading..... 3.50
Les Origines de la Critique historique..... 3.50

Stefan Zweig
Emile Verhaeren, sa Vie, son Œuvre..... 3.50

Majoration temporaire : 100 0/0.

BULLETIN FINANCIER

En dehors du compartiment pétrolifère dont l'activité ne s'est pas ralentie, la Bourse fut à certains jours assez peu animée; pourtant, même avec des transactions peu nombreuses, le Marché dans son ensemble resta soutenu.

Les inquiétudes données par la perspective d'une grève générale contribuèrent à paralyser les affaires. Il est évident que la clientèle ne pouvait songer à sortir de sa réserve avant de savoir si la journée du 21 juillet se passerait sans incidents.

Les Rentes françaises furent assez faibles et les ventes ont principalement porté sur le 3 o/o qui s'est difficilement maintenu à 61 fr. Le 4 o/o 1917 est à 71,30 et le 4 o/o 1918 à 71,02. Quant au 5 o/o, mieux défendu sans doute à raison de la proximité du détachement de son coupon, il est en reprise à 88,82.

Un raffermissement assez sensible s'est produit sur les Fonds d'Etats étrangers : c'est d'abord l'Extérieure Espagnole, qui, stimulée par l'avance de la peseta à 136, est montée à 118,85, après avoir atteint un moment le cours de 120 fr. que la crise ministérielle lui fit perdre. Le Turc Unifié est mieux à 75 fr., ainsi que le Brésil 4 o/o 1889 à 75,50. Par contre, les emprunts russes, loin de s'améliorer, ont abandonné presque chaque jour quelques fractions qui se chiffrent au total par plusieurs points de baisse : Consolidé 4 o/o 42 fr. ; 4 1/2 1909 45,75 ; 3 o/o 1891 36,»» ; 5 o/o 1906 57,50.

La tendance reste excellente au groupe bancaire et l'on enregistre des plus-values plus ou moins importantes sur la pluralité des établissements qui le composent. La hausse est surtout appréciable sur la Banque de Paris et des Pays-Bas à 1498 ; l'Union parisienne à 1012 ; le Crédit Lyonnais à 1360 ; le Comptoir d'Escompte à 925 fr. ; la Banque Nationale de Crédit à 760. Notons aussi la Société Générale à 642 ; le Crédit français à 360 ; la Banque française à 266 ; le Crédit foncier à 740.

Les Chemins français sont hésitants et irréguliers ; meilleure tenue de l'Orléans à 1015 et surtout du Nord à 1080 ex-coupon. L'Est à 750, le Midi à 830 et le P.-L.-M. à 760 sont au contraire en baisse de dix et vingt francs.

Le groupe cuprifère a progressé largement en sympathie avec la hausse du métal et la nouvelle tension des charges : Rio 1920 ; Boléo 866 ; Utah Copper 691 ; Chino Copper 358 ; Tharsis 159,50 ; Corocoro 72,75.

Parmi les valeurs de produits chimiques et d'engrais, les Phosphates Tunisiens recherchés à 390 fr. sont en hausse d'une dizaine de francs. Mais ce sont particulièrement les Pétrolifères qui ont attiré la spéculation, aussi ces valeurs bénéficient-elles d'énormes plus-values ; la Royal Dutch, par exemple, action de 1.000 florins, gagne plus de deux mille francs à 24.800 ex-coupon de 250 francs.

Le Marché Sud-Africain se réveille et l'allure des mines d'or est plus satisfaisante ; Round Mines 103,50 ; Crown Mines 71,50 ; Transvaal 48,50. La production du Round pendant le mois de juin s'est élevée à 702.379 onces, ce qui représente une valeur de £ 2.983.515 contre £ 3.079.583 pour le mois précédent.

La tendance est également meilleure sur les Mines Mexicaines, une intervention des Etats-Unis, si elle se produisait, ne pouvant que contribuer à l'augmentation d'activité d'un pays qui a surtout besoin d'ordre.

Après la hausse récente à laquelle les valeurs de diamants avaient donné lieu, des prises de bénéfice ont ramené la De Beers à 710 fr. et Jagersfontein à 187 francs.

LE MASQUE D'OR.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris-6e

—

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Critique
Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

PRIX DU NUMÉRO

France..... 1 fr. 50 | Étranger..... 1 fr. 75

ABONNEMENT

Les abonnements partent de tous les numéros.

FRANCE		ÉTRANGER	
Un an.....	32 fr.	Un an.....	37 fr.
Six mois.....	17 »	Six mois.....	20 »
Trois mois.....	9 »	Trois mois.....	11 »

Envoi franco d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*, sur demande adressée rue de Condé, 26, Paris (6e).

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, G. Roy (Marc Texier, Sr), 7, rue Victor-Hugo.